

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

HISTOIRE DE LA COLONIE FRANÇAISE EN CANADA.

TROISIÈME PARTIE.

LOUIS XIV ENTREPREND LA FONDATION D'UNE COLONIE CATHOLIQUE
EN CANADA.

LIVRE PREMIER.

Depuis l'année 1664 jusqu'à la fin du gouvernement de M. Courcelles,
en 1672.

CHAPITRE II.

DESTRUCTION DES BOURGADES DES AGNIERS PAR LES TROUPES FRANÇAISES
LES NATIONS IROQUOISES DEMANDENT ET
OBTIENNENT LA PAIX.

I.

M. de Tracy se prépare pour attaquer les Agniers.

M. de Tracy résolut, le 6 du mois de septembre, de porter enfin la guerre chez les Agniers, et composa son armée de six cents soldats tirés de toutes les compagnies du régiment de Carignan, de six cents habitants du pays, dont cent dix de Villemarie, et de cent sauvages Hurons ou Algonquins ; et quoique âgé de soixante-deux ans, il voulut se mettre lui-même à leur tête. Pour montrer qu'on entreprenait cette guerre à la gloire de Jésus-Christ, il fixa le jour du départ au 14 de septembre, jour de l'Exaltation de la Sainte Croix, et voulut qu'on s'y préparât par des exercices de piété. Presque tous les soldats firent, à cette occasion, leur confession générale. " Ils sont si fervents, écrivait la Mère de l'Incarnation, qu'ils " ne craignent aucun danger, et il n'y a rien qu'ils ne fassent et qu'ils " n'entreprennent. Il semble à toute cette milice qu'elle va assiéger le " Paradis, et qu'elle espère le prendre et y entrer, parce que c'est pour le " bien de la foi et de la religion qu'elle va combattre." M. de Tracy voulut, en outre, que l'armée eût avec elle quatre prêtres, dont deux Jésuites : le P. Albanel et le P. Raffex, et deux Ecclésiastiques séculiers : M. du Bois d'Esgriselles, aumônier du régiment de Carignan, prêtre vertueux, qui, le mois précédent, avait fait, pour se renouveler dans l'esprit de son état, les exercices de la retraite spirituelle chez les Jésuites de Québec ; enfin, M. Dollier de Casson, prêtre du séminaire de Saint-Sulpice, que M. de Bretonvilliers venait d'envoyer avec trois autres Ecclésiastiques de la

même Communauté arrivés à Québec, le 7 de septembre, par le vaisseau dit le *Moulin-d'Or*.

II.

Désolation des Iroquois captifs à Québec.

Lorsque l'armée fut prête à partir de cette ville, M. de Tracy appela le bâtard Flamand et la fit défilér devant lui, en lui disant : " Voilà que nous allons dans ton pays. Qu'en penses-tu ? " Voyant cette troupe rangée en si bel ordre passer devant lui, les larmes lui tombaient des yeux ; il repartit néanmoins : " Je vois bien que nous sommes perdus, mais notre perte coûtera cher. Je t'avertis que notre jeunesse se défendra jusqu'à l'extrémité, et qu'une bonne partie de la tienne demeurera sur la place ; seulement, je te prie de sauver ma femme et mes enfants. " M. de Tracy lui promit de leur conserver la vie si l'on pouvait les reconnaître, et même de les lui amener avec tout le reste de ses parents. Par honneur pour ce capitaine Iroquois, il lui avait donné un bel habit ; et, après le départ de l'armée, M. Talon le faisait manger à sa table. Si l'on avait pour lui tous ces égards, c'est qu'ayant pris un des proches parents de M. de Tracy, dont nous avons parlé, avec quelques autres gentilshommes, il ne leur avait fait aucun mauvais traitement, et les avait ramenés à Québec. Aussi avait-il la liberté de se promener, gardé seulement à vue par plusieurs soldats qui ne le quittaient jamais, au lieu que tous les autres Iroquois étaient en prison et aux fers. Plusieurs de ceux-ci ne cessaient de répandre des larmes, voyant qu'on était allé détruire leur nation ; et ce qui augmentait encore leur chagrin, c'est qu'on leur faisait faire un grand nombre de raquettes pour pouvoir marcher contre leurs gens, les obligeant de travailler ainsi à ces ouvrages contre leur gré, sans les molester pourtant, ce qui leur faisait admirer la bonté des Français.

III.

Incertitude sur l'issue de l'expédition ; prières publiques.

M. de Tracy partit de Québec, avec le gros de l'armée, le jour de l'Exaltation de la Sainte Croix, laissant cette ville dans l'incertitude sur le succès de ses armes. " Nous ne savons rien encore de cette entreprise, " écrivait la Mère Marie de l'Incarnation le 2 novembre suivant ; Dieu, qui est le Dieu des armées, le sait ; s'il a combattu pour nous, nous avons la victoire : mais que sa très-sainte volonté soit faite, parce que, dans l'ordre de cette volonté, il est glorifié par nos pertes aussi bien que par nos prospérités. Cependant toute cette nouvelle Eglise est en prière, et l'on fait l'oraison de quarante heures depuis le 1er octobre, qui continue dans les quatre églises tour à tour, parce que du bon ou mauvais succès de cette guerre dépend le bien ou le mal de tout le pays. Voici la troisième fois que nos Français sont allés chez les bar-

“ bates depuis le mois de février, au grand étonnement des Anglais et des Iroquois eux-mêmes, qui ne peuvent comprendre comment ils ont seulement osé entreprendre un voyage si difficile.” Cependant M. de Laval écrivait au Souverain Pontife, le 16 octobre de cette année : “ Les postes des Français et divers Forts qu’on a construits s’étendent jusqu’au pays des Iroquois, dont ils sont la terreur, en même temps qu’ils font la sûreté des nôtres ; et, au moment où j’écris cette lettre, le Vice-Roi est en campagne pour attaquer l’ennemi.”

IV.

L’armée se réunit au fort Sainte-Anne, et part de là divisée en trois corps.

Le Fort Sainte-Anne, dont on a parlé, avait été assigné pour le lieu du rendez-vous, fixé au 28 septembre ; quelques détachements de troupes n’y étant pas arrivés assez tôt, M. de Tracy ne put partir de là, avec le gros de l’armée, que le 3 octobre. Toutefois M. de Courcelles, par un effet de son impatience ordinaire de se trouver aux occasions, était parti quelques jours auparavant avec quatre cents hommes, tandis que M. de Chambly et M. Berthier, commandants des Forts Saint-Louis et de l’Assomption, ne devaient partir que quatre jours après M. de Tracy pour former l’arrière-garde. M. de Répentin commandait les habitants Français de Québec et des environs. Ceux de Villemarie étaient commandés par M. Le Moyne, leur capitaine, et par M. de Bélestre, qui avait le titre de lieutenant. Trois autres gentilshommes de Villemarie se joignaient à l’armée : M. Charles d’Ailleboust des Musseaux, qui en cette occasion changea l’office de juge en celui de militaire ; M. de Hautmesnil, qui avait été des deux expéditions précédentes, et avait pensé périr dans celle du mois de janvier ; et enfin M. de Saint-André. Pourtant M. d’Ailleboust ne put aller jusqu’au pays des Iroquois, ayant été mordu en chemin par un ours, ce qui l’obligea de retourner à Villemarie.

V.

Fatigues excessives de la marche de l’armée.

De Québec jusqu’aux Forts construits sur la rivière des Iroquois le chemin avait été assez facile, quoique environ de cent quarante lieues, parce que l’armée put le faire en canots ou en chaloupes, et qu’il y avait peu de *portages*. On appelle ainsi, en Canada, ces endroits des rivières qui, à cause des rochers qui les obstruent, ne sont plus navigables par manque d’eau, et l’on est contraint de porter les bateaux, ainsi que tout le bagage, jusqu’à ce qu’on soit arrivé à des endroits plus profonds. Mais, au delà des Forts, il restait plus de soixante lieues à faire avant d’arriver aux premières bourgades des Iroquois ; et comme on avait beaucoup de grands lacs et des rivières à passer, on s’était muni des commodités qu’on avait jugées nécessaires tant pour la terre que pour l’eau, entre autres de trois cents bateaux, tous très-légers, dont une partie était faite d’écorce d’ar-

bres. Quand on avait passé un lac ou une rivière, il fallait porter les canots et les bateaux à force de bras, ainsi que les vivres, les armes et le reste des bagages. “ M. le chevalier de Chaumont, rapporte la Mère Marie de l’Incarnation, m’a assuré que, pour avoir porté son sac où il y avait “ un peu de biscuit, il lui vint au dos une grosse tumeur ; car il faut que “ les chefs se chargent aussi bien que les autres, aucune bête de somme “ ne pouvant aller par des lieux si étroits et si dangereux. Ils se sont “ vus en des périls extrêmes, dans des rivières et des rapides, où, à cause “ de l’eau et de l’incertitude du fond, ils ont été obligés de se faire porter “ par des sauvages. Un Suisse, ayant voulu se charger, dans un mauvais “ pas, de M. de Tracy, qui est un des plus grands hommes que j’aie vus, “ quand il fut au milieu, il était sur le point de tomber en défaillance, “ lorsque, trouvant heureusement une roche, il se jeta dessus. Alors un “ Huron fort et courageux, se jetant à l’eau, le retira du danger et le “ porta à l’autre bord. Dieu les favorisa beaucoup dans le passage d’une “ autre rivière où il y avait de l’eau jusqu’à la ceinture ; toute l’armée la “ traversa en deux heures de temps, et dès qu’on l’eut passée, la rivière “ haussa incontinent de neuf pieds. Si cette crue fut arrivée deux heures “ plus tôt, tous les desseins eussent été renversés, et toute l’armée eût “ été contrainte de retourner sans rien faire. Cet accident étant évité, “ il fallut faire beaucoup de chemin par des vallées et des montagnes, et “ ensuite passer un grand lac à la faveur de plusieurs radeaux que l’on fit. “ Ils ont marché par des chemins des plus difficiles qu’on puisse imaginer “ et par des sentiers qui n’ont pas plus qu’une planche de large, pleins de “ racines, de souches et de cavités très-dangereuses.” Enfin, comme on savait que les Iroquois avaient construit dans leur pays des Forts munis de canons, on jugea à propos de transporter pour cette expédition deux petites pièces de campagne ; et dans tous les portages il fallait que les soldats les chargeassent sur leur dos et les transportassent ainsi avec des fatigues accablantes et excessives.

VI.

L’armée réduite à la famine.

Cependant, malgré la triste expérience qu’avait déjà faite M. de Courcelles, les vivres vinrent à manquer à l’armée, lorsqu’elle fut arrivée en terre ferme, dans le voisinage des Iroquois ; et, pour prévenir la famine à laquelle on était réduit, on fut alors dans la cruelle nécessité de diminuer de beaucoup la ration de chaque homme. Les officiers chargés de veiller à cette réduction y tenaient la main avec une sévérité qui montre bien la crainte où l’on était de mourir dans ces déserts. Du moins M. Dollier, l’un des aumôniers des troupes, parlant d’un capitaine chargé de lui fournir à lui-même des vivres, l’appelle, dans sa manière enjouée, *le grand maître du jeûne, digne de servir de père-maître chez les Pères du désert.*

Il ajoute que M. l'abbé du Bois pensa mourir de faim, et que lui-même aurait succombé, s'il n'eût eu une complexion plus robuste. Outre le tourment de la faim, il avait encore à souffrir la fatigue accablante de la marche, d'autant plus sensible pour lui qu'ayant aux pieds des souliers presque sans semelles, il était obligé de marcher sur les pierres aiguës dont les rivières et les rivages de ces pays étaient couverts. Enfin la dévotion des soldats fut pour lui un nouveau surcroît de fatigue, se voyant dans la nécessité de passer les nuits à entendre leurs confessions, après avoir marché tout le jour. L'insomnie, la fatigue du voyage, la privation de nourriture, l'affaiblirent si fort que, malgré son courage et sa force naturelle, il ne put secourir assez tôt un homme qui se noya. Celui-ci appartenait en quelque manière aux Jésuites, ce qui fut cause que l'un de ces Religieux, touché de reconnaissance envers M. Dollier, ne crut pouvoir mieux le récompenser de la bonne volonté qu'il avait fait paraître, qu'en lui donnant un morceau de pain ; circonstance que nous rapportons ici pour montrer l'imprévoyance des chefs. Enfin, lorsque l'armée était réduite à cette extrémité désolante, elle vint à rencontrer fort heureusement un grand nombre de châtaigniers sauvages, tous chargés de fruits, et trouva par ce moyen de quoi se nourrir momentanément.

VII.

A l'approche de l'armée, les Agniers des deux premiers bourgs prennent la fuite.

Cependant les Iroquois ignoraient qu'une armée française allait les attaquer dans leur pays ; et on les y eût sans doute surpris, si quelques-uns des leurs, qui dans la marche avaient été rencontrés et battus par les Algonquins, ne fussent allés donner avis, dans leurs bourgades, de l'arrivée de Français et de Sauvages qui allaient apparemment leur faire la guerre. Les Iroquois dépêchèrent aussitôt quelques-uns d'entre eux jusqu'à trente ou quarante lieues pour découvrir nos troupes ; et du haut des montagnes, ces espions, ayant aperçu la petite armée, coururent pour en donner avis à la première bourgade iroquoise. Le jour de Sainte Thérèse, l'armée arriva dans le voisinage de ce bourg ; mais le temps était si incommode par les pluies, les orages et les tempêtes, qu'on désespérait presque de pouvoir rien faire contre les Iroquois. M. de Tracy néanmoins ne perdit pas courage et fit marcher ses troupes toute la nuit. Elles avançaient tambour battant pour tomber sur l'ennemi de vive force, sans chercher d'autres ruses ni d'autre moyen d'attaque que leur courage et la protection du Ciel. L'alarme se mit aussitôt parmi les Iroquois, qui, pour être mieux en état de se défendre, firent fuir de la bourgade les femmes et les enfants ; mais quelque résolution qu'ils eussent, voyant ensuite approcher l'armée en bon ordre, ils furent tellement saisis de frayeur que, sans attendre l'attaque, ils abandonnèrent le village et se retirèrent dans un autre plus éloigné. Les Français entrèrent donc sans résistance dans

le premier, le pillèrent, et, après y avoir mis le feu, poursuivirent l'ennemi dans le second. Les fuyards, que l'on ne put voir que de loin, faisaient sur les montagnés de grandes huées, tiraient des coups perdus sur nos soldats ; et, voyant l'armée qui les poursuivait, crièrent à un de nos sauvages, comme pour faire les braves : " Voilà huit cent de nos gens au prochain village, tous résolus de se bien battre et très-munis ; ils tailleront en pièces tous ces Français que tu vois." Mais le chef Iroquois de ce village, entendant nos tambours, au nombre de vingt, qui faisaient un bruit inconnu à ces barbares, et voyant les Français s'avancer tête baissée, ne les attendit pas et fut le premier à prendre la fuite ; tous les autres le suivirent à l'instant, en sorte que le bourg demeura vide. L'on croyait n'y trouver que des chaumières et des huttes de bergers, et l'on fut fort surpris de voir des cabanes de menuiserie, longues de cent vingt pieds et larges à proportion, dans chacune desquelles avaient été logées huit ou neuf familles. Enfin ce village était si beau et si agréable, rempli de tant de vivres, de meubles et de toutes sortes de commodités, que M. de Tracy et ceux de sa suite ne revenaient pas de leur étonnement.

VIII.

Les Agniers des deux autres bourgs prennent aussi la fuite.

Ces deux bourgs des Agniers n'étaient distants l'un de l'autre que de trois ou quatre lieues. L'on avait fait entendre à M. de Tracy qu'il n'y en avait que deux, lorsque heureusement il se trouva dans la troupe de nos Algonquins une femme de cette nation qui, dans sa jeunesse, avait été captive chez les Iroquois, et qui dit à M. de Courcelles qu'il y avait quatre bourgades d'Agniers, ce qui le fit passer outre, avec M. le chevalier de Chaumont, pour aller attaquer la troisième. Il était presque nuit lorsqu'on s'en empara, et il semblait impossible d'aller le même jour à la quatrième, surtout à des hommes qui n'avaient aucune connaissance des chemins. Cette femme néanmoins, prenant un pistolet d'une main, et saisissant M. de Courcelles de l'autre, lui dit avec résolution : " Viens, je vais t'y conduire tout droit." Elle les conduisit en effet, et afin de ne point s'engager témérairement, l'on envoya aussitôt des gens pour reconnaître ce village. Il se trouva que tous les habitants venaient de l'évacuer, en apprenant que l'armée allait fondre sur eux. L'on n'y trouva que deux vieilles femmes, un vieillard et un jeune garçon, auxquels M. de Tracy voulait donner la vie. Mais les deux femmes, voyant qu'on avait mis le feu aux cabanes, aimèrent mieux se jeter dans les flammes et périr que de voir brûler le bourg et de perdre tous leurs meubles. On trouva aussi les restes des corps de deux ou trois sauvages étrangers, que les Iroquois avaient à demi brûlés à petit feu. Le vieillard dont nous parlons, dès qu'il avait entendu le bruit des tambours, qu'il prenait pour autant de démons, s'était d'abord caché sous un canot d'écorces, s'imaginant que

les Français évoquaient ainsi les esprits malins pour les épouvanter et leur donner la chasse. Il raconta que les Iroquois des trois autres villages s'étaient retirés dans ce dernier, comme étant le plus fort, et l'avaient muni d'armes et de vivres pour s'y défendre.

IX.

Pourquoi, à l'approche des troupes, les Agniers s'étaient-ils enfuis ?

On vit en effet par la triple palissade, haute de vingt pieds, qui l'environnait, par quatre bastions dont ils l'avaient flanquée, par les amas prodigieux de vivres qu'ils avaient faits, et par la grande provision d'eau renfermée dans des caisses d'écorces pour éteindre le feu quand ils en auraient besoin, que leur première résolution était toute autre que la fuite, qu'ils avaient prise subitement par la terreur de nos armes. Ce vieillard ajouta que, quand ils eurent vu cette grosse armée, car ils s'imaginaient qu'elle se composait de plus de quatre mille hommes, ils furent si effrayés que le capitaine se leva et dit aux autres : " Mes frères, sauvons-nous, nous avons " contre nous tout le monde." Disant cela, il prit la fuite le premier, et tous les autres le suivirent. Cette fausse persuasion touchant le nombre de nos soldats, qui fut la cause de leur retraite précipitée, décida du sort de la guerre, et fut regardée comme un effet de la protection du Ciel sur les Français. " M. de Répentin, qui commandait nos habitants, dit à ce " sujet la Mère Marie de l'Incarnation, m'a assuré qu'étant sur la monta- " gne pour découvrir de là s'il n'y avait point d'ennemis dans les environs, " il jeta la vue sur notre armée, et elle lui parut si nombreuse qu'il crut " que les anges s'y étaient joints, ce qui le mit tout hors de lui-même. " Quoi qu'il en soit, ajoute cette Religieuse, Dieu a fait en notre faveur ce " qu'il fit autrefois pour le peuple hébreu, qui jetait l'épouvante dans l'es- " prit de ses ennemis, en sorte qu'il en demeurait victorieux sans com- " battre. Il est certain qu'il y a eu du prodige dans toute cette affaire, " car si les Iroquois, fortifiés et munis comme ils l'étaient, avaient tenu " ferme, ils auraient donné bien de la peine et fait un grand déchet à notre " armée, hardis et orgueilleux comme ils le sont. Nous savons par expé- " rience que les Agniers dont nous parlons ici ne le cédaient à aucune des " nations Iroquoises ; au contraire, elles n'osaient les contredire et étaient " obligées de se soumettre à leurs conseils, les Agniers venant à bout de " toutes leurs entreprises par la malice et la cruauté ; mais cette déroute " les a couverts de la dernière des humiliations où une nation peut être " réduite."

X.

Te Deum ; croix arborée avec les armes de France.

La première chose que fit l'armée française fut de chanter le *Te Deum* pour louer Dieu d'avoir lui-même surmonté ces ennemis par la frayeur. Les quatre Ecclésiastiques qui accompagnaient les troupes dirent la Sainte

Messe ; après quoi l'on planta partout la croix, avec les armes de France, pour prendre possession de toutes ces contrées au nom du Roi. Enfin, pour feu de joie, on livra aux flammes, dans les quatre bourgs, toutes les cabanes, petites et grandes, ces dernières étant au nombre de cent environ, tous les Forts, tous les grains, tant ceux qui étaient amassés que ceux qui étaient encore sur pied dans les campagnes, à la réserve de ce qui était nécessaire pour la subsistance de l'armée. Les cabanes et les lieux de réserve étaient même si remplis de vivres, qu'on tient qu'il y en avait pour nourrir tout le Canada deux années entières. On conserva cependant et l'on emporta les outils de menuiserie et d'autres dont les cabanes étaient garnies, ainsi qu'environ quatre cents chaudières.

XI.

Retour de l'armée.

L'expédition contre les Agniers étant par là terminée heureusement, M. de Tracy aurait désiré d'aller à Onneiout pour faire aux bourgades de cette nation le même traitement, mais la saison était trop avancée ; il craignit que les rivières ne vinssent à se geler et que l'armée n'eût trop à souffrir dans sa marche. Quoiqu'elle eût beaucoup souffert des difficultés du chemin en allant, le retour fut plus fâcheux encore, par suite des pluies abondantes, qui avaient enflé les rivières de sept ou huit pieds. Dans un de ces passages, les Français trouvèrent une si grande quantité d'eau, qu'il leur était impossible de passer à l'autre bord sans un secours extraordinaire. Comme on ne savait quel parti prendre et qu'on allait de côté et d'autre pour chercher quelque endroit plus praticable, l'on aperçut fort à propos, dans les herbes, de grands arbres creusés en forme de bateaux, que l'on jugea avoir été cachés ainsi par les Iroquois. On les tira de là, et, comme ils étaient propres pour la navigation, on y fit embarquer successivement tous les soldats, qui passèrent ainsi cette rivière, et enfin on mit le feu à tous ces bateaux. Malgré cette assistance providentielle, l'armée essuya sur le lac Champlain une violente tempête, qui fit périr deux canots et huit personnes, parmi lesquelles on regretta surtout le sieur de Luques, lieutenant d'une compagnie, qui avait signalé souvent sa valeur en France aussi bien qu'en Canada.

XII.

M. de Tracy rentre à Québec ; procession en actions de grâces.

On ignore à Québec le résultat de cette expédition jusqu'au second jour de novembre, où l'on apprit enfin des nouvelles de M. de Tracy et de l'armée. Depuis le premier d'octobre, on avait continué l'oraison des quarante heures, et, dans chaque famille, on n'avait cessé de faire des prières en particulier ; mais, dès qu'on eut connaissance de la déroute des Agniers on changea toutes ces prières en actions de grâces, et on chanta le *Te Deum* avec beaucoup de pompe et de solennité. Le 5 du même mois, au

soir, M. de Tracy rentra à Québec, ayant avec lui environ treize cents hommes, et enfin, neuf jours après, on fit une procession solennelle d'actions de grâces, où l'on chanta de nouveau le *Te Deum*. Il y avait alors à Québec, comme on l'a dit, plusieurs captifs des nations Iroquoises ; comme l'un d'eux avait donné de mauvais conseils aux Agniers, M. de Tracy le fit pendre, en donnant à entendre aux autres que, s'il le traitait de la sorte, c'est qu'il avait été infracteur de la paix et la cause du malheur arrivé aux ennemis qu'on venait de détruire. Ce traitement les jeta tous dans une crainte étrange, par l'appréhension où ils étaient qu'on ne leur en fît autant à chacun, surtout le bâtard Flamand, l'un des plus considérables parmi les Iroquois. M. de Tracy lui donna néanmoins la vie et le renvoya, pour qu'il cherchât ses gens fugitifs, avec ordre de leur dire que, s'ils remuaient de nouveau, il irait les voir derechef, mais qu'ils n'en seraient pas quittes à si bon marché. Il renvoya aussi trois ou quatre sauvages de chaque nation, pour porter aux leurs la nouvelle de la défaite des Agniers, et leur dire qu'ils eussent à faire connaître leurs intentions, avec menace, s'ils n'obéissaient, de faire pendre tous ceux de leurs gens qui étaient prisonniers dans la colonie.

XIII.

Conduite des colons de Villemarie dans cette expédition.

Tel fut le résultat de ces trois expéditions, qui firent périr un grand nombre de soldats, les uns par le froid, les autres par la famine, par les hasards de la guerre ou par d'autres accidents, sans occasionner aux Iroquois d'autre perte que celle de leurs cabanes d'écorces, qu'ils pouvaient reconstruire aisément. Si M. de Maisonneuve eût eu à sa disposition ces treize cents hommes d'élite, avec trois cents bateaux, les munitions de guerre et les autres avances qu'avait M. de Tracy, on peut présumer qu'il aurait mieux pris ses mesures et fait autre chose que de brûler des cabanes, lui qui, avec une poignée d'hommes, avait fait éprouver tant de pertes aux Iroquois. Ce qui peut donner quelque fondement à ces conjectures, c'est l'opinion avantageuse que M. de Tracy et M. de Courcelles avaient conçues eux-mêmes des braves colons formés par M. de Maisonneuve au métier des armes ; car l'un et l'autre regardaient les volontaires de Villemarie comme plus propres à cette guerre que ne l'étaient les soldats de Carignan. “ M. de Courcelles, sachant qu'ils étaient les mieux
 “ aguerris, rapporte à ce sujet M. Dollier de Casson, leur fit l'honneur de
 “ leur donner la tête de l'armée en allant, et la queue au retour, y en ayant
 “ peu d'autres à qui il pût confier alors ces marches périlleuses au milieu
 “ des bois, dont nos troupes avaient si peu d'expériences. Aussi se repo-
 “ sait-il beaucoup sur le courage de ces braves colons et leur témoignait-il
 “ une confiance toute particulière, les comblant de caresses et les appelant
 “ ses *capots bleus* (de la couleur de leurs habits), comme s'il eût voulu

“ dire par là qu'ils étaient ses enfants bien-aimés et son bras droit ; et si tout son monde eût été de pareille trempe, il eût été en état d'entreprendre autre chose que ce qu'il fit. Au reste, dans cette circonstance et dans toutes les autres occasions, M. le Gouverneur a toujours trouvé le peuple de Villemarie plus prompt et plus prêt à marcher qu'aucun autre, ce qui lui a inspiré une affection toute particulière et unique pour le Montréal. Cette prédilection (propre à exciter de la jalousie) ayant été blâmée par une personne, il lui répondit : “ Que voulez-vous ? je n'ai pas trouvé de gens qui m'aient mieux servi pendant les guerres ni mieux obéi. ” M. de Tracy, qui eut avec lui cent dix habitants de Villemarie, leur accorda, de son côté, le même honneur en allant chez les Agniers, les faisant marcher assez loin devant l'armée jusqu'à la vue des villages ennemis, et les exposant aux plus grands périls qu'on pût courir dans cette campagne.”

XIV.

Les troupes des forts désolées par la maladie.

Après l'expédition terminée, on cantonna une partie des soldats dans les nouveaux Forts ; mais, ce qu'on a peine à comprendre, plusieurs officiers de ces garnisons conçurent alors une sorte de terreur panique des Iroquois, jusque-là qu'ils n'osaient sortir de leurs retranchements, par la crainte que ces barbares ne fussent cachés tout auprès pour tirer vengeance de la destruction de leurs cabanes. Il est vrai que l'état des troupes, désolées par la maladie, n'eût pas permis de faire tête aux Iroquois, et qu'en vue de leur inspirer de la crainte on recourut à divers stratagèmes, comme d'allumer quantité de feux, pour leur donner à entendre qu'on était fort en nombre et en parfaite sécurité. Dans cette extrémité si affligeante, M. du Bois, dont on a parlé, assistait spirituellement les soldats malades du Fort de Chambly, tandis que ceux du Fort de Sainte Anne, le plus avancé vers le pays des Iroquois, se trouvaient dépourvus de tout secours. M. de Tracy, en ayant été informé, écrivit à M. Souart qui dit à l'un de ses prêtres de se tenir prêt à partir. (*)

XV.

M. Dollier se dévoue pour assister les soldats du Fort Sainte-Anne.

C'était M. Dollier de Casson, bien digne assurément de servir les troupes en qualité d'aumônier. Avant d'entrer dans l'état ecclésiastique, il avait

(*) A la réception de cette lettre, M. Souart se trouva fort embarrassé : M. de Tracy n'ayant point envoyé d'escorte pour accompagner le missionnaire. Il paraissait cependant nécessaire qu'il n'allât point sans secours, de peur d'être pris et d'être emmené en captivité par les Iroquois. M. Souart s'adressa donc aux officiers des troupes en garnison à Villemarie, commandées alors par le sieur de la Frédière ; mais ceux-ci, craignant apparemment qu'il y eût sur le chemin des Iroquois cachés, refusèrent de donner une escorte, sous le frivole et spécieux prétexte qu'ils n'avaient point reçu d'ordre de M. de Tracy. Comme néanmoins le commandement de ce dernier était absolu et qu'il y allait d'ailleurs du bien des âmes, M. Souart se mit en devoir de l'exécuter.

été capitaine de cavalerie sous le maréchal du Turenne, et s'était même acquis, par sa bravoure, l'estime de ce général d'armée, s'étant trouvé au feu comme le dernier de ses soldats, et ayant été plusieurs fois en danger imminent de perdre la vie. Il était d'ailleurs d'une taille avantageuse et d'une force physique si extraordinaire, qu'il portait deux hommes assis sur ses deux mains. Quoiqu'il eût rapporté de la campagne contre les Agniers une grosse loupe au genou, et qu'il se trouvât alors très-affaibli par suite d'une saignée trop abondante, il voulut néanmoins partir sans délai, et sur ces entrefaites, deux soldats du Fort de Chambly étant arrivés à Villemarie, il résolut de partir avec eux, leur demandant seulement un jour pour se remettre. C'était une bien faible escorte ; aussi trois braves et intrépides colons, animés par l'ardeur du courageux missionnaire, voulurent partager les périls qu'il allait courir et s'offrirent spontanément pour l'accompagner : ce furent MM. Charles LeMoync, Migeon de Branssat et Jacques Le Ber. Il partit en leur compagnie, avec des raquettes aux pieds et un lourd fardeau sur ses épaules, malgré son extrême faiblesse, l'état de son genou et la fatigue d'une telle marche sur les neiges. Il arriva ainsi au Fort Chambly pour se rendre de là au Fort Sainte-Anne ; mais la crainte des Iroquois avait inspiré une si grande frayeur aux officiers que pendant vingt-quatre heures, ils refusèrent absolument de lui donner une escorte. Ce délai fut utile, en ce qu'il lui procura la facilité de se reposer ; car il n'aurait pu, à cause de l'état de son genou, continuer le jour même sa route en raquettes. Cependant, comme on le vit tout résolu à partir, et qu'il y avait quelque honte pour des officiers de faire paraître moins de courage que n'en montrait un missionnaire, on se décida le lendemain à lui donner dix soldats pour l'escorter.

XVI.

M. Dollier sauve la vie à un soldat tombé dans les glaces.

Dans le trajet même et avant qu'il fût arrivé au Fort Sainte-Anne, il eut encore occasion de faire admirer, outre l'ardeur de son courage, la générosité et la sainte audace de sa charité. Lui et tous ces soldats, obligés de marcher sur le lac Champlain, alors gelés, se voyaient exposés fréquemment à des chutes ou à d'autres accidents plus fâcheux encore, et il arriva qu'un des soldats venant à marcher sur un endroit où la glace était trop mince, elle se rompit soudain sous ses pieds. Toute la troupe jugea aussitôt qu'il était perdu. Heureusement ce soldat, qui avait son fusil en mains, l'ayant appuyé des deux côtés sur la glace, évita d'abord, par ce moyen, de couler tout à fait au fond : mais la difficulté pour lui était de remonter sur la glace, les raquettes qu'il avait aux pieds rendant inutiles tous les mouvements qu'il faisait pour échapper ainsi à la mort. Parmi ses camarades, personne n'osait cependant s'exposer au péril d'aller l'aider à sortir de l'eau. M. Dollier, le voyant dans le danger, crut qu'il était de son

devoir de risquer sa vie pour le sauver, et, après s'être armé du signe de la croix, il s'avance vers lui en assurance, et se met à le prendre par les bras et à s'efforcer de le tirer de l'eau; mais cet homme étant d'une grande taille et fort pesant, M. Dollier ne pouvait l'en retirer qu'à demi les raquettes de celui-là s'engageant toujours sous les glaces et l'y retenant, malgré tous les efforts de l'un et de l'autre. M. Dollier demande alors du secours à son escorte, et personne n'a le courage d'aller partager avec lui un si imminent péril, quoiqu'il les assure que la glace est très-solide sur le bord du trou. M. Darienne, qui commandait le détachement en qualité d'enseigne, n'ose pas ordonner à quelqu'un des soldats de s'avancer; mais, sur l'invitation de M. Dollier, il va lui-même hardiment le joindre, et, réunissant alors leurs efforts, ils parviennent à tirer cet homme hors de l'eau.

XVII.

M. Dollier préserve de la mort plusieurs soldats malades.

Au Fort Sainte-Anne, où s'acheminait cette troupe, on attendait avec anxiété l'arrivée du missionnaire, dont on sentait plus que jamais le besoin, dans l'extrémité cruelle où l'on se voyait réduit. Sur soixante soldats qui composaient cette garnison, quarante se trouvaient atteints du scorbut ou du mal de terre; deux étaient déjà morts sans sacrements, et plusieurs autres semblaient toucher au terme de leur vie; aussi M. de Lamotte, commandant du Fort, M. de la Durantaye et les autres officiers n'eurent pas plus tôt aperçu de loin M. Dollier, qu'ils allèrent avec empressement à sa rencontre et l'embrassèrent avec les plus vives démonstrations de joie. Ce qui avait occasionné cette épidémie au Fort Sainte-Anne, c'est que, jusque vers la fin de l'automne, M. de Tracy, d'abord résolu d'abandonner ce Fort, ne pensa à y tenir garnison que lorsque l'approche de l'hiver eût rendu impossible à M. Talon, nonobstant tous ses soins et son activité, de ravitailler cette place; en sorte qu'on n'y avait d'autre nourriture que des viandes salées et du pain fait avec des farines gâtées en mer, dans la traversée des troupes pour qui on les avait destinées. Aussi tous les soldats du Fort Sainte-Anne y seraient morts de faim et de misère, si M. de Lamotte, pour sauver la vie à un de ses cadets, ne l'eût envoyé à Villemarie avec quelques hommes. M. Souart et mademoiselle Mance, les voyant arriver, profitèrent de leur retour pour envoyer à M. Dollier, exposé, comme ils le pensaient, au péril de mourir de faim, plusieurs traîneaux chargés d'excellentes provisions, qui, par la généreuse et intelligente charité du missionnaire, sauvèrent la vie à un grand nombre de ces soldats. A l'arrivée des traîneaux, il eut la précaution de renfermer toutes ces provisions dans sa chambre et voulut bien se charger du soin de les distribuer aux malades, selon les besoins de chacun. De plus, comme l'air était infecté au Fort Sainte-Anne, dès qu'un malade avait

repris assez de force pour supporter la fatigue de son transport à Villemarie, il l'y faisait porter et l'envoyait à l'hôpital ; et tous ces voyages, qui lui procuraient de nouvelles provisions par le retour des trafneaux, le mirent à même d'assister tous les soldats atteints de la contagion et de sauver la vie à ceux qui purent être transportés à Villemarie, ce qui dura l'espace de trois mois. Plusieurs, pour être assistés dans leurs besoins, eurent recours à des fraudes ingénieuses que peut rendre excusables l'extrémité où ils étaient réduits : ce fut de faire des testaments, dans lesquels ils se disaient possesseurs de beaucoup de biens en France, et qu'ils laissaient à ceux qui voudraient bien prendre soin d'eux. C'est qu'ils répandaient une infection si insupportable, que personne n'osait s'en approcher, à l'exception de M. Dollier et du sieur Forestier, chirurgien envoyé de Villemarie.

XVIII.

Piété des soldats du Fort Sainte-Anne. Charité des filles de Saint-Joseph.

Au reste, M. Dollier ajoute qu'il régnait une grande piété dans le Fort, la crainte de la mort inspirant de la dévotion à ceux qui étaient bien portants aussi bien qu'aux malades ; qu'on y recevait fréquemment les Sacrements, surtout la Sainte Communion ; qu'enfin il se trouvait abondamment dédommagé de ses sacrifices par la consolation que chacun lui donnait. Onze de ces soldats qui ne purent être transportés à Villemarie moururent victimes de la contagion, après avoir tous été assistés à la mort par le Missionnaire. Les Sœurs de Saint-Joseph, à qui M. Dollier envoyait tous ses malades, signalèrent leur charité courageuse par les soins assidus et intelligents qu'elles donnèrent à chacun d'eux. Elles reçurent ainsi non-seulement les soldats du Fort Sainte-Anne, mais encore ceux des Forts Saint-Louis et Saint-Jean, où la contagion s'était répandue, et enfin les soldats de M. de Courcelles qui avaient été blessés à la guerre, et ceux que le froid avait si cruellement éprouvés dans la campagne de l'hiver précédent.

XIX.

Les Iroquois demandent la paix.

La crainte que les troupes des garnisons avaient conçue des Iroquois n'avait cependant aucun fondement, ces barbares, depuis l'incendie des bourgades des Agniers, étant remplis eux-mêmes d'une grande frayeur qui leur ôtait toute idée de reprendre alors les armes. C'est ce qui fait dire à M. Dollier, dans son *Histoire du Montréal* : " Nous ne parlerons plus des " embuscades des Iroquois ; car la précédente campagne les avait tellement " effrayés, que chaque arbre leur paraissait être un Français, et qu'ils ne " savaient où se mettre." Quelques Iroquois ayant paru vers le Fort Sainte-Anne, M. de Lamotte crut qu'ils venaient pour l'y attaquer. Mais on reconnut bientôt que c'étaient des ambassadeurs qui allaient traiter de

la paix, et qui pour cela ramenaient quelques Français captifs de leurs bourgades. Ces ambassadeurs, allant de là à Villemarie, rencontrèrent une troupe de convalescents, au nombre de quatorze ou quinze, qui en revenaient, et qui, armant aussitôt leurs fusils, étaient prêts à tirer sur eux, lorsque le bâtard Flamand dit à l'un des Français qu'ils conduisaient, de prendre promptement la parole, ce que l'autre fit en criant : " Camarades, ne tirez pas ; ils viennent en paix."

XX.

Les Agniers et les Onnéciouts reçoivent des Missionnaires, rendent les captifs et donnent des otages.

Louis XIV avait espéré qu'une fois réduits par la force de ses armes, les Iroquois viendraient demander eux-mêmes la paix, promettaient de la garder avec les autres nations sauvages, et même recevraient dans leurs villages les Missionnaires et les Français qui voudraient s'y établir, ce qui arriva en effet de la sorte. D'abord, les Agniers et les Onnéciouts demandèrent les premiers la paix pour eux-mêmes, et l'envoi de Missionnaires dans leurs pays, ce qui faisait dire à la Mère de l'Incarnation : " Deux nations éloignées de soixante lieues l'une de l'autre, qui étaient les plus orgueilleuses et les plus cruelles, ont les premières fait cette démarche. Ils ont été si effrayés du courage des Français, qu'ils n'avaient regardés jusqu'alors que comme des poules, qu'ils s'imaginaient qu'une armée Française était toujours à leurs trousses et les suivait partout. Dans cette frayeur, ils ont été heureux d'avoir entré pour demander la paix, et ont acquiescé à toutes les conditions qui leur ont été imposées, savoir : de ramener tous nos captifs de l'un et de l'autre sexe, et d'amener ici de leurs familles comme otages pour les Pères et les Français qui seront envoyés dans leur pays. Tout cela s'est exécuté de point en point. L'on instruit ici les familles données en otage, dont plusieurs doivent être baptisées le jour de la Conception, qui est la fête de toutes ces contrées. Une femme Iroquoise nous a donné sa fille, à condition qu'elle serait Française comme nous. Cette enfant, qui a beaucoup d'esprit, a tellement pris goût aux mystères de la Foi et aux mœurs Françaises, qu'elle ne veut plus retourner chez ses parents. Le zèle et la charité du lieutenant général du Roi se sont signalés dans cette transmigration ; car, outre les femmes et les filles Iroquoises, il nous en a encore donné d'autres qui étaient captives dans ces nations, et qui, pendant leur captivité, avaient oublié notre langue et tous nos mystères. Il les a fait habiller et nous a généreusement payé leur pension. De notre part, nous n'avons pas perdu notre travail ni nos soins, ayant, avec l'aide de la grâce, réveillés leurs premières connaissances, et ressuscité la Foi qui était quasi éteinte dans leurs âmes. L'on en a marié une à un Français qui a une bonne habitation, et une autre, qui est Algon-

“ quine, à un Iroquois, à condition qu’il se ferait chrétien. Ceux avec
 “ qui nous avons la paix sont les Agniers et les Onneiouts.

XXI.

Les trois autres nations Iroquoises demandent aussi la paix et reçoivent des missionnaires.

“ Il y a encore les Onontagués, les Oiogonons et les Sonmontouans qui
 “ n’ont point paru. Ils disent pour raison qu’ils se préparent à la paix,
 “ et ils s’excusent, disant qu’ils ont déjà fait ainsi onze ambassades sans
 “ qu’on leur ait donné satisfaction. La vérité est que ces peuples étant
 “ naturellement orgueilleux, ils ont de la jalousie de ce que les autres les ont
 “ devancés, et, de plus, ils sont en grande guerre contre des sauvages de
 “ la Nouvelle-Suède ; ils donnent néanmoins des espérances pour le prin-
 “ temps prochain.” On envoya chez les Agniers les PP. Péron et Frémin,
 qui y furent traités, ainsi que tous ceux de leur suite, avec beaucoup de
 douceur. Le premier de ces Religieux, ayant fait un voyage à Québec
 en 1667, rapporta que les Agniers écoutaient la parole de Dieu avec
 ardeur ; qu’ils voyaient avec plaisir baptiser leurs enfants et leurs mori-
 bonds, et même que plusieurs adultes recevaient ce Sacrement. Il ajouta
 qu’ils se trouvaient exactement à la chapelle aux heures ordonnées pour la
 prière, et que même, en témoignage de leur zèle, ils avaient construit cette
 chapelle de leurs propres mains, et des logements pour les Missionnaires
 dans les bourgs où ceux-ci devaient résider. Les PP. Bruyas et Carreil
 furent envoyés aux Onneiouts ; enfin, les autres trois nations Iroquoises
 ayant fait de leur côté la paix avec les Français, on leur donna aussi des
 Missionnaires de la Compagnie de Jésus, en sorte que, l’année 1669, ces
 Religieux avaient, dans chacune des cinq nations, des Missions fixes et
 permanentes. Tels furent les avantages qu’apporta la guerre faite à ces
 barbares, quoiqu’elle n’eût pas eu tout le succès qu’on eût pu en espérer
 si elle eût été entreprise par des chefs plus expérimentés dans la tactique
 militaire des sauvages, dans la géographie et les exigences du pays. La
 paix régna néanmoins entre les Français et les Iroquois à partir de l’année
 1666 ; et c’était un préliminaire absolument indispensable, ou plutôt la
 condition la plus nécessaire pour travailler ensuite au solide établissement
 de la colonie, comme le fit alors Louis XIV, ainsi qu’il sera raconté dans
 les chapitres suivants.

(A continuer.)

MOSA L'ISRAELITE.

(Suite.)

II.

LA PYTHONISSE.

Le village de Boarith où demeurait Jozabad, était à une égale distance de Modim et du bourg d'Esron. Situé sur une colline peu élevée qui formait un des contre-forts des hautes montagnes boisées se prolongeant vers la mer, il occupait une position charmante. De là, le regard planait sur de vertes vallées que bornait un hémicycle de hauteurs plantées de vignes, de figuiers et d'oliviers.

La forêt qui se développait en arrière faisait comme le fond de ce magnifique tableau ; les arbres élevés, la pointe rougeâtre des monts se découpaient, sur le ciel éclatant, de mille manières plus capricieuses les unes que les autres ; tout cela accidenté de ravins, de précipices, de torrents desséchés l'été, et remplis d'eau écumantes dans la saison des pluies.

Dans cette partie du pays, il y avait de nombreuses cavernes où s'étaient maintes fois réfugiés, au temps des grands désastres, les Israélites vaincus et les prophètes persécutés. C'était un labyrinthe inextricable pour quiconque n'avait pas longuement étudié cette contrée sauvage.

La maison de Jozabad, la principale du village de Boarith, était construite sur un point culminant de la colline ; de vastes vergers l'entouraient, et l'immense domaine de l'Israélite s'étendait jusqu'à la forêt. Depuis vingt-deux ans, Jozabad résidait dans ses possessions, dont il ne sortait que pour se rendre de temps en temps à Jérusalem ou à Antioche, la capitale des rois de Syrie.

Souvent, il poussait aussi des excursions dans les montagnes, accompagné d'un seul serviteur qui avait vieilli dans sa maison. Nul, dans Boarith, ne savait le but de ses courses mystérieuses, car il n'en rendait compte à personne et vivait dans un sombre isolement.

Sa demeure, bâtie à peu près sur le même plan que celle de Judith, la veuve d'Abiézer, se dressait, solitaire, au centre de Boarith ; les autres habitations semblaient avoir reculé devant celle du riche Israélite. Jamais le bruit des fêtes ne l'égayait ; ceinte de murailles aux pierres noircies, elle apparaissait comme un spectre menaçant.

Au village, on détestait Jozabad, dont le cœur de bronze ne s'émouvait en présence d'aucune misère et ne se montrait secourable à personne. On le craignait, parce que d'abord il possédait la plupart des terres de Boarith, et que la majeure partie des habitants dépendaient de lui, et

ensuite à cause de ses rapports avec les Syriens qui ne lui refusaient aucune faveur.

Parmi ses esclaves, Jozabad comptait des Israélites, qu'il ne traitait pas mieux que ceux d'origine étrangère. Vainement Mathathias, dont l'autorité était si respectée dans Modim et jusque dans les environs, avait adressé des avis sévères à Jozabad ; cet homme sans entrailles n'y répondait qu'en aggravant le joug de ses serviteurs.

Pourtant, ce caractère impitoyable paraissait s'adoucir à l'égard de deux êtres qui le touchaient de plus près, son fils et sa fille, privés de leur mère de bonne heure. Il les avait entourés de soins et de sollicitudes, et maintenant qu'ils étaient grands, il les contemplait avec orgueil.

Helcias était de l'âge de Mosa, et Salomith avait un an de plus qu'Hannah.

Le jeune homme s'était épris d'une vive amitié pour le fils aîné d'Abiézer, et sa sœur avait voué une affection ardente à Salomith.

Le deux jeunes filles étaient en parfaite communauté de sentiments : fidèles l'une et l'autre à la loi de Jéhovah, elles se voyaient assez fréquemment avant les dernières persécutions. Jozabad, tout en s'abstenant de fréquenter la maison d'Abiézer dont les principes différaient radicalement des siens, favorisait les relations de ses enfants avec ceux du vertueux Israélite ; c'est que, séduit par l'opulence de l'habitant d'Esron, il méditait une alliance entre les deux familles.

Mosa et Helcias étaient en désaccord sur certains points de conduite. Le premier maudissait la domination étrangère, que le second regardait comme l'autorité légitime consacrée par le temps. Son père l'avait accoutumé à respecter les lois de Syrie, et s'efforçait de lui inculquer les mœurs des Grecs. Mais Helcias, se souvenant des traditions de ses pères, demeurait attaché au culte national.

Quand Antiochus eut profané le temple de Jérusalem et ordonné aux Juifs l'apostasie, Jozabad prescrivit à ses enfants et à ses esclaves d'obéir. Les esclaves se soumirent, mais Helcias et Salomith résistèrent. L'Israélite prévaricateur s'irrita, menaça, mais inutilement : Helcias déclara qu'il resterait le sujet dévoué du roi de Syrie, mais qu'il ne sacrifierait pas aux idoles. Salomith protesta qu'elle mourrait plutôt que de transgresser la loi. De là, des scènes violentes, répétées, qui n'ébranlèrent point la résolution du frère et de la sœur.

Dans les dernières semaines, Jozabad, exaspéré, avait interdit à son fils et à sa fille toute relation avec la famille d'Abiézer. Néanmoins, jusqu'à la veille du jour où s'ouvre ce récit, il avait permis à Mosa l'entrée de sa maison.

Nous avons raconté le résultat de la dernière visite faite par le jeune homme chez l'apostat.

A peine Mosa s'était-il éloigné de Boarith, que Nathan pénétrait dans le village et se rendait directement à l'habitation de Jozabad. Les rapports de l'étrange personnage avec le riche Israélite dataient d'un an seulement, et déjà ils étaient sur le pied d'une grande intimité. Les serviteurs voyant la considération que leur maître témoignait à cet homme, malgré la pauvreté de sa mise, l'accueillaient maintenant avec déférence.

Nathan, ayant franchi la porte de l'enceinte qui environnait la maison de Jozabad, alla droit à l'appartement de l'Israélite, qu'il trouva seul. Jozabad le reçut avec empressement, le fit asseoir et lui demanda quelles nouvelles il apportait.

—C'est pour demain, répondit laconiquement le visiteur.

—Je m'y attendais, car je savais qu'Appellès était en route.

—Dès le lever du soleil, ses agents parcourront la ville de Modim en sonnant de la trompette, pour convoquer le peuple sur la place publique.

—Pour quelle heure ?

—Pour midi.

—Je serai là ; et toi ?

—Moi?aussi.

—Cette fois, il faudra bien que l'orgueil des Asmonécens plie sous les volontés du roi Antiochus.

—Je doute qu'ils se soumettent : c'est une race obstinée.

—S'ils refusent, c'est la mort pour eux.

—Qui sait ?

—Crois-tu qu'ils essayeront de résister ?

—Peut-être.

Jozabad devint pensif. Lâche autant que pervers, il redoutait d'être engagé dans une lutte offrant de graves dangers. Aussi les paroles de Nathan lui donnaient à réfléchir.

—Je n'aime pas, reprit-il après un silence, les tumultes populaires où l'on a que des coups à gagner, et je serais assez disposé à m'abstenir de paraître demain à l'assemblée de Modim.

—Il est difficile de vous en dispenser.

—Pourquoi ?

—Parce que les envoyés du roi de Syrie comptent sur vous pour leur donner le bon exemple.

—Que faire ?

—Il ne vous reste qu'à payer de votre personne.

—C'est facile à dire, et un conseil ne coûte jamais rien, fit aigrement Jozabad en tirant convulsivement les poils de sa longue barbe, tandis que ses prunelles fauves se fixaient sur Nathan avec une inquiétude mêlée d'un certain effroi.

—La situation règle nettement votre conduite, déclara Nathan impassible.

L'Israélite laissa tomber sa tête osseuse sur sa poitrine ; il chercha un moyen de se soustraire à l'obligation que lui imposaient les circonstances, et il n'en découvrait aucun. Son corps décharné frémissait parfois ; son visage, sillonné par les passions, prenait une expression hideuse ; il se débattait sous la pression d'une inéluctable nécessité. Tout à coup il se redressa ; une idée subite venait de se présenter à son esprit.

—Nathan, dit-il, veux-tu m'accompagner ?

—A Modim ?

—Non, à l'autre de la pythonisse.

A cette brusque demande, Nathan se troubla.

—Tu ne réponds pas, insista Jozabad.

—Je voudrais vous contenter.. mais..

—Mais, quoi ?

—Certaines affaires m'appellent ailleurs.

—Aurais-tu peur, par hasard ? s'enquit Jozabad avec un petit rire sec et sarcastique.

—Peur d'une sorcière ! fit Nathan avec mépris ; pour qui me prenez-vous ?..

—Ne parle point ainsi de la pythonisse, interrompit l'Israélite, elle est douée d'une science profonde. Sais-tu qu'elle a hérité des dons de celle d'Endor, qu'évoqua autrefois le roi Saül, à la veille de succomber sur les monts fameux de Gelboë ?

—Qu'elle soit l'héritière du diable, peu m'importe ; mais je vous le dis : je me soucie peu d'entrer en commerce avec cette femme.

Jozabad, ses yeux jaunes toujours braqués sur son compagnon, fit un geste d'impatience, et murmura d'une voix altérée :

—Eh bien, j'irai seul.

—Qu'avez-vous à faire avec la pythonisse ? demanda Nathan dont la curiosité venait de s'éveiller.

—Est-ce difficile à deviner ? Dans les graves circonstances où nous nous trouvons, je désirerais connaître l'issue des événements de demain.

Nathan réfléchit un instant ; puis il dit :

—Je vous suivrai.

—Ah ! tu ne seras pas fâché non plus, je le vois, de faire soulever un coin du voile obscur qui nous dérobe l'avenir.

—Naturellement.

—Partons donc.

Jozabad se leva, appela un esclave, et lui donna cet ordre :

—Fais-nous seller deux chevaux à l'instant.

L'esclave s'inclina jusqu'à terre devant son maître redouté, dont il se hâta d'aller exécuter les volontés.

Au bout d'un quart d'heure les chevaux étaient prêts. Nathan, malgré la chaleur, jeta un léger manteau sur ses épaules, sauta en selle à l'exemple

de Jozabad, et ces deux hommes s'élançèrent au galop dans la direction de la forêt. Ils s'engagèrent bientôt dans un sentier rocailleux, bordé de chênes séculaires aux troncs noueux et serpentant entre deux murailles de calcaire.

Le sentier descendait sous une voûte opaque de feuillage. Dans cette partie de la forêt, les oiseaux même se taisaient ; il y régnait un silence lugubre, interrompu seulement par les pierres roulant sous les fers des chevaux.

Les deux cavaliers, qui avaient échangé quelques rares et vagues paroles, se taisaient maintenant, absorbés l'un et l'autre dans les réflexions que leur inspirait sans doute l'aspect de ces lieux sauvages.

Après une heure de course, ils arrivèrent à une espèce d'entonnoir, où le sol disparaissait sous les ronces, les épines et les broussailles.

Jozabad se retourna vers son compagnon, et lui dit à demi voix :

—Il faut mettre pied à terre.

Nathan sauta légèrement sur le sol pierreux, et tendit la main à l'Israélite pour l'aider à en faire autant.

Ils attachèrent leurs montures à un sycomore dont la foudre avait brisé le fût, et Jozabad, se courbant presque en deux, s'avança le premier par une basse ouverture taillée dans le calcaire.

Nathan le suivit avec une répugnance visible et en prenant soin de ramener sur son visage un pan de son manteau.

Ils cheminèrent environ dix minutes sous cette voûte, glissant à chaque instant sur le sol visqueux, et débouchèrent dans une sorte de clairière resserrée de toutes parts entre les arbres pressés de la forêt.

Là, ils aperçurent une hutte misérable, adossée à la montagne taillée à pic.

Pas un brin d'herbe, pas un arbuste ne poussaient en cet endroit, sur lequel les arbres et la montagne projetaient des masses d'ombres dessinant d'étranges et mouvantes arabesques.

Deux pyramides d'ossements s'élevaient de chaque côté de l'entrée de la tanière ; et les deux visiteurs aperçurent, non sans frissonner, en approchant du repaire, des serpents montrant leurs têtes hideuses dans les interstices de ces funèbres débris. L'un d'eux, logé dans un crâne humain qui surmontait la porte, lançait au dehors le triple dard dont sa gueule horrible était armée.

Au bruit des pas, un spectre se dessina dans l'encadrement de la porte ; deux yeux, luisants comme des escarboucles, se fixèrent sur Jozabad et Nathan ; des sons inarticulés frappèrent leurs oreilles, et une main décharnée comme celle d'un squelette leur adressa un geste menaçant.

Ils reculèrent, glacés d'horreur.

Alors le fantôme agita ses haillons souillés, qui masquaient à peine sa nudité, et cria d'une voix rauque, semblable au glapissement d'une bête fauve :

—Qui êtes-vous, téméraires, pour oser violer cette enceinte ?

—Nous sommes venus pour t'interroger, illustre voyante, répliqua Jozabad dont la gorge desséchée livrait passage à grand'peine à la parole.

—Craignez la colère des esprits qui m'obéissent, reprit la pythonisse, car c'était elle.

—Nous les respectons comme nous te respectons toi-même, déclara Jozabad.

—En ce cas, avancez.

Les deux visiteurs obéirent, et franchirent d'un pas chancelant l'espace qui les séparait du spectre.

Les serpents sifflaient horriblement. Celui qui occupait le crâne se glissa hors de son asile et s'enroula autour du cou jaune et ridé de la pythonisse.

Elle recula lentement dans sa tanière, faisant signe à Jozabad et à son compagnon de la suivre. Une odeur âcre, nauséabonde, méphitique, s'exhalait du repaire ; des lambeaux de chair sanglants ou à demi carbonisés jonchaient le sol noirâtre ; une flamme rouge brûlait au fond de la caverne, car la hutte n'était que le vestibule d'une vaste grotte ; les reflets du foyer déchiraient l'obscurité de l'ancre, et teignaient les parois de couleurs blafardes.

La pythonisse alla se placer sur un siège de fer, sorte de trépied établi au coin de l'âtre, et les lucurs du feu la frappèrent en plein visage.

Sa figure n'avait plus forme humaine ; les dents, longues et jaunies, apparaissaient à découvert, car les lèvres étaient absentes ; le nez manquait également, et les joues pendaient, déchiquetées.

Des orbites éraillées, entourés d'un cercle rouge, enflammé, d'où suintait continuellement une humeur blanchâtre et purulente, jaillissaient deux prunelles ardentes, qui bientôt se fixèrent obstinément sur Nathan.

Quand elle eût examiné ses hôtes, la pythonisse, s'adressant à Jozabad, lui demanda ce qu'il voulait.

—J'ai besoin de ta science, murmura l'Israélite.

—Crois-tu sérieusement à mon pouvoir ?

—J'y crois.

—Alors, parle, et hâte-toi.

—Demain, un officier du roi Antiochus doit convier les habitants de Modim à sacrifier aux dieux.

—Je sais cela ; après.

—On dit que Mathathias et ses fils songent à résister.

—Mathathias ! répondit la pythonisse avec un geste de haine inexprimable. Maudit soit ce vieillard.

—Or, poursuivit Jozabad, je voudrais connaître ce qu'il adviendra de cette lutte.

La pythonisse se recueillit, caressa deux ou trois fois le serpent à son cou, et répondit avec un accent guttural :

—Le fort triomphera.

—Est-ce tout ? s'enquit Jozabad que cet oracle ambigu satisfaisait médiocrement.

—Cela ne te suffit-il pas ? s'écria la sorcière avec impatience.

—Je pense qu'il s'agit du roi Antiochus : personne n'est ni plus fort ni plus puissant que lui en ces contrées.

Jozabad, cette fois, attendit vainement la réponse. Pendant ce dialogue, la pythonisse n'avait cessé d'observer Nathan qui se tenait à distance respectueuse, le visage toujours à demi couvert d'un pan de son manteau. De son côté, il suivait avec une certaine anxiété les mouvements de la devineresse ; une vague terreur l'envahissait insensiblement, et de temps à autre il tournait la tête vers la porte de la tanière, comme pour s'assurer que l'issue était libre.

Néanmoins, disons-le, Nathan ne redoutait aucunement la puissance surnaturelle que s'attribuait la pythonisse ; il n'y croyait pas. L'angoisse qu'il ressentait avait donc une autre cause ; elle était produite par le même motif qui l'avait fait hésiter à suivre Jozabad.

Au moment où le riche Israélite demandait l'explication de l'oracle rendu par la pythonisse, le visage de celle-ci avait revêtu une expression plus diabolique encore ; son regard brillait d'un éclat infernal ; sa poitrine haletait ; tout son corps frissonnait dans ses haillons immondes ; une sueur visqueuse humectait sa peau flétrie ; de sa bouche s'exhalait, comme d'une fournaise, une haleine brûlante et empestée ; le serpent enroulé autour de son cou redoublait des sifflements sinistres, essayant de s'élancer vers Nathan.

En même temps une masse sombre, peletonnée au coin de l'âtre, et qui attira tout à coup l'attention de Nathan, commença à se mouvoir ; un nègre hideux, difforme, de taille exigüe, se roula plutôt qu'il ne se traîna aux pieds de la pythonisse ; chien muet toujours prêt à exécuter les ordres de sa maîtresse, il ne lui fallait qu'un signe d'elle pour comprendre ce qu'elle désirait ; alors, sa figure, ordinairement stupide, semblait recevoir un reflet de l'intelligence satanique de la sorcière.

Jozabad se préparait à renouveler sa question ; mais la pythonisse, lui désignant Nathan d'une geste rapide, lui dit :

—Quel est cet homme, et pourquoi l'as-tu amené ?

—C'est un de mes amis, qui n'est pas fâché non plus de connaître ce que l'avenir réserve à ce pays.

—Son nom ?

—Nathan.

—Nathan . . balbutia la pythonisse . . ce n'est pas cela . .

Puis, avançant de deux pas vers le compagnon de Jozabad :

—Montre ton visage, ordonna-t-elle ; pas de masques ici.

—L'a science ne pénètre-t-elle pas tous les mystères ? murmura Nathan.
Qu'est-il besoin de se présenter à découvert devant toi ?

Bien qu'il essayât de déguiser le son de sa voix, la sorcière tressaillit en l'entendant ; ses dents d'hyène grinçèrent : elle secoua avec rage sa chevelure en désordre qui pendait sur ses épaules nues ; Jozabad lui-même fut effrayé de la férocité empreinte sur cette figure mutilée et d'une inexprimable laideur.

Elle marcha sur Nathan, les mains crispées, les prunelles fulgurantes, la bouche écumante. Nathan recula. Mais la pythonisse cria :

—Méroé !

A cet appel, le négriillon bondit comme un chat, et se plaça entre la porte et Nathan, un poignard à la main.

L'horrible femme sauta sur l'homme à qui elle paraissait avoir voué une haine profonde, se suspendit à son cou d'une main, et chercha de l'autre à lui arracher les yeux.

Le manteau de Nathan tomba pendant qu'il cherchait à se préserver des atteintes de la pythonisse, la flamme jaillit plus vive du foyer, et ses traits furent en pleine lumière.

—Je ne me suis donc pas trompée ! hurla la pythonisse ; c'est le démon de la vengeance qui t'amène en ce lieu où ta cruauté m'a exilée ; tu ne t'appelles pas Nathan, mais Abiram.

Nathan s'efforçait en silence de se dégager de l'étreinte de son ennemie, mais elle l'enlaçait de ses bras de squelette avec une puissance que décuplait la fureur ; elle lui soufflait à la face son haleine impure, elle le souillait de sa bave infecte et lui labourait le cou de ses ongles crochus et acérés.

Jozabad, en proie à une stupeur indicible, restait cloué à sa place. Le nègre barrait toujours le passage, brandissant son arme brillante.

Nathan, tout en détournant la tête tant pour éviter la vue de l'affreux visage de la pythonisse que pour préserver ses yeux qu'elle cherchait à lui arracher, imprima soudain une secousse énergique à l'odieux fardeau qu'il portait. La sorcière se cramponna à lui avec une force extraordinaire, et se maintint dans la position qu'elle avait prise.

Le serpent, apparemment trop pressé, déroula promptement ses orbes brillants, se jeta à terre, se dirigea vers le nègre et s'élança autour de son corps.

Méroé, gêné par cette ceinture vivante, abaissa son poignard. La pythonisse attentive à tout, vit ce mouvement, et elle cria à son esclave :

—Prends garde, si tu tiens à vivre !

Le nègre brandit de nouveau le stylet.

Nathan, que la crainte du serpent avait paralysé jusque-là, parvint à saisir les deux mains de la pythonisse qu'il étroitait de ses doigts de fer ; il accomplit aussitôt une évolution, qui le plaça face à face avec Méroé et avec la sortie du repaire.

Alors, maître du terrain, il dit au nègre d'une voix étranglée :

—Si tu as le malheur de faire un pas de mon côté, je broie les poignets de ton exécrable maîtresse.

La pythonisse, suspendue maintenant par l'étreinte de Nathan, se ramassa en une pelote, et posa ses genoux sur la poitrine de son ennemi, dont elle inonda le visage d'un jet de bave sanguinolente.

Nathan pressa avec rage les poignets de la sorcière, qui poussa un hurlement de douleur et s'affaissa sur le sol.

—Infâme créature, dit enfin l'Israélite dont le cœur se soulevait de dégoût, ordonne à ton nègre de mettre bas les armes.

Pour toute réponse, la pythonisse essaya de bondir et de s'arracher à l'étreinte de Nathan. Mais ce dernier, réunissant dans une seule des siennes les mains de la sorcière, la saisit de l'autre à la gorge, et recula, en la tenant ainsi, vers le foyer.

—Obéis, s'écria-t-il, où je fais rôtir ton vilain corps dans cette flamme.

La pythonisse râlait affreusement. Le nègre avança.

Nathan, dont la force remarquable déjà se trouvait accrue par le sentiment du danger et le désir de se délivrer d'un immonde contact, apercevant Méroé à sa portée, l'envoya rouler, d'un coup de pied, au milieu de la tanière. Dans sa chute, le nègre laissa échapper son poignard. Nathan, lâchant les mains de la pythonisse sans cesser de la tenir à la gorge, se courba promptement, ramassa l'arme et en porta la pointe au visage hideux de la sorcière, tâchant de lui entr'ouvrir les dents.

—Il faut que j'achève mon œuvre, fit-il avec un accent de haine effrayant, et que je tranche aujourd'hui ta langue infernale.

—Grâce ! supplia la pythonisse.

—Ah ! tu demandes grâce ; as-tu fait grâce à la femme qui vivait jadis à mon foyer, à celle qui portait mon nom et m'aimait comme jamais personne ne m'avait aimé en ce monde ! Tu l'as assassinée, sans qu'elle t'eût fait aucun mal.

—Et pour cela, tu m'as infligé un châtement pire que la mort ; j'ai trente ans à peine, et les mutilations que tu m'as fait subir m'ont rendue la plus hideuse des créatures.

—Ton âme est encore plus hideuse que ton misérable corps. Mais c'est trop parler, il vaut mieux agir.

Et Nathan s'efforça d'introduire le poignard dans la bouche infecte de la pythonisse. Les mâchoires de l'horrible femme se serrèrent convulsivement, et une de ses dents se brisa sous le fer.

Folle de douleur, elle se tordit entre les mains de l'homme qui la torturait, et se renversa au-dessus du feu, auquel elle tournait le dos en ce moment.

Les doigts de Nathan se détendirent, un sourire amer plissa les lèvres de l'Israélite ; il allait lâcher son ennemie dans le brasier.

Jozabad, jusque là spectateur muet de cette épouvantable scène, inter-

vint entre les deux ennemis ; il courut à la pythonisse, la soutint au moment où elle allait tomber, et dit à son compagnon :

—C'est assez ; n'irrite pas d'avantage les esprits soumis à cette femme.

—Les esprits ! fit Nathan avec dédain, qu'ils viennent la délivrer, s'ils le peuvent.

—Le roi de Syrie la protège, et il ne te pardonnerait point de lui faire du mal.

A ces mots, Nathan hésita ; il retint machinalement la pythonisse que cette lutte et la frayeur avaient épuisée ; et, regardant fixement son interlocuteur :

—Qui le saura ? dit-il.

—Un pareil acte ne pourra demeurer secret ; le roi ordonnera une enquête, enverra des commissaires, remuera tout le pays pour trouver le coupable.

—Je ne veux pas mécontenter Antiochus, déclara Nathan, qui rejeta la sorcière vers le fond de l'autre ; mais hâtons-nous de partir ; j'étouffe dans cette horrible atmosphère.

Jozabad eût vivement désiré obtenir des explications sur l'oracle rendu par la pythonisse ; mais, en jetant sur elle un coup d'œil, il comprit qu'il lui fallait se contenter des paroles ambiguës qu'elle avait prononcées ; elle se roulait sur le sol, en proie au paroxysme de la rage ; et le nègre, blotti dans un coin, ne bougeait plus, il avait peur.

Les deux Israélites gagnèrent la porte de la grotte et rejoignirent leurs chevaux en quelques instants. Ils accomplirent en silence le trajet qui les séparait de l'endroit où ils avaient laissé leurs montures.

Quand ils furent à une certaine distance du repaire de la pythonisse, Jozabad, qui chevauchait le premier, se tourna vers son compagnon, et lui dit avec un accent de contrariété :

—Qu'avais-tu besoin de traiter de la sorte la voyante ? Je crains fort qu'elle ne se venge et n'appelle sur nos têtes d'effroyables malheurs.

—Je me moque de son pouvoir.

—Il est redoutable pourtant, car cette femme communique avec des êtres occultes qu'il faut respecter.

—Il n'y a là qu'imposture ; je connais la misérable en qui vous semblez avoir tant de confiance.

—Elle paraît te connaître également. Quels rapports avez-vous eus ensemble ?

—C'est une sombre et tragique histoire. Au reste, Jozabad, je n'ai rien à vous cacher là-dessus. . Puisque nous servons la même cause, il est juste que vous sachiez les motifs de ma conduite de tout à l'heure.

La curiosité de l'Israélite était vivement éveillée ; il ralentit le pas de son cheval pour mieux écouter, et Nathan poursuivit :

—Maacha, la pythonisse, appartient à cette race de Samaritains, ennemie mortelle des enfants de Juda, que les Assyriens transplantèrent dans l'ancien royaume d'Israël. Sa famille habitait, il y a dix ans, la ville de Samarie, près de laquelle la mienne s'était établie. Maacha était belle, séduisante ; moi-même, aux jours de ma jeunesse, je passais pour n'être point dépourvu des dons extérieurs de la nature ; les épreuves en flétrissant mon cœur, ont donné à toute ma personne un aspect disgracieux qui inspire la répulsion. Les parents de Maacha se promettaient de nous unir par les liens du mariage.

Mais je rencontrai un jour, dans un voyage à Jérusalem, une jeune fille charmante autant que vertueuse ; sa vue fit sur moi une profonde impression ; et, à mon retour, je déclarai à mon père que je n'aurais pas d'autre femme. Après quelques difficultés, il consentit, et j'obtins la main d'Agar. Maacha, furieuse d'être dédaignée, jura de se venger. Elle joignait une perversité diabolique à une beauté rare. Ayant réussi à pénétrer pendant mon absence jusqu'auprès d'Agar, elle la perça d'un coup de poignard. L'infortunée mourut sur-le-champ.

Quand je reparus, le soir, à ma demeure, je devins fou de désespoir au spectacle sanglant qui s'offrit à moi ; je m'arrachai les cheveux sur le cadavre de ma jeune femme assassinée, et je passai une partie de la nuit à me lamenter. Le matin, ma résolution était prise. Je saisis le poignard que Maacha avait laissée dans la plaie, et je courus à Samarie. Je me cachai dans un faubourg de la ville, et j'épiai quinze jours le moment favorable.

Enfin je pus arriver jusqu'à la meurtrière ; je m'emparai d'elle, je lui liai les pieds et les mains, puis je lui infligai l'expiation terrible qu'elle méritait. Avec le même fer qui avait tué Agar, je lui coupai le nez, les lèvres, les oreilles, et lui labourai le visage, afin que désormais, elle fut un objet d'horreur pour tous ceux qui la regarderaient.

Cette œuvre de justice accomplie, je disparus, et ne me remontrai en Judée que dans ces dernières années. Ayant pris quelques informations, je sus que Maacha s'était réfugiée dans la tanière où nous l'avons visitée. Ses parents et les miens sont morts.

Jozabad n'avait pas perdu un mot du récit, qui le plongea dans des réflexions qu'il ne jugea pas à propos de communiquer à son compagnon. De son côté, Nathan, la tête penchée sur le cou de son cheval, et tout entier aux cruels souvenirs qu'il venait d'évoquer, n'ajouta plus un mot.

Le reste de la route se fit en silence, et la nuit était close lorsque les deux voyageurs arrivèrent à Boarith.

Jozabad invita Nathan à s'arrêter chez lui ; mais ce dernier n'accepta pas. Ayant laissé chez Jozabad le cheval qu'on lui avait prêté, il quitta le village et prit la route de Modim.

III.

LE SIGNAL.

A peine Jozabad avait-il mis pied à terre, que l'esclave chargé de recevoir les étrangers l'avertit qu'un officier du roi Antiochus l'attendait. L'Israélite se hâta d'entrer dans sa maison, où il trouva, effectivement, un Syrien d'âge mur, dans l'exèdre ou salle de conversation.

Après les premiers compliments, l'étranger annonça à Jozabad qu'il venait de Modim, de la part d'Appellès, le commissaire royal chargé de prescrire aux habitants de la ville de sacrifier aux idoles.

—Le représentant du roi, ajouta cet homme, sachant votre dévouement pour notre maître, m'a chargé de vous inviter à vous rendre, demain matin, à Modim, où il a besoin de vos conseils et de votre concours.

—J'irai, répondit aussitôt Jozabad.

—Il est inutile, reprit le Syrien, que je vous parle des magnifiques récompenses réservées à votre zèle.

—Je connais la générosité du roi, et je sais avec quelle libéralité, il traite ses serviteurs.

—Maintenant que ma mission est remplie, dit l'agent d'Appellès en se levant, je dois retourner à la ville.

—Pas avant d'avoir partagé notre souper, s'écria Jozabad en retenant l'étranger par la main.

—Il est tard, et j'ai promis à mon chef de le rejoindre le plus tôt possible. Donc, à bientôt.

Jozabad essaya encore de garder le visiteur, mais ce fut inutilement. Le Syrien se dirigea vers la porte, et sur l'ordre du maître de la maison, un palefrenier lui amena son cheval.

—Permettez du moins que je vous fasse accompagner, réclama Jozabad ; les routes, en ce temps, ne sont pas sûres.

—Merci : plusieurs de mes amis, envoyés comme moi par Appellès dans les environs de Modim, se sont donné rendez-vous dans le voisinage de Boarith. Nous sommes armés tous et en état de nous défendre.

Et le Syrien s'éloigna au galop.

Jozabad, qui avait reconduit jusque sur le seuil de l'exèdre l'envoyé d'Appellès, rentra dans la pièce, s'assit auprès d'une table de marbre blanc supportant plusieurs figurines d'ivoire, et se prit à rêver.

L'Israélite pensait sans doute à la scène dont il avait été témoin dans l'autre de la pythonisse, au récit de Nathan, aux événements qui pouvaient se produire le lendemain. Quoi qu'il en fût, il était complètement absorbé dans ses réflexions, quand un esclave pénétra dans l'exèdre et lui dit :

—Maître, le souper est servi ; votre fils et votre fille vous attendent.

Jozabad dressa la tête et regarda le visiteur immobile devant lui comme un homme qui s'éveille.

—Que me veux-tu ? demanda-t-il, car il n'avait pas entendu.

L'esclave répéta l'avertissement.

Sans un mot de plus, Jozabad quitta son siège, et se rendit à la salle à manger. La table, établie selon l'usage des Grecs, était bordée d'un lit à la partie supérieure ; au bout, on voyait un siège.

Un jeune homme et une jeune fille s'approchèrent de la table au moment où Jozabad parut.

C'étaient les enfants de l'Israélite, Helcias et Salomith.

Helcias, né ainsi que sa sœur d'une mère syrienne convertie au judaïsme, était de taille élancée, au-dessus de la moyenne ; dans ses traits et dans toute sa personne se mariaient agréablement le type hébraïque et le type étranger, accusant le mélange de deux races. Son visage, qui ne manquait pas d'énergie, reflétait cependant une certaine expression équivoque ; les lignes n'avaient rien de nettement tranché, et l'observateur le plus habile n'eût pas réussi, au premier aspect, ni même après un examen plus attentif, à définir le caractère d'Helcias.

Le fils de Jozabad avait reçu une excellente éducation ; également initié aux habitudes des Grecs et aux mœurs des Israélites, il avait un air distingué, une aisance et une démarche pleines de séduction. Son teint pâle s'accroissait davantage encore par le contraste avec la barbe noire qui l'encadrait. Des éclairs, qui s'éteignaient rapidement, jaillissaient parfois de ses prunelles brillantes.

Sa sœur, Salomith, réunissait également les signes de la fusion de deux sangs divers. Quoique de petite stature, ses formes étaient si parfaitement harmonisées, si merveilleusement dessinées ; son cou flexible supportait si délicatement sa tête, qu'elle paraissait plus grande qu'elle ne l'était en réalité. Admirablement belle, elle semblait n'avoir pas conscience des dons magnifiques que la nature lui avait départis, et il suffisait de la voir pour être sûr qu'elle n'y songeait pas. Une mélancolie profonde voilait l'éclat de son regard, et donnait un charme de plus à sa gracieuse physiologie.

Le frère et la sœur portaient le costume des Grecs : Helcias avait la courte tunique frangée de pourpre, Salomith se drapait dans la robe aux plis sculpturaux dont le ciseau des artistes du temps nous a transmis le modèle inimitable. Des bracelets d'or ceignaient les bras de la jeune fille, des pendants de même métal ornaient ses oreilles que laissaient nus ses noirs cheveux rattachés par une longue épingle au sommet de la tête, selon la mode de l'époque.

Sur un geste de Jozabad, Helcias se plaça sur le lit, à côté de son père, et Salomith s'assit sur le siège qui lui était destiné.

Le premier service fut apporté aussitôt sur la table et le repas com-

mença. Pendant quelques minutes, le silence le plus absolu régna dans la salle : on sentait que le père et les enfants étaient livrés à de graves préoccupations. Ils touchèrent à peine aux mets succulents qui fumaient devant eux, et les divers plateaux d'argent se succédèrent sous leurs yeux sans qu'ils y portassent pour ainsi dire la main.

Enfin, après avoir trempé pour la deuxième fois ses lèvres dans sa coupe d'or incrustée de rubis, Jozabad prit la parole, et s'adressant à son fils, il lui dit :

—Demain, nous monterons à Modim.

Helcias se tut ; il savait ce qui se préparait dans la ville pour le jour suivant, et il s'affligeait de voir son père prendre une part si active à la persécution du peuple hébraïque. Malgré les sollicitations de Jozabad, et grâce peut-être aux douces exhortations de sa sœur, il avait toujours refusé d'abandonner la foi de ses pères. Néanmoins, sincèrement dévoué aux rois de Syrie, il n'eut pas hésité à combattre pour le maintien de leur domination.

Quelques mois avant l'époque où nous en sommes, Jozabad l'avait conduit à Antioche et présenté au roi. Accueilli avec faveur par Antiochus, comblé de prévenances par les courtisans, et surtout par Nicanor, l'un des plus habiles généraux de l'armée, il avait conçu pour les princes syriens un attachement à toute épreuve.

Une circonstance que nous devons noter ici avait contribué encore à fortifier le lien puissant qui l'enchaînait aux gouvernants étrangers : admis dans la famille de Nicanor, au sein de ce palais somptueux que ce chef possédait sur les bords de l'Oronte, il y avait vu une jeune fille, belle comme sa sœur, et joignant aux séductions dont elle était douée toutes les recherches du luxe oriental.

Depuis, cette image n'avait cessé de repasser devant son regard ; dans ses rêves, il lui donnait des proportions presque divines, et le bonheur de son avenir lui semblait inséparable d'une alliance avec la fille de Nicanor.

Effrayé, un jour, de la distance qui le séparait du noble Syrien, il s'ouvrit à son père des aspirations dans lesquelles son âme se complaisait. A sa grande surprise, son père n'essaya pas de lui démontrer l'impossibilité d'un tel mariage, il se contenta de lui dire avec un sourire étrange :

—Il ne tient qu'à toi de mériter d'être le gendre de Nicanor.

Enivré d'une pareille espérance jetée dans son cœur, il confia tout à Salomith. Mais celle-ci reçut avec tristesse cette confiance.

—Frère, répondit-elle, oublies-tu les défenses de la loi ? Il ne nous est pas permis de nous unir avec des étrangers.

—Notre mère pourtant n'était pas de la race d'Israël, soupira Helcias.

—Il est vrai ; mais avant d'épouser notre père, elle professa le culte des Hébreux.

—Pourquoi n'en serait-il pas de même de Stratonice, la fille de Nicanor ?

—Parce que jamais son père ne le souffrira ; il craindrait trop de déplaire à Antiochus qui hait notre religion.

Helcias tenta d'amener sa sœur à d'autres idées ; mais la jeune fille persista à désapprouver ce projet. De là les inquiétudes sans cesse renaissantes qui agitaient l'esprit d'Helcias. Partagé entre ses croyances et le sentiment puissant qu'il éprouvait pour Stratonice, il voyait avec une angoisse extrême se préparer la persécution contre les Israélites fidèles ; il s'affligeait de la complicité déclarée de son père avec les Syriens qui avaient juré de ruiner le culte hébraïque pour lui substituer les pratiques de l'idolâtrie, et il appréhendait une catastrophe à Modim, quand le commissaire d'Antiochus enjoindrait l'apostasie au nom de son maître.

Voilà pourquoi il se tut lorsque, à la fin du souper, Jozabad lui annonça qu'il faudrait, le lendemain, se rendre à la ville.

L'anxiété de Salomith n'était pas moindre que celle de son frère. Chaque jour, la vertueuse jeune fille priait avec ferveur, tournée vers le temple de Jérusalem ; elle conjurait l'éternel d'épargner à sa nation les maux qui la menaçaient ; elle implorait pour son père, engagé dans les voies de l'impicité, la clémence du Très-Haut, vers qui elle faisait monter ses gémissements et ses pleurs.

Voyant que son frère gardait le silence, Salomith hasarda une objection au dessein que Jozabad exprimait de se rendre le lendemain à Modim.

—Mon père, fit-elle d'une voix émue, votre présence à la ville, demain, est-elle donc indispensable ?

—J'ai promis d'y aller, répondit laconiquement l'Israélite.

—Souffrez que j'insiste, mon père, reprit la jeune fille ; mais il me semble que votre situation sera difficile.

—Comment cela ?

—On prétend qu'Appellès ordonnera aux habitants de Modim d'adorer les idoles.

—Effectivement.

—Eh bien, s'il y a des résistances, resterez-vous parmi les Syriens et lutterez-vous contre nos frères ?

—Nos frères ! fit Jozabad avec amertume, nos frères ! Les Syriens ne te sont-ils point aussi proches que les Juifs ? Ta mère n'était-elle pas de leur nation ?

—Elle avait adopté le peuple d'Israël pour nation.

—Et moi, s'écria Jozabad que ces réflexions irritaient, et moi je préfère les Syriens qui nous comblent de bienfaits. Cesse, insensée que tu es, de me prêcher là-dessus ; je sais ce que je dois faire. C'est à moi de t'indiquer la route à suivre, et je te trouve singulièrement impertinente d'oser me donner des conseils.

Ces dures paroles arrachèrent des larmes à Salomith. Cependant elle ajouta en sanglotant et les mains jointes :

— Mon père, Dieu sait combien je vous respecte, et je ne voudrais pas vous offenser ; mais vos jours me sont chers, et je redoute tout pour vous, si vous paraissez demain dans Modim.

— Tu connais donc des assassins capables d'attenter à ma vie ?

— Un combat peut se livrer . .

— Rassure-toi : *le fort triomphera*, m'a-t-il été annoncé. Je n'ignore pas que les Asmonéens conspirent, et que les fils d'Abiézer sont prêts à se ranger de leur côté ; mais, sois tranquille, on fera justice des traîtres. Mosa lui-même ne sera pas épargné, s'il a le malheur de faire cause commune avec les ennemis du roi Antiochus. Hier soir, je t'ai signifié de renoncer à l'alliance de Mosa ; aujourd'hui, je réitère cet ordre. Efface donc de ton cœur le souvenir de l'homme qui méprise ton père.

— Ah ! quelle erreur est la vôtre, dit Salomith dont ces paroles déchiraient l'âme : Mosa vous aime sincèrement, et il voudrait vous sauver . .

— Me sauver, interrompit Jozabad avec un rire convulsif, est-ce que je suis en danger ? D'ailleurs, j'aimerais mieux périr que de rien devoir à la race d'Abiézer. Pour toi, je te défends tout rapport avec Mosa. J'ajouterai que si, par aventure, je succombais inopinément, et que tu voulusses entrer dans la famille d'Abiézer, tu encourrais ma colère. Oui, du fond de mon tombeau, je te maudirais.

Salomith, accablée, laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et Jozabad poursuivit impitoyablement :

— Oui, maudite sois-tu, si jamais il y a quelque chose de commun entre toi et Mosa !

En achevant ces mots, l'Israélite se leva et se retira dans le cabinet où Nathan l'avait rencontré avant d'aller chez la pythonisse.

Quand son père se fut éloigné, Helcias, qui aimait singulièrement sa sœur, l'entraîna dans la salle des livres, afin d'échapper aux regards curieux des esclaves, et là il essaya de la consoler par d'affectueuses paroles : Mais Salomith secoua la tête avec désespoir :

— Ce n'était pas assez, dit-elle d'une voix entrecoupée de sanglots, de défendre à Mosa l'accès de notre demeure, notre père veut encore arracher de mon cœur l'image chérie du noble fils d'Abiézer. Helcias, tu l'as entendu, il a prononcé les redoutables imprécations.

— Aie confiance en Dieu, il sera ton appui.

— Hélas ! ce Dieu qu'offense notre maison, n'aura pour nous, sans doute, que des châtimens. Tiens, frère chéri, j'ai de funestes pressentimens pour le sort de mon père. J'ai peur de la colère divine qu'il semble prendre à tâche de provoquer. Hier, j'ai entrevu Mosa seul quelques minutes, et il m'a confié que les Asmonéens et leurs amis ne se soumettraient pas aux ordres d'Antiochus.

—Ils refuseront de sacrifier, je le sais ; en cela je les imiterai.

—Ce n'est pas tout : le bruit court qu'ils ne sont pas disposés à tendre la gorge, comme le vieillard Elcazar, les sept frères et leur mère, mais qu'ils se préparent à en appeler aux armes.

—S'ils se révoltent, repartit Helcias avec un accent résolu, je me séparerai d'eux.

—Je t'en conjure, frère, ne tire jamais la glaive contre Mathathias, ses fils et ses amis ; ils ne t'ont fait aucun mal.

—Le devoir me prescrit de défendre l'autorité du roi Antiochus.

—Songe à l'amitié que tu professais pour les fils de Mathathias, et pour . . . ceux d'Abiézer ; si l'un d'eux tombait sous tes coups, je ne m'en consolerais jamais.

Helcias essaya de rassurer sa sœur et de changer de conversation ; mais elle revenait toujours sur ce sujet, voulant tirer une promesse du jeune homme. Elle ne réussit ni par ses pleurs, ni par ses prières ; quoique touché de la douleur de Salomith, il demeura inébranlable. Le souvenir des caresses d'Antiochus et l'image de Stratonice triomphèrent de toutes les instances de la jeune fille. Il s'était persuadé qu'il y avait obligation pour lui de soutenir la domination des monarques de Syrie, quelque fussent leurs attentats. Salomith, comprenant qu'elle ne gagnerait rien et qu'il était impossible de fléchir son frère, prit enfin congé de lui, après un triste adieu.

Elle se réfugia dans son appartement, où elle trouva sa vieille nourrice, Martha, qui avait assisté aux derniers moments de sa mère, et qui lui avait inculqué la crainte du Seigneur.

Helcias, troublé par les scènes de cette soirée, sortit de la maison pour respirer le grand air ; il s'enfonça dans une longue allée, bordée de sycamores. De temps en temps un rayon de la lune, alors dans son plein, filtrant à travers le feuillage, éclairait le front pâle et ruisselant de sueur du jeune homme ; mais en ce moment, lui qui se plaisait tant à contempler la nature aux heures paisibles du soir, il paraissait étranger aux objets qui l'environnaient et ne prêtait aucune attention aux clartés blondes qu'épanchait la reine des nuits. Tout entier à ses sombres pensées, il ne pouvait, parfois, se défendre d'une vague terreur.

Il ne rentra que fort tard dans la demeure de son père, et quand l'aube blanchit l'horizon, il n'avait point encore fermé l'œil.

Salomith, non plus, n'avait pu trouver le sommeil.

Jozabad, fatigué de sa course à l'autre de la pythonisse, s'était couché au sortir de table ; mais il avait eu des songes effrayants, dont l'impression enveloppa son âme, quand il fut éveillé, comme un linceul funéraire.

Ses esclaves vinrent l'habiller ; puis, de sa chambre à coucher, il passa dans son cabinet, où il ordonna qu'on le laissât seul. L'Israélite prévaricateur avait beau chercher à se faire illusion, il sentait instinctivement que

la journée présente serait féconde en graves événements. Ennemi mortel des Asmonéens qui avaient maintes fois blessé son orgueil et dont il jaloussait la grande situation dans Modim, il les redoutait secrètement, et l'appui de l'étranger ne le rassurait pas entièrement. Le retour de Judas à la ville, le caractère inflexible du vieux Mathathias, l'habileté, les talents incontestables, la bravoure de tous ses fils, les nombreux amis qui entouraient cette puissante famille, tout cela préoccupait Jozabad.

D'ailleurs, depuis deux jours, des rumeurs inquiétantes circulaient ; on répétait que la demeure des Asmonéens était remplie d'armes, et qu'ils étaient décidés à tenter un coup d'éclat.

Jozabad agita longtemps dans son esprit ces diverses considérations. Les premières années de sa jeunesse lui revinrent en mémoire, et ces souvenirs, ordinairement si doux, le mordaient au cœur comme un remords. Lui aussi avait goûté de pures jouissances dans la pratique de la loi ; ce temple de Jérusalem, maintenant profané par les païens, il y était entré avec respect pour adorer l'Éternel ; tant que sa femme avait vécu, il avait été heureux ; et si l'ambition envahissait de temps en temps son âme, les sages paroles de sa vertueuse compagne l'empêchaient de s'engager dans les routes du mal.

Mais en perdant cette épouse aimée et digne de l'être, il perdit l'ange qui le guidait dans les chemins honorables de la vie. Ses passions, comprimées par une sainte influence, brisèrent bientôt toutes les entraves. L'envie, l'ardent désir des honneurs, la conscience de son incapacité pour arriver à une position éminente par son propre mérite, ces causes réunies le conduisirent aux Syriens, puis à l'apostasie.

Maintenant, foncièrement perverti, il souhaitait de voir le culte de Jehovah complètement aboli ; la fidélité des autres lui reprochait continuellement son crime. Et comme chez lui, ainsi qu'il arrive habituellement, la corruption du cœur avait suivi la dépravation de l'esprit, il aspirait à se livrer sans retenue aux désordres, à la licence, aux jouissances effrénées des Syriens. Jusqu'ici, deux choses l'avaient retenu dans certaines bornes : la crainte de s'avilir aux yeux de ses enfants, et celle de s'attirer le mépris des habitants de Modim, dont il espérait devenir le gouverneur, par la faveur du roi Antiochus.

Cette longue méditation, dans laquelle Jozabad repassa pour ainsi dire toute sa vie, le laissa plus résolu que jamais de s'associer aux Syriens pour ruiner définitivement l'antique religion des Hébreux ; il se flattait que les honneurs, la puissance, de nouvelles richesses ajoutées à celles qu'il possédait déjà, seraient le prix de sa complicité.

Rempli de ces espérances, il oublia le danger et ne vit plus que le résultat qu'il poursuivait. Après avoir étouffé ainsi les derniers murmures de sa conscience, il appela Helcias.

Le jeune homme se présenta triste et soucieux à son père, devant lequel il s'inclina respectueusement.

—Ce jour, commença Jozabad, doit élever notre maison sur les ruines de celle de Mathathias. Il faut seulement que nous nous montrions dignes des destinées qui nous attendent.

Helcias ne répondit pas.

—N'es-tu pas disposé à obéir aux volontés du roi d'Antiochus ? reprit Jozabad.

—Oui, certainement, mon père, en tout ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu.

—La loi de Dieu ! s'écria l'apostat que cette réponse irritait ; je ne connais pas d'autre Dieu que le roi Antiochus, et ses volontés sont mon unique loi.

Helcias pâlit à ce blasphème, et son père se hâta d'ajouter :

—Es-tu décidé ?

—Je resterai fidèle au culte de mes ancêtres.

—Alors, tu renonces à la fille de Nicanor ? fit Jozabad avec dépit.

—Je ne renonce à rien, mais je refuse d'apostasier.

—Réfléchis, dit Jozabad d'une voix étouffée par la colère.

—Mon parti est irrévocable.

Jozabad, hors de lui, s'avança vers son fils ; mais la contenance froide, déterminée d'Helcias, l'arrêta. Il le regarda, blême de fureur ; puis, reculant d'un pas, il murmura :

—Insensé, reste ici, je ne veux pas que tu me déshonores devant le commissaire du roi. Je saurai, sans toi, mériter les faveurs d'Antiochus. S'il le faut, je monterai le premier à l'autel, et je sacrifierai publiquement.

—Vous ne ferez pas cela, mon père ! s'écria une voix suppliante.

Et Salomith qui, en venant rendre ses devoirs à Jozabad, avait tout entendu, se précipita aux genoux de l'Israélite et leva vers lui ses mains tremblantes.

Cette brusque intervention surprit d'abord Jozabad ; Salomith était si belle dans cette attitude ; il y avait tant de tendresse filiale dans son regard, une candeur si touchante sur son front, que l'apostat ne put cacher une légère émotion ; mais ce sentiment s'évanouit aussitôt ; les mauvaises passions l'emportèrent, et il repoussa brutalement sa fille.

—Rentre dans ton appartement, ordonna-t-il d'une voix dure, et pas un mot de plus.

Ensuite, se tournant vers Helcias :

—Accompagne ta sœur, ajouta-t-il, et ne quitte sous aucun prétexte cette maison. Ce soir, je vous ferai connaître mes volontés.

Salomith se leva en sanglotant, et s'éloigna avec son frère, accablée de douleur.

Quelques instants plus tard, après un léger repas, Jozabad montait à cheval et se rendait à Modim, suivi de deux serviteurs.

Tandis que ceci se passait à Boarith, la maison des Asmonéens, à Modim, était témoin d'un spectacle imposant. Dès le matin de ce jour marqué pour l'apostasie de la ville, de nombreux Israélites se pressaient dans l'enceinte de cette puissante demeure. On les introduisit dans une vaste salle, aux murailles sévères et simplement lambrissées. Le vieux Mathathias était là, entouré de ses cinq fils. Semblable aux patriarches d'autrefois, il avait conservé une partie de sa vigueur, malgré les années ; sa haute taille, sa figure vénérable, ornée d'une longue barbe blanche, la majesté qui respirait dans sa personne, le feu de son regard, tout, dans ce prêtre auguste de la famille de Joarib, attirait l'attention.

Judas, l'aîné de ses fils, debout à sa droite, apparaissait là comme la personnification de la force guerrière. Le redoutable Asmonéen, célèbre déjà par de nobles et audacieuses actions, égalait son père par la stature. Il était dans toute la force de sa glorieuse jeunesse, car il venait d'atteindre seulement sa trentième année ; les proportions admirables de son corps que dessinait sa courte tunique, son visage intelligent et beau, la distinction rare qui éclatait dans tous ses mouvements, la mâle résolution empreinte sur ses traits le désignaient pour le commandement ; le sceau de sa puissance était gravé sur son large front ; rien qu'à le voir, on comprenait que Judas était né pour remplir les fonctions de chef.

Son frère Jonathas, brave et beau comme lui, se tenait à la gauche de Mathathias. Simon, qui n'avait que vingt-cinq ans, ressemblait déjà à un sage mûri par les années, tant il y avait de calme sur sa figure, de réflexion dans son regard, de réserve dans son maintien.

Eléazar, le plus jeune des fils de Mathathias, avait près de lui Joakim, le frère de Mosa. Une sympathie parfaite, une amitié profonde unissaient les deux adolescents.

Le silence régnait dans la vaste salle ; tous les yeux étaient fixés sur Mathathias, qui portait en ce moment la robe des prêtres et un léger manteau ; toutefois, un glaive brillait à son flanc ; ses fils et ses amis avaient caché leurs armes sous leur vêtement.

Le vieillard contempla un instant avec une satisfaction visible les hommes fidèles qui l'entouraient. Puis, prenant la parole, il leur dit :

— Enfants de Juda, l'heure est arrivée de prouver que vous appartenez à la forte race qui, au retour de la captivité, a relevé et défendu les murs sacrés de Sion. Le temple qu'ils ont reconstruit en des temps difficiles, a été souillé par l'étranger ; on veut, de plus, courber nos consciences et nous obliger d'offrir un encens sacrilège aux faux dieux ; enfants de Juda, foulerez-vous aux pieds la loi sainte et les prescriptions de Jéhovah ?

— Plutôt mourir ! s'écrièrent à la fois tous les assistants.

— Je n'attendais pas moins de vous, généreux Israélites, reprit Matha-

thias d'une voix vibrante ; votre ardeur me prouve que je puis compter sur vous. Dans quelques instants, le commissaire d'Antiochus nous convoquera devant l'autel maudit élevé au milieu de cette ville de Modim ; eh bien, nous irons tous au rendez-vous. Là, je vous donnerai le signal, et nous protesterons, les armes à la main, contre la tyrannie du Syrien abhorré. Il ne suffit plus de mourir pour sauver Israël, il faut combattre. D'ailleurs, la résistance est légitime, elle est désormais un devoir. Au Deutéronome, Dieu commande à son peuple de tuer ceux qui voudraient lui persuader de sacrifier aux idoles. Jurez donc, la face tournée vers Jérusalem, de tirer le glaive pour la défense de la loi et de l'indépendance nationale.

L'assemblée entière, obéissant à l'invitation de l'illustre Lévite, se tourna vers Jérusalem et prêta avec transports le serment demandé.

—Maintenant, ajouta Mathathias, rendons-nous à la place publique.

Et il s'avança, escorté de ses fils, suivi de ses amis. Les portes de la demeure des Asmonéens s'ouvrirent, et cette troupe héroïque se dirigea vers le lieu où siégeait l'envoyé d'Antiochus.

Nous avons entendu Nathan raconter les débuts de cette assemblée solennelle, réunie autour d'Appellès, en présence de l'autel des idoles. Il avait rapporté sommairement les paroles du commissaire syrien et la réponse de Mathathias.

Après le départ de Nathan, un silence de stupéfaction plana d'abord sur les assistants.

Enfin, sur la sommation d'Appellès ordonnant au nom d'Antiochus à tous les habitants de sacrifier, Jozabad monta le premier à l'autel, comme pour jeter un défi aux Asmonéens.

A cette vue, Mathathias tirant son glaive, s'élança sur les pas de l'apostat, lui plongea son arme dans la poitrine, brisa l'idole, dispersa les matériaux du sacrifice et se tourna vers l'assemblée, muette de saisissement.

Le visage du vieillard était transfiguré ; il apparut si menaçant et si terrible à la foule, que les prévaricateurs s'éloignèrent à la hâte.

Alors, la voix de Mathathias retentit en éclats formidables ; elle appelait tous les vrais Israélites à la défense du culte national.

Le signal était donné.

Judas et ses frères répondirent à leur père en poussant le cri de guerre contre l'étranger et l'oppresseur de la religion ; soutenus par leurs amis, ils se précipitèrent sur Appellès et sur ceux qui l'entouraient, et les immolèrent.

Cet acte énergique accompli, Mathathias cria :

—Quiconque est zélé pour la loi et veut demeurer ferme dans l'alliance, qu'il me suive !

Beaucoup répondirent à son appel, et le soir de ce jour mémorable, de nombreux soldats assiégeaient les portes de la demeure des Asmonéens.

(A continuer).

SIMON PIERRE ET SIMON-LE-MAGICIEN.

(Suite.)

XI.—LE SEPULCRE GLORIEUX.

C'est ainsi que se consolait les saints de Rome, réunis pour assister aux funérailles triomphales de l'apôtre Pierre. L'assemblée était devenue nombreuse et la petite église du Vatican pouvait à peine la contenir. Les frères, pour faire place aux survenants, s'étaient retirés dans les souterrains des tombeaux, et, après avoir transporté le précieux dépôt dans la dernière cellule située presque sous les fondations du temple néronien d'Apollon, ils passaient les heures de la nuit à veiller précieusement. Les anciens, les évêques Clet et Clément et les prêtres attendaient Lin dans la salle des assemblées sacrées. Le pieux Lin était demeuré assez longtemps dans la maison de Pomponia Grecina, pour donner ses soins aux vénérables reliques de Paul. Lorsqu'il eut tout mis en ordre, il en confia la garde à la pieuse maîtresse de la maison et il se dirigea vers le Vatican, accompagné de l'évangéliste Luc et des deux évêques Tite et Timothée. Lorsqu'il y arriva, l'heure de minuit avait sonné.

Le clergé l'accueillit à l'entrée de la salle avec de grandes marques de respect. Les anciens et les prêtres furent les premiers à se jeter à ses pieds et à l'appeler tous ensemble leur pasteur et leur père. Clément et Clet, déjà vicaires de Pierre pour la ville de Rome, protestèrent qu'ils ne souffriraient pas que le vœu du bienheureux apôtre Pierre, qui avait désigné Lin pour son successeur, fut soumis au moindre examen. Il était de notoriété publique que les Églises romaines l'avaient accueilli avec joie : donc, il devait se considérer désormais comme le successeur de Pierre dans la dignité de Vicaire de Jésus-Christ.

—Et le corps du bienheureux Pierre ? demanda Lin, dont le cœur et l'esprit n'étaient remplis que de cette seule pensée.

—Il est enseveli, et les frères sont déjà réunis dans l'hypogée pour procéder à ses obsèques ; mais vous devez présider l'assemblée.

Lin n'osa point refuser de remplir cette fonction qui lui était prescrite par l'Esprit-Saint, et, poussant un profond gémissement, il s'écria :

—O Pierre, ô mon bienheureux père, vous augmentez le poids de ma douleur ! Assistez moi, guidez-moi et soutenez-moi.

En prononçant ces mots, il se laissa tomber sur un siège, comme accablé sous le poids de la dignité terrible qu'il venait d'accepter. Mais Clet et Clément l'entourèrent, et, après l'avoir brièvement encouragé, il l'introduisirent dans les galeries des sépulcres et le conduisirent jusqu'à la crypte où était déposé le corps sacré. Les frères vinrent à la rencontre

de leur nouveau pasteur et s'inclinèrent devant lui. Lin s'agenouilla près du cercueil et pria longtemps (1) ; il alla ensuite s'asseoir sur un petit siège placé près de là, et, levant la main droite, il bénit le peuple réuni en ce lieu.

L'heure avancée et silencieuse, cette crypte choisie dans les entrailles de la terre pour la nombreuse réunion des saints, les faits qui s'étaient accomplis pendant la journée précédente, le sourd murmure de la persécution commençant à sévir, le corps vénéré du premier Vicaire de Jésus-Christ, exposé à tous les regards et resplendissant d'une auréole que le Sauveur lui avait promise : tout contribuait à rendre cette solennité suprême d'autant plus sublime qu'elle était plus secrète. Les frères, les matrones et les vierges, adossés aux parois humides des souterrains, attendaient, avec la plus grande avidité, la première parole du nouveau vicaire de Jésus-Christ. Mais Lin se taisait, et son silence dura si longtemps, qu'il finit par faire naître un léger murmure parmi les assistants. Alors Clément, qui était placé à côté de Lin, se décida à lui faire entendre que l'assemblée attendait de sa bouche quelques paroles de consolation. Le successeur de Pierre, comme si la voix de Clément l'eût réveillé en sursaut, sembla sortir d'un profond sommeil. Il se leva, étendit la main et ouvrit ses lèvres inspirées.

— Qui peut être comparé à Pierre ? dit-il. O apôtre de Jésus-Christ, pourquoi révéles-tu ta gloire au dernier de tes frères ? Pourquoi m'accables-tu, en ajoutant vision sur vision, merveille sur merveille, mystère sur mystère ? Pourquoi imposes-tu à mes lèvres débiles la tâche de révéler des choses que la pensée humaine ne saurait comprendre ? Mes frères, je tremble et je suis plongé dans l'admiration. Aujourd'hui, au moment où notre père était suspendu à la croix, pendant que le soleil se cachait derrière les collines du Vatican, j'ai vu l'ombre de la montagne s'abaisser sur la ville placée à ses pieds, et à mesure que l'ombre s'étendait, un chérubin écrivait sur le bord extrême, ces mots : *jusqu'ici le royaume de Pierre !* Je le vis passer ainsi sur le Capitole, puis sur le Palatin, jusqu'à l'extrême Orient. Lorsque Pierre rendait le dernier soupir, il m'a semblé que l'ombre de ce royaume revenait au Vatican par l'occident. Toute la terre lui est accordée en héritage. Son règne comptera les années par les provinces ajoutées à son empire, et si l'océan occidental voit surgir de son sein une terre nouvelle, cette terre appartiendra à Pierre ! Ce royaume sera modelé sur le royaume de Dieu ; il n'aura que deux bornes, le monde et l'éternité. Et il pourra même les franchir : le royaume de Pierre se lie intimement avec l'éternité.

“ L'étroite tombe qui renfermera les restes de Pierre sera comme le royal

(1) *Linus post martyrium beati Petri eligitur successor die proxima 30 junii.* C'est ainsi que s'exprime le très-érudit Bianchini, dans ses prolégomènes sur Anast. Bibl. éd. Mignet, p. 472.

palais et le trône de son esprit immortel. Je l'ai vu se lever sur ses deux pieds et jeter autour de lui un regard menaçant. A ce regard, j'ai vu tomber le temple d'Apollon, le palais et le cirque. Il étendait la main jusqu'à la tête de César, en arrachait le diadème et le jetait dans la boue. D'autres Césars le ramassaient et en ceignaient leurs fronts, mais Pierre, voyant leurs mains tachées de sang, les frappait d'un coup de foudre. Enfin, un dernier César, plus prudent et mieux conseillé, vint plier le genou devant la tombe de Pierre, et traça autour de cette tombe l'enceinte d'un temple élevé au vrai Dieu. Ce temple surgit de terre, dura mille années, puis sembla trop petit, et les nations de la terre le rebâtirent plus vaste. Le soleil, dans sa course céleste, n'éclaira jamais œuvre plus admirable. O sépulcre de Pierre ! ton ombre sera grande comme l'ombre d'une montagne, tandis que les monuments des Césars ne pourront même plus couvrir de leur ombre une humble petite fleur.

“ J'ai vu, autour du sépulcre de Pierre, tomber pierre par pierre la Rome de Romulus, d'Auguste et de Néron, et de toutes ces pierres tombées, se reconstruire une Rome nouvelle. Les cirques, les théâtres, les temples païens sont couchés dans la poussière. Leurs colonnes soutiennent des temples chrétiens. Le Capitole lui-même renversera son Jupiter adultère et sur ses trophées s'élèvera un trophée plus sublime, la Croix ! Dans les jardins d'Agrippine et de Poppée, les colombes gémissantes du Christ feront leur nid. Et lorsque le fer et le feu auront purgé de toutes ses scories la cité rebelle au Seigneur, il ne restera plus que la cité de Pierre, et Pierre y étendra, avec l'étoile du prêtre, la pourpre du souverain.

“ O Rome de Pierre ! ô métropole des villes croyantes ! le pèlerin qui passera sous tes portes ne verra plus les bronzes obscènes des Thermes, ni les orgueilleuses rumeurs des Augustes. Il entendra le bronze sanctifié l'appeler à la prière, et la psalmodie des justes dans les enceintes sacrées, et la voix des vierges consacrées chantant des hymnes à leur céleste Epoux. Partout où son regard se tournera, le pèlerin verra ou l'autel du Seigneur, ou le tombeau où reposent les ossements des Saints, ou le séjour de la prière, ou le séminaire de la vertu, ou le sanctuaire de la vraie science, ou la maison de l'orphelin, ou l'asile des vierges, ou le refuge du pauvre et de l'infirmes. Et le pèlerin, récitant le symbole de la foi, sentira passer sur son visage un souffle ami, qui lui dira : Tu es dans ta patrie ! Il cherchera les vestiges de Pierre, et il apprendra qu'il n'est aucun de ses vestiges qui ne soit couronné d'un splendide monument, couvert d'or et de pierres précieuses, vénéré par les siècles. Rome tout entière sera un temple de Pierre.

“ Mais ici, sur cette montagne, près de cette tombe, sera élevée sa forteresse inexpugnable. Près de ces ossements, s'élèvera inébranlable la colonne de la vérité, le phare de la lumière, l'oracle du monde, le siège de l'empire sans bornes ! Ici, où s'étendent orgueilleusement

les jardins de César, ensanglantés de notre propre sang ; ici, aux jours de la miséricorde de Dieu, le peuple, accouru des quatre points cardinaux, prosterner son front dans la poussière, pour implorer la bénédiction du successeur de Pierre, et les rois s'humilieront avec le peuple. La voix de Pierre, qui vit toujours dans ses héritiers, retentira sans le moindre obstacle au-delà des monts ou des mers, partout où existe une terre échauffée par le soleil. Celui que bénira l'héritier de Pierre sera béni, et celui qui ne recevra pas sa bénédiction, n'en trouvera aucune autre. Le peuple qui tombera en sa disgrâce, sera dans la mort de l'esprit, et le monarque de ce peuple sentira vaciller la couronne sur son front ; son sceptre se changera en roseau, et son trône sera secoué dans un esquif au sein de la tempête.

“ Dans le courant des siècles, un temps viendra où, sur ce siège, sera assis un Pontife qui portera le nom de la Piété. Les regards et les cœurs de tous les justes se tourneront vers lui, et cependant il verra les méchants déchirer sous ses yeux la riche tunique de Pierre, et les puissants, félons envers leur père, en vendre et en marchander les lambeaux. O honte ! ô déshonneur pour des nations baptisées ! Ce *Pieux*, les yeux tournés vers le ciel, appelle au secours de la chrétienté persécutée les nouveaux saints du Seigneur, lui qui a déjà posé le diadème souverain sur la tête de la Mère de Dieu ; il rappelle à ceux qui règnent le fléau divin, il exhorte les égarés à rentrer dans le chemin de la justice, et il frappe l'erreur par la vertu de la parole vivante de Pierre.

“ Que vois-je ? Ici, à la place où je parle, et où vous m'écoutez, ici s'élève le trône de ce *Pieux*. . et c'est en ce même jour, revenu après dix-huit siècles ! Dix-huit siècles passés sur cette tombe en ont rajeuni la gloire.. Nous la baignons de pleurs, eux l'inondent de joie.. Cent Sénateurs, vêtus de pourpre, l'environnent, et plusieurs centaines d'anges des Eglises de l'orient et de l'occident, du sud et du nord, chantent autour des reliques de Pierre, et ce *Pieux* entonne ce chant : “ Croyez avec moi ” Et ils répondent : “ Ainsi soit-il ! — Espérez avec moi ! ” Et ils répondent : “ Ainsi soit-il ! — Aimez avec moi ! ” Et ils répondent : “ Ainsi soit-il ! ” Qu'il sera joyeux, qu'il sera pur, qu'il sera splendide le jour où je les verrai réunis près de cette tombe, formant le Concile universel de l'Eglise enseignante ! Avec eux, mille et mille lévites chantent en chœur, et des peuples parlant cent idiomes divers, mais n'ayant qu'un seul cœur, les accompagnent. Ils sont venus, ils sont accourus, les tendres enfants de Pierre, nation grande, infinie. Les riches apportent au sépulchre le tribut de l'or ; les pauvres offrent la moitié de leur pain ; la matrone y suspend son anneau nuptial et la jeune vierge son collier. . Et vous, ô preux de Rome et de l'Italie ; vous, preux de la Gaule, de la Belgique, de la Batavie, de l'Ibérie, de l'Irlande, du CANADA, quel hommage rendez-vous à la tombe de Pierre ! Ah ! je le vois : vous ceignez l'épée pour Pierre, et

c'est pour lui que vous allumez les foudres de la guerre. La veuve envoie son fils unique, et la jeune épouse son jeune époux. Quelle pensée vous rassemble ? La foi et l'amour. Qu'espérez-vous ? Mourir pour Pierre ! . . Qu'on ne pleure pas sur les hommes forts qui meurent pour Pierre sur la montagne : ils sont martyrs de la patrie chrétienne ! Pierre leur ouvre le brillant chemin de la gloire céleste, ils règneront avec le Christ. . O Pierre, puissant sur la terre et dans le ciel, Jésus-Christ t'a investi d'un reflet de son sacerdoce et de son royaume. . Tu vis et tu règnes dans tes successeurs, entre les vicissitudes des mortels et les splendeurs des saints. . ."

Après avoir ainsi parlé, Lin, les yeux levés au ciel, se tut. L'assemblée rendit gloire au Seigneur et à l'apôtre qui fut le premier Vicaire de Jésus-Christ. On célébra ensuite la liturgie sacrée. Aux premières lueurs de l'aurore, les frères sortaient de la petite église du Vatican et s'embrassaient pleins d'une immense joie. Thècle serra sur son cœur la jeune vierge Pudentienne, en lui disant :

—Je vous rends grâces de m'avoir appelée à temps, pour pouvoir assister à ces merveilles du Seigneur.

Pudentienne répondit :

—Ce n'est pas moi qui vous ai appelée, ma sœur, c'est Pierre et Paul. Qu'ils soient bénis dans l'éternité !

Les fidèles se disaient entre eux :

—C'est là une grande prophétie !

—Qui aurait pu le penser ?

—Heureux ceux qui la verront accomplie !

LES MERVEILLES DE LOURDES.

PAR MGR. DE SEGUR. (*)

Mgr. de Ségur, le prêtre des bonnes œuvres et l'auteur populaire des bons livres, l'écrivain si cher aux ouvriers et si goûté des âmes pieuses, vient d'ajouter, à tant d'autres, une bonne et belle œuvre, en publiant les *Merveilles de Lourdes*.

La Vierge Immaculée lui imposa ce travail, en guérissant sa Mère ; et c'est avec amour que le pieux Prélat dépose à ses pieds, dans la Grotte aimée, l'*ex-voto* inspiré par une double tendresse filiale.

EX-VOTO.

“ Le 17 octobre 1869, ma mère faillit être enlevée subitement à l'amour de tous les siens, par une terrible attaque qui, en peu d'heures, la réduisit à l'extrémité. Un habile médecin m'avertit franchement du danger, ajoutant que certains symptômes alarmants ne lui laissaient guère d'espoir. La décomposition du visage était, paraît-il, effrayante, et le pouls ne donnait déjà plus qu'une quarantaine de pulsations.

“ Après avoir reçu avec grande foi et humilité les derniers sacrements, la chère mourante, dont la présence d'esprit était entière, demeura dans le même état pendant quelques heures. “ Ce sera pour ce soir, me dit-elle tranquillement ; ce sera pour le coucher du soleil.”

“ Une pieuse amie de la famille, venue pour lui dire adieu et lui baiser une dernière fois la main, eut l'inspiration de recourir à Notre-Dame de Lourdes. Cette pensée fut accueillie de tous avec bonheur : par une coïncidence providentielle, le dernier livre que ma mère et moi nous avons lu ensemble à la fin de nos vacances, était précisément le beau et touchant livre de M. Henri Lasserre, sur le miracle de Lourdes.

“ Vers deux heures, notre excellente amie nous apporta un petit flacon renfermant de l'eau de la grotte miraculeuse ; nous en mîmes quelques gouttes sur la compresse d'eau glacée qui rafraîchissait la tête de la pauvre malade, et je fis vœu, si la Sainte-Vierge nous laissait notre mère, d'aller célébrer, dans le sanctuaire même de Lourdes, une belle messe d'actions de grâces.

(*) Extrait des Annales de Notre Dame de Lourdes, 4ème année, 30 décembre 1871. Nous avons reçu dernièrement une lettre, en date du 7 décembre, de la part du Rev. P. Supérieur des Missionnaires de l'Immaculée Conception, à Lourdes, dans laquelle on nous annonce un nouvel envoi de l'eau de la Fontaine miraculeuse, avec quelques exemplaires de l'ouvrage de Mgr. de Ségur, etc. Dès que nous aurons reçu cette eau tant désirée nous nous ferons un bonheur de satisfaire aux nombreuses demandes qui nous ont été faites. Nous espérons qu'à l'avenir l'eau de la Sainte Fontaine sera toujours à l'Eglise de St. Jacques de Montréal, à la disposition des personnes qui en feront la demande.

“ Quelques minutes après que l'eau de la bonne Vierge eut touché ma mère, celle-ci s'endormit d'un sommeil paisible, qui dura jusqu'à la chute du jour. Le soleil se coucha, et elle ne mourut point. “ Alors, ce sera sans doute pour demain matin, me dit-elle encore, à moins que Notre-Dames de Lourdes. . ” Ces sortes d'attaques reviennent presque toujours au coucher ou au lever du soleil.

“ Le lendemain matin, le soleil se leva et le jour commença sans accident. Il en fut de même du soir, du jour suivant, et du jour suivant encore. Le danger proprement dit s'éloignait d'heure en heure, si bien qu'au bout de dix ou douze jours, la convalescence avait commencé tout de bon.

“ Le médecin, qui est un chrétien solide, constatait avec autant de bonheur que d'étonnement les progrès d'une guérison si fort inespérée. Sans vouloir présenter cette guérison comme un miracle, je n'ai pu m'empêcher de la regarder comme une faveur surnaturelle et comme une très-grande grâce, due à la Vierge de Lourdes.

“ Plein de reconnaissance, j'ai donc accompli mon vœu. J'ai eu le bonheur de vénérer cette Grotte sacrée, encore tout embaumée des parfums de la Mère de DIEU. Et comme j'ai voulu laisser à ce béni sanctuaire un petit *ex-voto*, en témoignage de ma gratitude et de mon amour ; j'ai promis à Notre-Dame de Lourdes de résumer en un petit opuscule populaire, à la portée de tous les esprits et de toutes les bourses, les merveilles que la miséricorde divine a daigné accomplir en ce lieu.

“ C'est ce petit travail que je dépose en ce moment aux pieds de la Sainte Vierge, dans la Grotte de Lourdes, et que j'offre ici à votre piété, mon cher lecteur.”

Les *Merveilles de Lourdes* sont l'histoire abrégée, mais fidèle et assez complète pour la plupart des lecteurs, des prodiges que la Mère de Dieu ne cesse d'accomplir ici depuis le 11 février 1858, jusqu'à ce jour. Ecrivant un livre de propagande religieuse, Mgr. de Ségur a dédaigné tout vain amour-propre d'auteur, et il a puisé à pleines mains ses riches matériaux aux sources les plus autorisées. Nous sommes heureux que les *Annales de Notre-Dames de Lourdes* lui en aient fourni la plus large part.

Mgr. l'Evêque de Tarbes, juge de ce qui se fait et de ce qui s'écrit à l'occasion des faits surnaturels accomplis dans son diocèse, s'est empressé d'approuver et de recommander les *Merveilles de Lourdes*.

Aucune autorité aussi imposante en cette matière, ne pouvait s'ajouter à celle déjà si grande du nom de Mgr. de Ségur.

UNE CROIX D'HONNEUR.

GUERISON ET CONSOLATION.

Villemur (Haute-Garonne) 2 décembre 1871.

Mon Révérend Père,

Le jeudi 28 septembre dernier, à la suite d'un grand deuil de famille, je me rendis au sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes, accompagné par mon frère, le P. Lafont, de la Compagnie de Jésus, et par deux chers enfants, mon fils aîné et mon neveu qui firent avec moi la sainte communion à l'autel de la Sainte Vierge.— Nous allâmes demander à cette bonne Mère la guérison de cruelles douleurs dont je souffrais depuis longtemps, et contre lesquelles les ressources de la science étaient demeurées impuissantes. Nous demandâmes en même temps le courage et la résignation qui m'étaient nécessaires, dans ce triste état de santé, pour supporter l'affreux malheur qui venait de me frapper, la perte d'une épouse dont les vertus étaient pour nous tous un constant modèle, et dont l'affection et le dévouement avaient atteint le degré le plus élevé. Cette terrible catastrophe, survenue inopinément, nous avait tous atterrés; il nous fallait en ces moments de tristesse, un secours surnaturel. Nous vîmes le demander à la Mère des affligés.

A partir du jour même de notre pèlerinage, les douleurs ont cessé et ma santé s'est maintenue dans les meilleures conditions. Le calme le plus complet, et la résignation la plus absolue à la volonté de Dieu ne m'ont plus quitté; j'ai attendu deux mois et plus, avant d'accomplir le vœu que je fis à la Sainte Vierge, si j'obtenais les grâces demandées, de placer en *ex-voto* dans sa chapelle, ma croix d'honneur qui me vient du champ de bataille, objet auquel j'ai toujours attaché un grand prix, en raison des circonstances dans lesquelles je l'ai obtenu.

Aujourd'hui, mon R. P., le moment d'accomplir ma promesse est arrivé, et j'ai l'honneur de vous adresser, en une belle boîte chargée, cette croix d'honneur que je vous prie de vouloir bien faire placer au-dessus de la statue de la Sainte Vierge, en compagnie des deux autres que j'y ai déjà vues.

Comme abonné des *Annales de Notre-Dame de Lourdes*, je désire, si vous le jugez à propos, que ma lettre soit publiée, demandant au bon Dieu en toute humilité, qu'il accorde à son serviteur la grâce de produire, par la publicité donnée à cette lettre, quelque bien parmi les chrétiens qui la liront.

Si dans les tristes temps où nous vivons on savait quels trésors de grâces renferme le Sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes, que d'infirmes morales et physiques y obtiendraient leur guérison, par l'intercession de Celle qui se dit elle-même: *Salus infirmorum!*

Veillez agréer, mon R. P., l'expression de mon profond respect.

LAFONT,

Commandant au 63^e d'infanterie,
En congé à Villemur, (Haute Garonne).

GUERISON INSTANTANÉE.

D'UN ULCÈRE CANCÉREUX.

Blois, 2 novembre 1871.

Mon Révérend Père,

Permettez-moi de vous demander une page des *Annales* de Notre-Dame de Lourdes pour publier un des faits prodigieux de la miséricorde de la Sainte-Vierge sur une pauvre femme de notre ville de Blois. Je puis vous en assurer l'authenticité, car je fus un des témoins oculaires. Puis, ne serait-ce pas être ingrat envers une si bonne Mère que de ne pas publier les grâces que dans sa bonté elle déverse sur la terre, surtout dans un siècle où l'on rejette avec mépris tout ce qui touche au surnaturel, de près ou de loin. Voici le fait.

Une pauvre femme, nommée Gousse, était atteinte d'un ulcère cancéreux dans l'estomac depuis le 12 juillet 1870. Elle s'était traînée languissante jusque vers le 15 août 1871. Enfin, rongée par le terrible mal, elle fut obligée de garder le lit pour ne plus le quitter. Les paroles de la malade expriment, bien mieux que je ne pourrais le faire, l'état où elle se trouvait.

“ Les souffrances que j'endurais, dit-elle, ne sont comparables à aucune souffrance d'ici-bas ; je ne saurais pas leur donner de nom ; je me figurais avoir un reptile qui me dévorait petit à petit. Les accès de douleur étaient fort longs, ils duraient parfois la journée entière, et quand ils cessaient, je n'osais pas respirer, de peur de réveiller le monstre endormi.”

Médecins, médicaments, rien n'apportait aucun soulagement à ses cruelles douleurs, lorsque le 10 octobre dernier il me vint en pensée de lui parler de Notre-Dame de Lourdes ; je venais de recevoir 10 bouteilles d'eau de la Grotte. Je lui offre une de ces bouteilles, elle l'accepte avec empressement.

Le lendemain elle fit usage de son eau vers cinq heures du matin ; mais, ô merveilleuse bonté de Marie ! au lieu des cruelles souffrances habituelles, elle s'endort d'un sommeil doux et léger ; et quelle n'est pas sa surprise lorsqu'en se réveillant, vers sept heures, au lieu des cruelles souffrances qu'elle avait coutume d'endurer, elle se sent forte et vigoureuse comme avant sa maladie ; elle s'écrie aussitôt qu'elle est guérie, et que pour donner une preuve très-évidente, elle va à la messe remercier Marie.

Elle part donc, et cette femme que la veille je voyais dans des souffrances horribles, descend d'un pas vif et joyeux une des rampes si rapides qu'on rencontre à chaque pas dans notre ville de Blois.

Arrivée à l'église, elle entend la Sainte Messe à genoux la plus grande partie du temps, et après ce tribut de reconnaissance payée à la Sainte Vierge, elle remonte chez elle et s'occupe de son travail habituel.

Voilà le fait, mon Révérend Père, très-succinctement raconté. Depuis ce jour, j'ai revu trois fois cette protégée de Notre-Dame de Lourdes ; elle est fort gaie, et le jour de la fête de la Toussaint elle était assise à la Sainte Table, remerciant Marie de sa protection spéciale.

Je vous demande donc, mon Révérend Père, de faire apposer dans l'Eglise de Notre-Dame de Lourdes, un *ex-voto*, en reconnaissance de tant de bontés, une petite plaque de marbre, grandeur ordinaire, avec cette inscription : *Reconnaissance à Marie, Blois, le 12 octobre 1871.* Je vous prie aussi, mon Révérend Père, de m'écrire, afin de me faire connaître le prix de cette petite plaque de marbre. Je vous dirai seulement que la famille est très-pauvre et qu'elle désirerait ne pas dépenser plus de 15 francs ; le denier du pauvre est souvent aussi agréable à Marie que l'or du riche.

Louange à Dieu et reconnaissance à Notre-Dame de Lourdes !

Voici mon adresse : M. l'abbé George Sonnet, Grand-Séminaire de Blois.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'assurance de mon profond respect.

G. SONNET.

M. Edmond Lafond, le pieux auteur de *ROME, DE LORETTE ET CASTEL FIDARDO*, (*dans ses Lettres d'un pèlerin*), a chanté en quelques strophes la céleste histoire des Apparitions de la Vierge Immaculée à la Grotte MASSABIEILLE. Nos Lecteurs seront sans doute bien aises de trouver cette pieuse poésie dans notre Revue toute dévouée à la gloire de Notre Dame de Lourdes.

NOTRE DAME DE LOURDES.

CANTIQUE DU PÉLERIN. (Sur l'air du *Fil de la Vierge*, de SCUDO.)

1.

Bernadette.

Dieu choisit de tout temps, au fond des Pyrénées, Un val obscur Pour y répandre à flots ses grâces destinées A ce cœur pur. Ainsi qu'à Bethléem, cette grotte inconnue Aux étrangers Abrétait des enfants, et sous sa roche nue, Quelques bergers.	En extase ravie, en vain le feu d'un cierge Léçhait tes doigts ; Tu ne le sentais pas... Tu vis, tu vis la Vierge Et dix-huit fois ! Elle t'apprit à faire, ainsi qu'au ciel, le signe De notre croix ; Tu l'entendis parler, car Dieu te trouva digne De cette voix.
Sous ton blanc capulet, petite bergerette En gros sabots, Devant la Grotte ainsi que fais-tu, Bernadette Au bord des flots ? Tu cherches du bois mort, avec ta sœur cadette, Pour tes parents ; Soudain, le vent s'élève, et tes yeux, Bernadette, S'ouvrent tout grands.	Elle t'a dit ces mots, dont rien pour toi n'efface Le souvenir : " Pendant ces quinze jours, ici, fais-moi la grâce " De revenir." " Je ne peux pas te rendre heureuse dans ce monde " Mais à jamais " Tu le seras dans l'autre ! A ta foi si profonde " Je le promets !"
L'ogive du rocher qui s'incline au rivage S'illuminait : Une Dame apparut sur le rosier sauvage Qui rayonnait. Voile blanc, robe blanche et ceinture azurée, Divins tissus ! Deux roses fleurissaient sur la blancheur nacrée De ses pieds nus.	Tu vins au rendez-vous : cette niche rustique Pendant un mois, Fut la porte du ciel où la Reine angélique Vint dix-huit fois. La Dame, un jour, te dit : " Va boire à la Fontaine, Et t'y laver !" Tu ne voyais pas d'eau, pas de source prochaine, Où la trouver ?
Enfant, tu tressaillis, tu jetas en arrière Ton capulet, Et la Dame égrenait les perles de lumière D'un chapelet. Nul n'a vu, comme toi, sur l'églantier sauvage L'Etre sacré ; Mais il se reflétait sur ton pâle visage T'ransfiguré.	Va, creuse avec tes mains, cette source promise Qu'il faut chercher ; Bergère, fais jaillir, comme autrefois Moïse L'eau du rocher..... Un pouvoir menaçant veut entraver ta course, Et sans raisons ; Va, poursuis sans rien craindre, ouvre pour nous la source Des guérisons.

II.

L'Immaculée.

Source qui sors des flancs des Roches Massabielle, Tu sais guérir ; Chaque jour, ta piscine opère une merveille Qu'il faut bénir. Pour chercher le secours d'une Mère si tendre, Venons ici ; L'aveugle y voit le sourd étonné de l'entendre Crier : Merci !	O Vierge du Rosier, gracieuse Madone ! Ta vision Inspire Bernadette, et par ces mots lui donne Sa mission : " Aux prêtres tu diras : Prière et Pénitence " Pour les pécheurs...., " Il faut qu'une chapelle en mon honneur s'é- lance " Sur ces hauteurs."
Nous sentons s'alléguer nos peines les plus lourdes Lorsqu'à genoux, Nous répétons cent fois : Notre-Dame de Lourdes Priez pour nous ! Je viens, vieux pèlerin, de Rome et de Lorette, Remplir mon vœu, Je viens, à Lourdes aussi, te payer une dette, Mère de Dieu !	Vois, sur l'azur du ciel, l'édifice gothique Se détacher : Mère, nous t'élevons toute une Basilique Sur ce rocher ! Ainsi, l'arbre grandit, sorti de l'humble graino De sénévé ; Le monde catholique, ici, divine Reine, Te dit : Ave !
Où, tu parus ici, j'y crois, Bonté suprême, Être réel, Souveraine Beauté qui charma Dieu lui-même Hors de son ciel. IMMACULÉE ! entends, devant ta pure image, Nos vœux, nos cris ; Habite pour toujours cette niche sauvage Où tu souris !	La Grotte entend nos chants et ceux de la mésange ; L'oiseau du ciel S'unit, pour te louer, au doux salut de l'Ange Saint Gabriel. Vierge du Golgotha, qu'on vit à la Salette Verser des pleurs, Viens, pour nous consoler, sourire à Berna- dette Parmi les fleurs.

O Reine, dans ces lieux tu laissas ton sourire
Et tes bienfaits !
Le ciel, le sol et l'onde, oui, tout ici respire
L'amour, la paix.
Les hommes, les coteaux, le mont et la vallée
Disent ton nom ;
Tu Pas dit à l'Enfant : " Je suis L'IMMACULÉE
" CONCEPTION ! "

EDMOND LAFOND.

NOTICE SUR M. L'ABBÉ FAILLON.

(Suite.)

À la fin de l'article précédent, (page 152), nous avons mentionné l'ouvrage de M. Faillon sur l'*Education des clercs et l'histoire des Ecoles Ecclésiastiques*.

D'après différentes indications que nous avons pu y trouver, nous pensons que l'auteur a dû rédiger cet ouvrage entre 1830 et 1835, précisément à l'époque des grandes discussions qui eurent lieu en France, sur l'enseignement religieux.

M. Faillon prend cette histoire aux premiers siècles de l'Eglise, et en traitant avec détail de tout ce qui se rapporte à l'enseignement des clercs, à chaque époque et dans les différents pays, on peut dire qu'il a préparé un complément tout-à-fait instructif et intéressant pour les grandes histoires de l'Eglise, lesquelles n'ont pu entrer dans tous ces faits, d'ailleurs si importants en eux-mêmes. Il fait précéder cette histoire de quelques préliminaires sur l'enseignement en général ; car pour faire connaître l'instruction que recevaient les clercs, il est nécessaire de montrer quel était le premier enseignement qu'ils trouvaient dans leur enfance et leur jeunesse, avant d'être appliqués aux études proprement ecclésiastiques.

On peut entrevoir de quel intérêt est cette histoire, seulement d'après les divisions que M. Faillon lui a données.

Il distingue six époques de l'Education cléricale :

La première, qui commence aux premiers temps de l'Eglise, comprend l'ère des persécutions, et va jusqu'à Constantin-le-Grand.

La seconde s'étend depuis la paix de l'Eglise jusqu'à l'établissement des Barbares dans l'Empire : elle se termine au sixième siècle. Dans cette partie, l'auteur traite spécialement de l'origine des communautés cléricales et des Ecoles monastiques.

La troisième époque comprend les trois siècles suivants, c'est-à-dire les temps qui se sont écoulés depuis la décadence des lettres jusqu'au règne de Charlemagne : l'auteur traite encore, en cette partie, des Ecoles monastiques et Episcopales, seul asile qu'eurent alors les Sciences dont il signale la décadence.

La quatrième époque est celle du rétablissement des Ecoles par Charlemagne ; elle finit au temps où commencèrent les Universités.

La cinquième comprend l'espace de temps qui s'est écoulé depuis l'origine des Universités, jusqu'à l'établissement des Séminaires.

Enfin la sixième époque donne l'histoire des Séminaires depuis leur établissement jusqu'à nos jours.

En terminant cette nomenclature, M. Faillon annonçait l'intention de demander des renseignements à tous ceux qui, en France ou à l'étranger, étaient chargés de l'enseignement des clercs ; la réunion de tous les documents de ce genre, étant au-dessus des moyens d'un seul homme. Nous ne savons s'il a donné suite à cet appel, mais quoiqu'il en soit, ceux qu'il a rédigés forment un ensemble assez important pour servir de type à tout travail du même genre.

Peut-être que, conformément à la pensée de M. Faillon, pour exécuter au complet un ouvrage sur l'enseignement des clercs, on ne pourrait rien faire de mieux que de donner ici un résumé de ses recherches, pour que les personnes compétentes qui trouveraient ailleurs des matériaux à y ajouter pussent le faire. Ce n'est pas toutefois ce résumé que nous prétendons donner ici ; si restreint qu'il fut, il dépasserait de beaucoup le cadre que nous avons dû nous tracer, dans cette biographie. Nous voulons ici seulement recueillir quelques-uns des renseignements précieux que nous y avons trouvés, sur les mesures prises dès les commencements de l'Église relativement à l'instruction des enfants ; ce qui nous semble avoir un grand intérêt d'actualité, dans un temps où cette même Église fait de si grands efforts pour sauvegarder les intérêts les plus chers de la jeunesse.

Dès le début, et en commençant l'histoire de la première époque, M. Faillon regrette que les auteurs qui ont écrit sur l'éducation cléricale, n'aient pas embrassé la matière dans toute son étendue, et n'aient parlé que des écoles ecclésiastiques ; tandis qu'évidemment les élèves n'entraient dans ces écoles, qu'après avoir acquis auparavant bien des connaissances préliminaires indispensables.

En effet, on ne peut supposer qu'ils n'eussent aucune instruction avant d'être appliqués à celles qu'on donnait dans les écoles proprement cléricales. En parcourant les livres anciens qui traitent des matières ecclésiastiques et des sciences sacrées en général, l'on conçoit quelle préparation et quelle habileté il fallait avoir déjà, pour aborder ces connaissances supérieures et en entendre l'explication. On avait besoin d'avoir reçu une éducation libérale très-complète, et une somme de connaissances qui exigeaient qu'on eut été appliqués aux études dès le bas âge en d'autres écoles préparatoires.

M. Faillon nous fait considérer combien il est important de nos jours, de savoir ce qu'il en était de l'enseignement de la jeunesse, nous trouvant à une époque où, dans certains pays, au nom de la libre pensée, et en d'autres, au nom du libre examen, l'on conteste aux Chrétiens le droit d'élever leurs enfants, suivant les obligations de leurs croyances et la voix de leur conscience. Nous montrerons d'abord, dit l'auteur, que les enfants chrétiens ne fréquentaient pas les écoles payennes, aux premiers temps de l'Église, malgré toutes les difficultés que les pères de famille pouvaient rencontrer à y soustraire leurs enfants, en ces temps de luttes.

et d'oppression : ensuite, nous montrerons quelles institutions l'Eglise avait établies dès les commencements pour instruire et former la jeunesse.

Nous verrons, continue-t-il, l'horreur que les chrétiens avaient pour la perversité des doctrines payennes ; quel soin ils prenaient pour en préserver la jeunesse ; quels prodiges ils accomplissaient pour cela, en ces temps de persécutions et de difficultés de toutes sortes, pour l'Eglise naissante.

M. Faillon a traité ces questions avec cette érudition profonde qui le distinguait déjà ; mais ce qui frappe le plus en lui, au milieu de cette érudition même et de la connaissance la plus étendue des faits, c'est invariablement cet esprit éminemment pratique qui, parmi les matériaux de la science, lui faisait toujours distinguer et mettre en lumière les points précisément utiles et actuels ; sachant recueillir toujours, même dans le trésor le plus ancien des traditions chrétiennes, les enseignements les plus importants et les plus applicables aux temps nouveaux.

Nous avons déjà fait remarquer en lui ces qualités supérieures de l'éruudit et de l'historien dignes de ce nom, lorsque nous avons dit qu'en présence des misères de l'agglomération de Lyon, il en avait vu le remède dans les œuvres et les organisations fondées par MM. Démiat et de Lantages. Et nous devons répéter ici que lorsque de nouveau, le bruit des luttes pour la liberté de l'enseignement religieux arrivait jusqu'à lui, M. Faillon s'occupait à réunir des documents, des matériaux, où cette cause si sainte pouvait aller puiser les arguments les plus authentiques et les plus puissants.

Les écoles payennes, nous dit-il, étaient ce que seront toujours les écoles éloignées de la Doctrine divine ; elles offraient un enseignement uniquement basé sur les croyances quelconques ou les opinions des instituteurs : la superstition ou le scepticisme, parfois le doute, et partout l'erreur. Ainsi avaient-ils été élevés et enseignés eux-mêmes. Or, ajoute-t-il, les chrétiens, pour rien au monde, n'auraient voulu exposer leurs enfants à de telles influences. Ils rejetaient les maîtres qui avaient la prétention de n'enseigner que les sciences et les lettres, et qui faisaient profession de ne point troubler les consciences en traitant des matières religieuses ; car par cette abstention affectée, sur les questions vraiment importantes, comment auraient-ils pu répondre aux intérêts les plus chers des enfants qui leur auraient été confiés.

On voit, il est vrai, par l'ensemble des documents qui nous restent de l'histoire ecclésiastique, que les premiers chrétiens n'appartenaient pas en général à la classe des Lettrés ni des savants, pas plus qu'à celle des nobles ni des puissants du siècle ; mais d'autre part on voit aussi que lettrés ou non lettrés, ils savaient voir dans leurs enfants, les enfants de Dieu, les compagnons des anges, enfin le prix du sacrifice du Sauveur, et comme autant de gouttes de sang descendu du calvaire. On voit que de là ils

comprenaient qu'ils devaient à tout prix, éloigner de ces cœurs tout ce qui eut pu en menacer l'innocence ou en altérer la beauté ; qu'ils connaissaient le danger d'une seule indiscretion et de toute impression étrangère ou impie ; qu'ils étaient loin d'avoir admis ces maximes de la sagesse actuelle, que des enfants destinés à vivre au milieu des combats du monde, ne peuvent trop tôt être mis à portée de le connaître et se laisser pénétrer par son influence, dès leurs plus tendres années.

On voit que si parfois ils n'avaient pas eux-mêmes conservé fidèlement ces sentiments, ils avaient leurs évêques pour les leur rappeler avec une force et une fermeté incbranlables : que outre leurs évêques, ils avaient encore pour les soutenir et leur servir de guides en ce point, la voix et l'assistance des Saints avec lesquels ils vivaient ; ce dont nous avons eu de nos jours, comme une vue si consolante en ces grands personnages qui se sont faits les Apôtres à jamais bénis, de la liberté de l'enseignement.

M. Faillon cite à ce sujet Lactance, St. Justin, Eusèbe qui stigmatisent la vanité et la futilité d'enseignement des Instituteurs de la jeunesse, malgré leur science et leur subtilité consommée : “ Ils connaissaient tout, disent “ ces auteurs, sauf la vérité ; ils avaient mille méthodes pour développer “ les facultés de l'âme, et aucune pour la préserver du mal et la conduire à “ sa destinée ; et tandis qu'ils avaient l'avantage d'entrer en rapport avec les “ plus grands hommes de l'Eglise, ils n'en retiraient eux-mêmes aucune “ lumière ; aussi avec leurs recherches, leurs travaux, leurs difficultés, il n'en “ est pas un seul qui ait trouvé le chemin de la vérité. Quelle futilité en “ toutes ces œuvres qu'ils ont accumulées et qui n'ont pu ramener leurs “ auteurs, (quelle ressemblance avec ce que nous avons la douleur de voir “ aujourd'hui dans nos sociétés !.. quelles illusions et quels égarements !..) “ De plus, dans leur conduite, ils étaient aussi éloignés du bien, qu'ils “ étaient contraires à la vérité dans leurs écrits, et leurs mœurs ne valaient “ pas mieux que leurs doctrines.”

Cependant, si les chrétiens avaient horreur des écoles payennes, ils n'étaient pas pour cela hostiles à l'instruction ; ils aimaient la science s'ils n'en aimaient pas les maîtres, et tenaient que tout ce qui peut éclairer l'esprit, le rapproche de la vérité ; que l'on compare l'érudition des Pères avec celle des sophistes, et on verra la supériorité des premiers. Ceux-là allaient plus haut et plus loin, parce qu'au lieu de rechercher les sciences pour elles-mêmes, ils n'y voyaient qu'un moyen pour former le jugement, exercer l'esprit et rendre l'homme apte à l'acquisition et à la défense de la vérité.

Les chrétiens, en entrant dans le mariage, savaient aussi qu'ils contractaient l'obligation étroite d'élever leurs enfants avec le plus grand soin. C'était à la mère qu'appartenait la tâche de la première éducation, et elle y mettait tous ses soins, en présence de l'insensibilité des familles payennes, qui souvent abandonnaient ces devoirs à la direction de mercenaires ou de subalternes dans la maison.

Dans la société payenne, si pervertie à l'époque des commencements de l'Eglise, on était loin des mœurs austères et graves, même des anciens Romains, chez qui la mère gardait la maison, surveillant les enfants et les serviteurs ; travaillant sans cesse pour donner l'exemple, et pour subvenir aux besoins de la famille ; mettant assidûment la main aux soins du logement, de la nourriture et du vêtement, ne voyant pas pour elle de plus grande louange que celle contenue en ces paroles : *Domi mansit, lanam fecit.*

Les illustres exemples donnés par Cornélie, la mère des Gracques, par Aurélie, mère de César, et Attilie, mère d'Auguste, dernier reflet des anciens usages, n'étaient plus suivis que chez les chrétiens. Ceux-ci éclairés par les lumières plus étendues de la foi, se reconnaissant bien d'autres obligations que les payens, à l'égard des enfants que le ciel leur avait donnés, travaillaient non seulement pour les établir dans ce monde, mais plus encore pour assurer leur bonheur éternel. St. Jérôme nous a conservé principalement dans deux lettres très-étendues, des détails précieux sur les pratiques des chrétiens à cet égard, et qu'il rappelle à deux mères de famille soumises à sa direction.

Lui-même, il veut que l'enfant, même dès l'âge où il ne connaissait pas encore sa mère et la frappait de sa petite main, quand celle-ci lui souriait, fut enseigné à reconnaître et à respecter ses parents : *ut parenti subjiçitur hortor, hanc quæ suam tenerâ ridentem verberat matrem.*

Il ajoute que dès les premières lueurs d'intelligence qui se manifestaient en lui, on prenait les plus grands soins pour lui apprendre à prier, aussi bien qu'à parler correctement et convenablement. Ses premières lectures étaient dans les Saints Livres, où l'on choisissait ce qui était accessible à cet âge, et plus plein d'enseignements pour lui. On commençait par le Psautier, dont les maximes éclairaient son esprit, et le chant charmaient les oreilles ; car on savait intéresser même les plus jeunes enfants, en leur faisant chanter les sublimes effusions du Roi-Prophète. Quand ils étaient plus avancés, on leur communiquait les prescriptions morales des Livres Sapientiaux, qui enseignent à mépriser les biens de la terre, et à rechercher les trésors de la vertu.

Dans Job, on leur enseignait la force et la patience ; on passait ensuite aux Saints Evangiles qui montrent la voie du salut, par des maximes si élevées et des exemples si touchants ; puis aux Actes des Apôtres, et aux Epîtres qui développent ces enseignements.

Après ces premières instructions, on ajoutait aux leçons morales les enseignements historiques qui achevaient de former une foi solide dans ces âmes ; car elles y voyaient les œuvres de Dieu, ses promesses, et les soins qu'il avait pris de son peuple choisi ; on expliquait le sens littéral, moral et prophétique de l'histoire sacrée ; puis l'on continuait par les prophéties qui en sont le vrai commentaire et le complément.

Après avoir montré les soins que les parents chrétiens prenaient de leurs enfants dans l'intérieur des familles, M. Faillon passe ensuite aux écoles publiques des chrétiens. Il en distingue deux sortes : celles où l'on enseignait les sciences profanes et celles où l'on enseignait la religion. Il nous reste bien des monuments sur les premières, dans tous les écrits des pères par lesquels on voit combien eux-mêmes ils étaient au courant des sciences profanes, par exemple, un Clément d'Alexandrie, un Origène, un Tertullien, etc. De là l'Auteur passe aux écoles où l'on enseignait la religion ; et il fait remarquer l'importance qu'avaient ces écoles et le bien qu'elles produisaient dans les âmes. Il dit que les écoles ouvertes en Orient par St. Jean, St. Ignace, martyr, St. Polycarpe, Papias, avaient eu des émules dans toutes les autres contrées occupées par les chrétiens, à Rome du temps de Justin et de ses successeurs, à Athènes, à Alexandrie, à Carthage, à Marseille, à Lyon, à Paris, à Trèves. Dans tous ces pays, ces écoles dirigées par des personnages éminents dans l'Eglise, étaient fréquentées par un immense concours de jeunes gens, avides d'entendre expliquer les lettres et la philosophie par des maîtres chrétiens, qui mêlaient à leur enseignement l'explication des doctrines saintes : Aussi attiraient-elles continuellement des âmes à la vérité et, suivant la remarque de M. Faillon, opéraient-elles souvent plus de conversions que les prédications dans les églises.

A cet endroit de son travail, l'Auteur entre dans beaucoup de détail sur les plus fameuses écoles connues aux premiers siècles de l'Eglise 1o les Ecoles d'Orient ; 2o l'Ecole d'Alexandrie ; 3o les écoles des Gaules principalement celles de St. Irénée, à Lyon, et de St. Denys, à Paris 4o l'école d'Hippone.

Ces renseignements ont été puisés dans Tillemont, dans l'histoire des auteurs ecclésiastiques ; mais principalement dans la lecture attentive des Docteurs et des Pères de l'Eglise : Origène, Clément d'Alexandrie, les œuvres de St. Irénée, et de St. Denys l'Aréopagite, la vie et les œuvres de St. Augustin. L'auteur cite la méthode que suivaient Clément d'Alexandrie, et Origène, son successeur, pour enseigner leurs disciples. Cette méthode mérite d'être rapportée ici comme témoignage des épreuves que l'on faisait subir aux jeunes gens qui voulaient, par des études approfondies, se préparer à l'acquisition des sciences ecclésiastiques.

Origène d'après lui, enseignait d'abord la philosophie et ses diverses parties, ce qui suppose déjà une éducation assez avancée. Il commençait par la logique, afin d'exercer l'esprit de ses élèves, former leur jugement, et leur apprendre à distinguer dans un raisonnement le vrai d'avec le faux ; venait ensuite la physique, qui avait pour but de donner une connaissance et une estime convenable des œuvres de Dieu : l'astronomie, pour habituer l'élève à porter sa pensée au dessus des choses de la terre ; la géométrie, afin que cette science par ses démonstrations claires et irréfragables, servit de base et fournit une méthode pour tout le reste des études.

Mais toutes ces sciences n'étaient qu'une préparation à la morale que le maître enseignait ensuite, afin que les élèves appliquassent cette connaissance à la conduite de leur vie ; enfin, dans cet enseignement, Origène s'attachait à dégager les âmes des choses de la terre, pour les porter à ne songer qu'à elles-mêmes et à ce qui regarde le salut.

Passant ensuite à la Théodicée, il faisait lire les écrits des principaux philosophes, choisissant les meilleurs en excluant les sceptiques, les sophistes et les athées ; et il finissait en faisant remarquer à ses élèves les erreurs et les imperfections des meilleurs auteurs ; leur montrant comment on arrivait à une science bien plus haute et plus satisfaisante, lorsqu'on écoutait Dieu lui-même et ses prophètes. Aussi grand nombre d'âmes arrivaient-elles à la vérité, en voyant la vanité de la science humaine et les grandeurs de la science divine.

La quantité de renseignements recueillis par M. Faillon sur l'école de St. Irénée, à Lyon, nous donne à penser que pendant qu'il était au grand séminaire de cette ville, il avait réuni à cette occasion, bien des matériaux sur les Origines de cette Eglise ; matériaux dont il a pu encore se servir dans la composition du grand ouvrage qu'il préparait en dernier lieu, sur les Origines des Eglises des Gaules, en général.

Mais une époque que l'auteur a spécialement travaillée, est celle des Ecoles d'Afrique et en particulier de St. Augustin, à Hippone ; ce travail qui est rempli de faits, de détails, de réglemens, tous relatifs à l'établissement, l'organisation, la direction et à tous les éléments d'instruction et d'éducation du séminaire d'Hippone, comprend deux livres : dans le premier, il raconte l'occasion et les circonstances de l'établissement de ce séminaire, d'après les détails fournis par le sermon 355 ; puis la fondation, la nature et les fruits d'autres séminaires. Au second livre, l'auteur fait connaître dans les huit premiers chapitres, quelle était la vie commune des élèves du séminaire d'Hippone ; en huit autres chapitres, les Etudes ecclésiastiques qu'on y suivait ; enfin, en huit autres encore, quelle était la conduite de St. Augustin dans la direction de son séminaire, et dans ses rapports avec les élèves et les étrangers.

(A continuer.)

LETTRE CIRCULAIRE DE MGR. DUPANLOUP,

AU CLERGÉ DE SON DIOCÈSE SUR LA SOUSCRIPTION NATIONALE
POUR LA LIBÉRATION, DU TERRITOIRE FRANÇAIS.

Messieurs,

Pendant que l'assemblée et le gouvernement se livrent aux plus grands travaux pour faire face aux charges immenses que nous ont léguées les malheurs de la guerre, quelques âmes généreuses essayent deux tentatives admirables.

On voudrait, avec ce qu'on a appelé le *sou des chaumières*, rebâtir partout la demeure dévastée de nos paysans dans les villages, et ce seul effort exige plusieurs millions.

C'est cette œuvre que nous avons déjà instituée chez nous, vous le savez, messieurs, sous le nom de *l'œuvre des pauvres villages ravagés par la guerre*.

Mais on veut bien plus : on veut hâter la délivrance du territoire français en achevant de payer, *au moyen de dons volontaires*, la dette de la France, et ce grand effort exigerait des milliards.

Je ne sais pas ce que produiront, dans un pays épuisé, ces offrandes patriotiques. Mais, quelles qu'elles soient, je les admire, je les bénis et je veux les encourager. Et c'est vous, messieurs, que je crois dignes d'être conviés tout d'abord à cette grande œuvre ; c'est à vous que je demande de vous en faire, dans le diocèse d'Orléans, les propagateurs et les apôtres.

Nul n'a été plus Français que vous pendant la guerre ; les ennemis de l'Église peuvent le méconnaître, mais nos généraux et nos soldats ne l'ignorent point, et les Prussiens qui vous ont rencontrés à l'œuvre le savent aussi.

La vérité est, messieurs, toutes les fois qu'il est question d'un dévouement pour la patrie, que notre place est là, et nous savons la prendre.

Aussi, dans cette œuvre nouvelle, la plupart des évêques français ont déjà élevé la voix.

Nous pouvons ici deux choses : donner l'exemple et souffler la flamme.

Si, sous la grande impulsion qu'on lui donne, cette *souscription nationale volontaire*, à peine commencée, se propageait de tous côtés et rassemblait, en dépit de nos tristes divisions, tous les cœurs français dans un noble élan de patriotisme, qui peut savoir quelles ressources inattendues le pays trouverait ?

Pour moi, je crois fermement que la France n'est pas incapable de donner ici au monde un magnifique et touchant spectacle.

Elle a beaucoup souffert, je le sais, et ses blessures saignent encore. Mais il y a de la vie dans un malade tant que, mettant la main sur son cœur, on peut dire : Il bat ! Dans ces inspirations qui nous viennent, dans ces efforts généreux qu'on essaye, je sens battre le cœur de la France.

Ceux qui, l'année dernière, disaient que de toutes les maisons, de tous les bois, de tous les sillons il devait sortir un soldat, et qu'il suffisait de changer en armes de guerre le fer de nos charrues pour sauver la France, ceux-là se faisaient bien des illusions. Et cependant il s'est levé, à côté de notre brave et loyale armée, des légions de volontaires et on a vu des traits d'héroïsme qui ont été du moins un honneur et une consolation pour le pays.

De même il me plairait de voir aujourd'hui, à côté des collecteurs de l'impôt forcé, les volontaires du sacrifice.

Je dis du sacrifice ; car si on mesure l'abîme à combler, les milliards à payer, et la nécessité, quand on adresse à la France un appel, d'aboutir à quelque chose qui soit digne de la France ; il faut, c'est manifeste, que le sacrifice soit réel et ne se dépense pas en phrases : il faut, selon le sens austère que la religion donne à ce mot, des dépouillements, des privations.

Ainsi envisagée, cette grande pensée ne saurait comporter l'intervention directe du gouvernement ; car sa spontanéité fait tout son mérite, et le gouvernement ne peut risquer un échec sans dommage pour son crédit, ni provoquer une agitation patriotique sans inconvénients d'une autre nature. Il fait donc bien de laisser à d'autres l'initiative. Mais nous, frères des soldats morts de l'armée, frères de ces Français, toujours si chers, devenus Allemands, enfants de la fière nation condamnée, à payer une dette odieuse à un dur vainqueur, nous ferons bien de suivre l'élan qui déjà nous entraîne, et d'entrer tous dans la légion du sacrifice.

Que chacun donc écoute le cri de son cœur, sans s'arrêter à toutes les raisons qu'on a toujours quand il s'agit de donner, ni surtout se refroidir par cette égoïste réflexion capable de glacer tous les enthousiasmes : " Je ne veux pas être seul. Que fera mon voisin ? " Il fera ce qu'il vous verra faire. Non, ne nous attendons pas les uns les autres, et marchons les premiers, comme au feu, sans regarder si nous serons suivis.

Entre trente-six millions de Français, trois milliards à payer exigeraient à peu près cent francs par tête ; mais il y a des riches qui pourraient payer leur part et celle des plus pauvres.

Il sera beau, messieurs, et sympathique à la France de voir le clergé français prêcher un tel patriotisme, et entrer résolûment dans cette nouvelle et pacifique croisade !

Prêchez donc, messieurs, cette croisade de la souscription nationale.

Prêchez-la le dimanche au prône, ou, si vous le pouvez, extraordinairement, dans des convocations spéciales à vos paroissiens.

Prêtres orléanais, je le sais, vous parlerez à des populations pressurées, écrasées par l'invasion, mais qui, plus elles ont souffert pour la France, plus elles doivent l'aimer.

C'est de Strasbourg, la ville qui a le plus souffert, que sont parties les premières offrandes.

Bénies soient les Dames Alsaciennes, qui ont trouvé dans leur cœur invinciblement français la première inspiration d'une telle œuvre !

Honneur aussi à la ville de Nancy, que l'ennemi occupe encore, et dont les citoyens ont été les plus empressés et les plus généreux à ces offrandes volontaires !

Il devrait venir des millions du midi, qui n'a pas connu les calamités de la guerre ; je sais les populations méridionales vives, ardentes, sensibles à l'honneur, riches enfin : qu'elles se montrent donc et qu'on les voie !

Qui a plus souffert que l'armée ? Eh bien, l'armée tient à honneur de ne point se laisser dévancer dans l'œuvre libératrice. Je lis qu'un régiment de cavalerie a donné 10,000 francs, et un bataillon d'infanterie de marine 5,000. J'entends dire que tous nos régiments songent à faire l'abandon d'une portion de leur solde.

On voit déjà de tous côtés les plus beaux sacrifices. Un généreux citoyen donne à lui seul 60,000 francs : une dame plus généreuse encore en apporte 100,000. Ailleurs ce sont des ouvriers, des usines entières, qui abandonnent joyeusement pendant six mois une heure de leur journée. Quand la flamme du sentiment patriotique s'allume dans le cœur d'un peuple, elle peut s'étendre comme un incendie.

Mais, savez-vous, messieurs, à qui surtout il faut adresser votre appel ? C'est aux femmes plus encore qu'aux hommes. Ce sont elles surtout qui sont promptes aux nobles enthousiasmes. L'idée de délivrer la France par des dons volontaires leur appartient : c'est du cœur des femmes Alsaciennes qu'elle est sortie ; toutes les femmes françaises l'accueilleront. Les hommes travaillent pour le pain quotidien. Ce sont eux qui souscrivent les emprunts et qui payent les impôts. Je demande aux femmes d'offrir une partie des objets de leur luxe pour la libération du territoire. Les croire capables de rendre utiles à la patrie les mille inutilités dont elles se chargent, est-ce trop présumer de leur noblesse d'âme ? Non, certes, et le moment est venu pour elles de s'honorer à jamais, en payant nos malheurs aux dépens de ce luxe qui a tant contribué à les préparer.

Dites ces choses, messieurs ; faites parler la patrie, évoquez l'honneur : les femmes françaises vous entendront. Je leur demande qu'on ne voie plus les diamants et les perles ruisseler sur leur parure, mais tomber de leurs mains dans le sein de la patrie. Dites-leur que le temps n'est plus à tous ces vains ornements des jours heureux ; qu'un seul anneau à leur doigt

suffit ; que ces pierreries, ces stériles bijoux, cette argenterie superflue immobilisent des richesses qui pourraient être la rançon de la France : et les plus vaines, et les plus frivoles elles-mêmes sentiront qu'elle peuvent faire là, dans une religieuse inspiration, quelque chose de grand. Secouez les indifférences, faites rougir les égoïsmes ; demandez ce que nos désastres ont retranché jusqu'ici à nos superfluités et à nos plaisirs. Qu'on me dise, à voir les parures qui s'étalent encore, à regarder nos théâtres et nos lieux de divertissements publics, s'il paraît que nous ayons réellement la pudeur d'un peuple qui sent la fortune publique écrasée, et qui porte le deuil de ses malheurs !

Ah ! si le feu des beaux sacrifices venait à s'allumer tout à coup dans ces vives et vaillantes natures des femmes Françaises, que d'héroïques renoncements se pourraient faire pour la patrie, et qui sait ce que de tels exemples de dépouillements spontanés, de privations volontaires, donnés à l'envi par toutes les femmes, par toutes les épouses, toutes les mères, toutes les jeunes filles, pourraient avoir d'influence aussi sur les mœurs publiques, qu'il importe tant de relever pour refaire la France !

Combien de fois, dans l'histoire, les femmes n'ont-elles pas montré cet héroïsme, si c'en est un !. Les femmes prussiennes, en 1813, ont changé leurs anneaux d'or en anneaux de fer, portant la date des malheurs de la patrie ; on les garde encore avec fierté dans les familles. En 1863, les femmes polonaises ont imité ce grand exemple, et l'on a vu toute une nation en deuil. En 1865, les femmes américaines ont recueilli des millions, et subvenu presque seules à l'immense service des blessés pendant la guerre.

Je demande si les femmes françaises n'ont pas, et ne se sentent pas autant de cœur !

Et nous, Messieurs, nous contenterons-nous de prêcher le patriotisme, et à côté des sacrifices que notre parole provoquera, ne montrerons-nous pas aussi les nôtres ? Non, pauvres et appauvris encore par la guerre, nous donnerons de notre pauvreté, et, s'il se peut même, de la pauvreté de nos églises. C'est une de nos traditions, messieurs, que dans les grandes calamités publiques les évêques et les prêtres n'ont jamais trouvé de dévouement au-dessus de leur amour pour leurs compatriotes malheureux. Au temps des invasions barbares, saint Ambroise à Milan, saint Augustin à Carthage, saint Exupère dans les Gaules, Acacius en Orient, vendaient les vases sacrés pour racheter les captifs ; saint Paulin de Nole se vendait lui-même. Beaux modèles ! grands souvenirs ! éternel honneur de l'Eglise et notre éternel exemple !

Eh bien, messieurs, les calamités des anciens temps sont revenus : la France a été mutilée, et il y a encore, sous nos yeux, de nos provinces captives, que l'ennemi en armes foule sous ses pieds. Payons-en, nous aussi la rançon ; faisons nos sacrifices. Il y a une parole éternellement belle, qu'il nous faut redire à nous-mêmes : " A défaut de croix d'or, nous pren-

drons des croix de bois ; c'est une croix de bois qui a sauvé le monde ! ”

J'autorise, pour ma part, tous les dons que vos fabriques auraient l'inspiration magnanime de consentir. Je sais bien que le dépouillement de nos églises serait peu pour combler le gouffre. Ce serait tout, comme témoignage à la France. Au moment où les entrailles du pays s'émeuvent, où de grandes inspirations de patriotisme saisissent les cœurs, si nous faisons cela, si nous prenons noblement notre part des dépouillements que nous prêchons, si nous donnons de notre modeste superflu et de celui de nos églises, si ceux qui ont deux couverts d'argent en échangeant un pour un couvert de fer, si ceux qui ont deux calices en donnent un, si les vases même du temple sont apportés pour la rançon de la patrie, notre parole et nos exemples courront, messieurs, comme une flamme embrasant partout les âmes. Et on verra que notre cœur bat avec le cœur de la France, et que, malgré les malentendus et les erreurs, entre la patrie et nous c'est à jamais.

Je voudrais, messieurs, que dans ce grand élan, le diocèse d'Orléans ne demeurât pas en arrière. Je connais les cœurs à qui je m'adresse. Orléans d'ailleurs, n'a qu'à se souvenir de son histoire ; ce que je lui demande, il l'a fait déjà. Quand les Anglais nous assiégeaient, les femmes orléanaises ont donné leurs ornements et leurs pierreries, les prêtres leurs calices ; nos vieilles chroniques le rapportent : on a fondu pour la défense les bijoux des femmes et les vases sacrés des prêtres. C'est ce sacrifice qui a donné à Jeanne d'Arc le temps d'arriver.

Il serait superflu, messieurs, d'ajouter plus de paroles.

Cependant, il y a une objection qui se fait et à laquelle je ne puis pas ne pas répondre. On dit : Si ce grand mouvement échoue, ce sera ridicule ; c'est assez d'être malheureux.

Et si se pourrait que cette triste réflexion ne vint rassurer les égoïstes, et pour tout dire, qu'une si belle œuvre ne fut mieux comprise des pauvres que des riches, des gens simples que des grands politiques, qu'elle ait plus d'écho dans les ateliers que dans les salons !

Ridicule, dites-vous ? Quand nous n'aurions réuni que cent millions, dans un pays dont l'empire a pris la vertu et dont la Prusse a tiré la richesse, non, ce ne serait pas ridicule. Une femme qui donne son anneau n'est pas ridicule. Un ouvrier qui abandonne sa journée n'est pas ridicule. Un prêtre qui vend son calice n'est pas ridicule. Un riche qui sacrifie son bien n'est pas ridicule. Il n'y a de ridicules et de coupables que les prétextes et les refus de l'égoïsme, et pour moi, je suis prêt à affronter le ridicule et à parcourir, s'il le faut, les rues et les chemins de mon diocèse, en frappant à toutes les portes et en disant : *Pour la patrie, s'il vous plait !*

Messieurs, c'est ici une de ces grandes occasions où il faut montrer l'alliance du sentiment patriotique avec la foi chrétienne. Je voudrais voir

tous les chrétiens surtout prendre une grande place et s'enrôler en masse dans ce que j'ai appelé *les légions du sacrifice*. Nous n'avons pas seulement notre dette à payer ; nous avons à relever notre honneur français, et cela sans verser le sang. L'impôt payera la dette, mais le sacrifice volontaire peut la diminuer notablement et couvrir d'honneur notre pays humilié. Nos vainqueurs, après nous avoir ruinés, ont été surpris de ce qui restait d'argent à la France : montrons-leur aujourd'hui ce qui nous reste de vertu.

† FELIX, évêque d'Orléans

Versailles, 10 février.

La libération de la France.

Ah ! puisse se lever moins douteuse et moins sombre
L'heure qui doit nous réunir.

LAMARTINE.

Le Seigneur, m'accablant du poids de sa colère,
Retire tour à tour et ramène sa main !

LAMARTINE.

I

Libérer la patrie ! . . A ces mots je tressaille,
O France ! ô mon pays ! A ce glorieux nom,
Toute force est debout, toute vertu travaille
Et porte son offrande au prix de ta rançon !

Un sublime transport s'allume dans nos âmes :
Tout ce qui garde au cœur un sentiment pieux,
Le riche, l'artisan, les enfants et les femmes,
Tout dit : " Affranchissons la terre des aïeux."

Qu'il est beau ce spectacle ! il émeut, il console ;
Il fait renaître au loin l'énergie et la foi,
Et le monde étonné prononce une parole :
" France : un heureux destin repose encor en toi."

Quoi ! nous, répudier le sublime héritage
Que nous avaient transmis nos pères les Gaulois !
Du sévère vainqueur subir le dur outrage,
Et supporter ainsi ses domestiques lois !

Non, non, frères, il faut conjurer l'infortune :
Sur notre sol fleurit l'arbre du vieil honneur !
A l'œuvre ! travaillons à la cause commune ;
Et vers ce noble but rivalisons d'ardeur.

II

Français, prêtons, prêtons une oreille attentive
 Aux plaintes que vers nous murmurent les échos :
 Il est, il est là-bas des provinces captives
 De là sont exilés le bonheur, le repos.

Jusqu'au jour qui viendra porter leur délivrance,
 Leurs champs seront couverts de soldats ennemis ;
 Insultant au présent, au passé de la France,
 Ils traitent nos cités comme pays conquis.

Lugubres souvenirs !.. là, plus de douce ivresse ;
 On y baise en pleurant l'enfant dans le berceau !
 On mêle aux aliments des larmes de tristesse :
 Chaque foyer paraît morne comme un tombeau.

Là, nos jeunes guerriers sont morts pour la patrie !
 Là, s'est clos au soleil leur foudroyant regard !
 Ah ! c'est que leur valeur par le sort fut trahie,
 Qu'un châtement divin frappait leur étendard.

Compatissons ensemble à la douleur muette
 De nos frères aimés qui gémissent là-bas !..
 La France est rançonnée.. hé bien ! payons sa dette,
 Et dans ce grand devoir soyons encor soldats.

III

Vous, que n'ont pas frappés les malheurs de la guerre,
 Qui de l'invasion n'avez pas vu l'horreur,
 Donnez à pleines mains ; notre France si chère
 Dans ce suprême appel s'adresse à votre cœur.

Chéris petits enfants, en embrassant vos mères,
 Pensez aux malheureux qu'il nous faut affranchir,
 Qui pourrait résister à vos douces prières ?
 Dieu lui-même pour vous daignera s'adoucir.

Apportons nos tributs, le talent et l'obole ;
 Sacrifions notre or, notre argent, nos bijoux ;
 Expions un passé criminel et frivole,
 Et le ciel désarmé prendra pitié de nous !

Pauline HENRY, née LEMAITRE.

LES PROPHÉTIES ET LA PRUSSE.

1

Tout le monde se rappelle cette prophétie qui avait prédit jour pour jour la chute de Napoléon III. En voici une qui prédit la chute de Guillaume Ier, et, chose curieuse ! cette prophétie a été imprimée, pour la première fois, en 1722, dans un recueil périodique intitulé : *la Prusse savante*, rédigé par Lilienthal, professeur à l'Université de Königsberg. C'est à la *Revue britannique*, No. de novembre 1871, que nous devons la publication et le commentaire historique de ce document, dont nous allons faire ici une analyse rapide.

On attribue cette prophétie à un religieux du couvent de Lehninn, appelé le frère Hermann, qui vivait vers l'an 1270. Elle ne fit sensation dans le public qu'au moment où le roi Frédéric II monta sur le trône, c'est-à-dire en 1740. On commença alors à s'étonner de la précision avec laquelle les événements du règne de ce prince y étaient annoncés, et il en parut des éditions dans la plupart des villes de l'Allemagne. Elle se compose de cent hexamètres latins, rimant au milieu et à la fin, dont l'invention eut lieu en 1154 par Léoninus, et cette forme, qu'affectionne le treizième siècle, assigne ce millésime à la prophétie.

S'adressant à son couvent :

“Maintenant, ô Lehninn, dit le prophète, je vais t'annoncer avec soin les événements futurs que m'a dévoilés le Seigneur, créateur de toutes choses.”

Après ce début, Hermann déroule avec précision tous les événements qui se passeront en Allemagne dans les siècles suivants, les guerres de toute sorte, jeux de princes, pour s'annexer des peuples, et il arrive au moment où l'Électorat de Brandebourg sort de l'obscurité de l'histoire. Comment ? Cet Electeur, de la maison des Hohenzollern avait prêté à Sigismond des sommes assez rondes pour la sûreté desquelles le gouvernement de la Marche devait lui rester jusqu'au remboursement. Vous voyez, dit spirituellement la *Revue britannique*, que, dès l'origine, cette famille s'entendait aux prêts sur gages et aux otages.” Frédéric saisit sa proie et réunit sous sa souveraineté les deux bourgs de Nuremberg et de Brandebourg. Longtemps avant, Hermann avait dit :

Ex humili surgis, binis nunc inclyta burgis
Accendis que facem, jactando nomine pacem.

“Voici que tu sors de ton humilité à présent ; illustre par deux bourgs, tu allumes un brandon, tout en te glorifiant d'un nom qui exprime la paix.” (*Freide-rieh*, en allemand, riche en paix.)

Le Hohenzollern, à la tête d'une petite troupe d'hommes d'armes franconiens, s'en va en guerre avec un canon d'une grosseur extraordinaire, lançant des boulets de 24, et "égorgeant les loups tout en coupant les mamelles aux brebis."

Ici apparaît annoncée, dès le règne du premier Hohenzollern, la grandeur future de la famille.

Dico tibi verum, tua stirps longum dierum, dit le prophète.

Et il fait ensuite un historique rapide, concis et saisissant des faits et gestes des Hohenzollern jusqu'à Elizabeth de Danemark, épouse de l'Électeur de Brandebourg, Joachim Ier, qui a introduit dans son Etat la religion réformée et l'a inoculée à ses enfants. Ici Hermann s'arrête et, dans son vers 49, s'écrie :

Hoc ad tredenum durabit stemma venenum.

"Ce venin durera jusqu'au treizième règne."

Or, si l'on compte les règnes des Hohenzollern à partir de ce moment, on trouve que, en 1871, c'est le TREIZIÈME ; c'est celui de Guillaume Ier.

Et alors le prophète raconte d'avance l'étrange 'généalogie des Hohenzollern, règne par règne, jusqu'au règne actuel.

C'est Sigismond, dont la durée sera courte (mort en effet à quarante-sept ans) ; c'est Georges-Guillaume "qui se livre trop à la confiance et dont un loup dévore le troupeau (vers 70), allusion au prince de Schwartzemberg, que l'historien Gallus appelle "le fléau de Brandebourg, la verge et la colère de Dieu pour châtier la Marche." C'est lui le loup ; puis viennent ceux qui portent trois bourgs dans leurs noms "annexion de l'archevêché de Magdebourg ;" l'Etat très-étendu s'accroît sous l'un et l'autre prince (vers 73) ; prédiction du traité de Westphalie qui agrandit énormément la Prusse.

Sed quid juravit, prudentia quando cubabit ?

"Mais que servira la force quand la prudence s'évanouira ?

"Voici Frédéric-Guillaume, l'hydropique, qui mourant tout décomposé en dedans et au dehors, "foris quassatus et intus," et laisse sa couronne à un jeune homme qui frémit, tandis que la grande femme enceinte gémit (vers 81). Ce jeune homme, c'est Frédéric II ; cette femme, c'est Marie-Thérèse "magna puerpera." Il enlève la Silésie à l'Autriche, déclenche la guerre de Sept ans ; ensuite vient Frédéric-Guillaume qui imite ses pervers aïeux (vers 85) :

Qui sequitur pravos imitatur pessimus avos.

"Son fils florira et obtiendra plus qu'il n'aurait jamais pu espérer" (vers 89), allusion aux traités de Vienne en 1815, qui font de la Prusse une grande puissance qui est alors, dit la *Revue britannique*, comme une

sous Frédéric-Guillaume III, épée dont la pointe s'avance dans le flanc de la France et dont la poignée est dans la main de la Russie.”

Ici le moine Hermann jette deux vers terribles :

Et princeps nescit quod nova potentia crescit.

Tandem sceptrum gerit qui stemmatis ultimus erit.

Quelle est cette nouvelle puissance qui grandit ? Quels sont donc ces sceptres qui seront les derniers ? Est-ce la démocratie, que le prince Guillaume a écrasée en 1849 au combat de Ladenbourg et qui prendra sa revanche ? Est-ce la Russie qui se sent menacée et qui s'allierait à la France ? Toujours est-il que le prophète a annoncé qu'avec le treizième règne finira la race des Hohenzollern : *ultimus erit*. Et remarquez bien qu'il a dit les *sceptres*, *sceptra*, et aujourd'hui il y en a deux : empereur d'Allemagne, roi de Prusse.

Telle est la fameuse prophétie d'Hermann, qui n'annonce pas un fait isolé, mais une série de faits nombreux où toute l'histoire des princes qui se sont succédé dans le Brandebourg est racontée, dès 1270, règne par règne, et s'est réalisée dans le passé avec la dernière exactitude.

Et d'ailleurs, le frère Hermann n'est pas le seul qui ait prédit la fin de la Prusse. Un autre, un Allemand aussi, un nommé Spielboen, mort en 1783 à Cologne, a écrit :

“ No. 8. Sois attentif, pays de Berg ! la famille royale qui descend d'un burgrave tombera tout à coup de sa haute position au-dessous même du rang des margraves.”

Et le filon ouvert par la *Revue britannique* est déjà suivi par les chercheurs et les érudits. Voici M. Edouard qui s'est demandé comment s'accomplira la prophétie d'Hermann, et qui, dans une lettre écrite à la *Revue britannique*, s'exprime ainsi (No. de décembre 1870) :

“ Le renversement de ce qui nous a renversés viendrait de la Russie, et c'est le père même du roi de Prusse d'aujourd'hui qui l'aurait entrevu dans un rêve.

Le bizarre comte de Schlabendorf en parlait souvent pendant son séjour à Paris. Le Russe Jochmann prit note de ce qu'il disait, et voici ce que Henri Zocchokke publia en 1836, dans le premier volume des *Fragments de reliques*, comme dit le titre :

“ J'ai rêvé, disait un jour le roi de Prusse, que l'envie m'avait pris de savoir ce qui se passera longtemps après que je ne serai plus. A cet effet, je m'étais rendu, muni de vivres et d'argent, dans une contrée déserte, pour m'y livrer au sommeil d'Épiménide. A mon réveil, je vis qu'on m'avait volé mes vivres, mais on n'avait pas touché à l'argent. Je pris la route qui devait me conduire chez moi, mais je ne m'y reconnaissais plus. Un paysan passa ; je lui demandai le chemin le plus proche : il me regarda d'un air hébété et ne me répondit pas. Je lui offris un Frédéric

d'or pour en obtenir ce que je désirais : il prit la pièce, la retourna, l'examina et me la rendit en disant :

“ On ne connaît pas ça chez nous : si vous n'avez pas d'autre monnaie que celle-là, vous courez grand risque de mourir de faim.”

Et en disant cela, il fouilla dans sa poche et en retira quelques kopecks russes. . . .

“ Où suis-je ? m'écriai-je, et je me réveillai.”

Oui, en Russie ! Un autre Sédan, un autre Napoléon III, un autre Wilhemshöhe ! Peut-être !!!

E. P.

Notice sur le Rev. Messire G. Chabot. (1)

M. G. Chabot, né à la Présentation le 3 novembre 1807, fut envoyé au collège de St. Hyacinthe. Après avoir suivi avec succès son cours d'études, il fut nommé professeur dans cet établissement ; le 25 janvier 1835, il fut appelé à Montréal pour être ordonné prêtre, et envoyé comme vicaire à Sorel. En 1838 il fut nommé curé de St. Philippe et en 1841 transféré à la cure de St. Lin. En 1849, Mgr. de Montréal, voyant les forces et la santé de M. Chabot dépérir, le rappela quelque temps auprès de lui, et lui confia le soin de la communauté naissante des Soeurs de Jésus-Marie établie à Longueuil.

Plus tard M. Chabot voulut bien accompagner jusqu'au Chili les Soeurs de la Providence où elles allaient fonder une colonie.

De son retour du Chili en 1857, il se rendit au collège de St. Hyacinthe où il fut nommé procureur de cette Maison. L'année suivante il vint se fixer à Montréal et fut chargé de la Chapellerie des Religieuses du Bon Pasteur. De la Chapellerie du Bon Pasteur, il fut transféré à celle de la Providence où il resta jusqu'à 1870. A cette époque, M. Chabot renonça à tout ministère régulier, par défaut de santé. Il choisit pour lieu de sa dernière retraite l'Hôtel-Dieu de St. Hyacinthe où une mort précieuse devant Dieu est venue couronner sa longue et laborieuse carrière, le 6 de ce mois.

(1) Extrait du *Nouveau-Monde*.

M. DE BISMARCK.

ESQUISSE PAR M. DE GERZAC.

Quoiqu'il soit bien difficile aujourd'hui de parler, sans colère patriotique, de cet homme qui a été si funeste à la France, nous essayerons de tracer, avec l'impartialité de l'histoire, les faits principaux de la vie de cet homme d'Etat qui sera l'un des plus célèbres de ce siècle. La politique qu'il a suivie jusqu'à ce jour nous a fait assez de mal pour que nous la connaissions ; et lui-même, tout ennemi qu'il soit, mérite d'être l'objet d'une étude spéciale.

Longtemps M. de Bismarck fut un sphinx, mais un sphinx parleur, dont on ne devinait pas les projets, quoiqu'il les dit tout haut,—de telle sorte, il est vrai, qu'on n'y pût croire. C'était là son habileté : s'il eût gardé le silence, on eût pu le deviner ; s'il eût caché ses desseins, on eût pu les découvrir. Il a préféré les dire avec des airs de paradoxe ou d'ironie tels que les plus intéressés n'ont jamais osé ou voulu croire à la sincérité de cette franchise calculée. Telle a toujours été sa tactique dans les divers postes diplomatiques qu'il a occupés, et toujours elle lui a réussi. Ceux qui s'y étaient laissé prendre s'y sont laissé reprendre encore. Pour tenir un tel rôle, il fallait une ténacité et une finesse qui sont les traits distinctifs du caractère de M. de Bismarck, cachés sous une apparence de bonhomie bien faite pour tromper ceux qui ne sont point familiarisés avec la tactique du diplomate.

M. le baron Othon de Bismarck Schœnhausen est né le 1er avril 1814 à Schœnhausen, près de l'Elbe, descendant d'une ancienne famille nobiliaire qui, dit-on, compte dans ses aïeux les anciens chefs d'une tribu slave. Il se destina d'abord à la carrière militaire et s'engagea dans l'infanterie légère. Dans le diplomate il est resté quelque chose du soldat. Il devint lieutenant dans la landwehr ; aussi a-t-il conservé depuis des prétentions militaires dont on s'est quelque peu moqué en Autriche et en France, et qu'il a malheureusement justifiées. En 1846, il fut nommé membre de la Diète de la province de Saxe, et, en 1847, membre de la Diète générale. Il s'y fit remarquer à la fois par son esprit vif et pénétrant et par la forme paradoxale de ses discours, qui semblait d'autant plus paradoxale alors qu'on ne prévoyait guère les événements qui se sont accomplis depuis et pour lesquels M. de Bismarck semblait se préparer. C'est ainsi que, pressentant les envahissements de la Révolution, et attaché par ses convictions et les traditions de sa famille au parti nobiliaire, il prétendait, dit-on, qu'il faudrait raser toutes les grandes villes, parce qu'elles sont et restent le foyer de la démocratie et du constitutionnalisme,—lequel est, soit dit en passant, pour un esprit de l'école et de la logique de M. de Bismarck, une conséquence ou une préparation de la Révolution.

L'attitude et le rôle du baron de Schoenhausen dans la seconde Chambre du parlement prussien l'avaient désigné à l'attention du roi Frédéric-Guillaume IV, qui le choisit pour la légation de Francfort en 1851. Ce poste était alors très-recherché, et, en raison du mouvement libéral dont cette ville était le centre le plus important, il offrait alors des difficultés exceptionnelles dont M. de Bismark sut se tirer habilement.

L'année suivante, il fut envoyé à Vienne, où il ne cacha pas, suivant son habitude, ses opinions en faveur de la suprématie prussienne en Allemagne. On ne tint pas assez compte de cette opinion dans le cabinet de Vienne, qui vit dans cet homme d'Etat d'une si habile franchise un ambassadeur paradoxal et un peu maniaque, plus compromettant pour son gouvernement que pour les autres. Il n'en parvint pas moins à écarter l'Autriche du Zollverein, et, de retour à Francfort, où il demeura jusqu'en 1859, il continua à travailler à l'unification de l'Allemagne sous la suprématie dominatrice de la Prusse, combattant tout à la fois les influences de l'Autriche, des libéraux fédéralistes, des féodaux nationalistes, et se servant tour à tour des libéraux unitaires et de la ligne du Zollverein. Une brochure intitulée : *La Prusse et la question italienne*, parut en 1858 et attira l'attention de tout ce qui s'occupait alors de politique en Europe. L'auteur anonyme, rappelant le vieil antagonisme de la Prusse et de l'Autriche, soutenait, avec une grande énergie et une grande hauteur de vue, la thèse d'une triple alliance entre la France, la Prusse et la Russie, comme moyen de produire l'unité allemande sous la suprématie de la Prusse. C'était l'explication et le développement de la politique soutenue jusque là par M. de Bismark ; aussi, cette brochure lui fut-elle généralement attribuée, et il paraît vraisemblable qu'il en fut l'auteur ou tout au moins l'inspirateur.

Ses opinions à l'égard de l'alliance étroite entre la Prusse et la Russie, qu'il a toujours poursuivie, firent nommer, en mars 1859, M. de Bismark ambassadeur à Saint-Petersbourg, poste qu'il occupa jusqu'en 1862 et dans lequel il sut plaire au czar qui lui accorda son estime et sa confiance et, comme gage de l'une et de l'autre, lui conféra l'ordre de Saint-Alexandre Newski. Il fut ensuite envoyé comme ambassadeur à Paris, où sa nomination fut favorablement accueillie, non-seulement en raison des sentiments qu'il avait manifestés à l'égard de la France et du rôle qu'il lui attribuait dans l'unification allemande, mais encore en raison de son esprit et de son caractère. Il y vint en mai et n'y resta que quelques mois, après lesquels, en quittant l'ambassade de Paris, il fut nommé par l'Empereur grand-croix de la Légion d'Honneur. Le gouvernement prussien qui, dès lors, se préparait activement à la guerre de conquête qu'il a entreprise depuis et qu'il semble devoir et vouloir continuer, ayant présenté au parlement un budget de l'armée qui indiquait ses tendances militaires, il s'ensuivit de vives discussions et de conflits sérieux. Le 22 septembre,

M. de Bismarck fut rappelé à Berlin pour y prendre, avec les deux portefeuilles des affaires étrangères et de la maison du roi, la présidence du conseil des ministres.

On comptait sur son intervention pour aplanir les difficultés dans une situation qui était devenue très-grave. La Chambre des députés s'opposait à la réorganisation militaire proposée par le gouvernement et qui tendait à affaiblir la landwehr au profit de l'armée, c'est-à-dire au profit de la réaction. Elle adopta, pour ces raisons, à une très-forte majorité, les propositions de sa commission du budget que le gouvernement déclara impraticables. Malgré tous ses efforts, M. de Bismarck ne put triompher de l'opinion de la Chambre des députés. La Chambre des seigneurs, au contraire, adopta le budget présenté par lui. Les députés protestèrent contre ce dernier vote qu'ils déclarèrent illégal, et le gouvernement n'eut plus d'autre ressource que de clore la session, c'est-à-dire de donner congé aux députés. La presse prit parti pour les députés, et M. de Bismarck dut sévir contre elle, employant les rigueurs ordinaires en pareil cas, sans parler des notes pleines d'une aigreur impertinente incessamment publiées par les journaux officiels, sous son inspiration. Quand la session fut rouverte, l'année suivante (janvier 1863), les députés, dans l'adresse qu'ils présentèrent au roi, accusèrent le ministre d'avoir violé la Constitution. M. de Bismarck, à son tour, protesta contre cette adresse et le conflit se ralluma, trouvant un nouvel aliment dans les affaires de Pologne. Un traité secret ayant été conclu, le 8 février, entre le cabinet de Berlin et la Russie, la Chambre blâma vivement la conduite du ministre à une majorité de 246 voix contre 46. M. de Bismarck tint assez peu compte de ce blâme, et, maintenu dans son poste ministériel, il continua sa politique. Pour faire cesser l'opposition de la presse, il la soumit au régime des avertissements et des suppressions qu'il avait vu appliquer en France et dont il avait pu apprécier les résultats.

La première tentative de cette politique envahissante dont il est en Prusse tout à la fois le conseiller et l'exécuteur, fut dirigée contre le Danemark. L'habile diplomate avait su s'assurer la neutralité bienveillante de l'Autriche et de la France qui, toutes deux, devaient subir les effets de cet politique d'envahissement commençant par le Schleswig pour en venir à la Lorraine. Les succès obtenus en Danemark ne calmèrent point l'hostilité de la Chambre des députés, qui devinait clairement que, sous le prétexte de fonder l'unité de l'Allemagne, se cachait la domination souveraine et militaire de la Prusse.

Cette domination ne pouvait s'établir qu'après l'abaissement de l'Autriche; M. de Bismarck l'avait dit alors qu'il était ambassadeur à Vienne. Après avoir fait exclure cette puissance de Zollverein, il créa dans les relations diplomatiques des difficultés telles que la guerre éclata. On sait ce que fut

cette campagne, dans laquelle la tactique de M. de Moltke et le fusil à aiguille de M. Dreyse jouèrent un si grand rôle et se termina par la bataille de Sadowa, si désastreuse pour l'armée autrichienne. Après cette campagne et la défaite de l'Autriche, la Prusse demeurait seule maîtresse en Allemagne. Les villes libres avaient été soumises et l'on se souvient encore du sort qui fut infligé, par le général Mantuffel, à la ville de Francfort, où M. de Bismarck avait occupé autrefois le poste de la légation; les rois et ducs dissidents furent contraints de reconnaître la suprématie prussienne, et, après avoir préparé par les armes la domination de la Prusse en Allemagne, M. de Bismarck la continua par les voies diplomatiques et par les annexions masquées sous le nom d'Union douanière.

Le gouvernement impérial et la presse française avait contribué au succès de la Prusse, peut-être dans l'espoir de concessions sur la frontière de l'Est; c'est du moins ce qui sembla probable lors de la question du Luxembourg. En cette occasion, la tactique de M. de Bismarck apparut dans toute sa netteté. Après avoir laissé croire à la possibilité de concessions, il montra une aigreur et une raideur telles, que un moment, le *casus belli* sembla inévitable. Le conflit fut écarté ou plutôt ne fut que retardé. A partir de ce jour, M. de Bismarck ne songea plus qu'à se préparer à la guerre contre la France et attendit une occasion favorable. Cette occasion se présenta lors de la candidature au trône d'Espagne pour laquelle il fit proposer un Hohenzollern. Le gouvernement impérial s'en émut et la guerre éclata dans les conditions désastreuses que personne ne peut avoir oubliées. Cette guerre était préparée de longue main; les plans de M. de Moltke étaient tracés, les projets de M. de Bismarck très-déterminés. Après avoir joué M. Benedetti avant la déclaration de guerre, il sut, dans l'entrevue de Ferrières, se jouer de M. Jules Favre qui n'avait pas l'habileté nécessaire pour tenir tête à un si rude adversaire et si profond diplomate. Le but poursuivi par le ministre prussien, l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine et la suprématie de la Prusse, non-seulement en Allemagne mais encore en Europe, était atteint.

Après avoir obtenu tant de succès dans cette politique de violence et d'annexion, ce Richelieu prussien se trouve en face de nouvelles difficultés qu'il lui faut conjurer et qui réclament toute son habileté et toute son activité. Il ne suffit pas d'avoir fait de son roi l'empereur d'Allemagne et d'avoir vaincu la France, il lui faut maintenant étouffer en Germanie le mouvement libéral et l'esprit fédéraliste qui pourraient être funestes à la royauté prussienne, et, en même temps, empêcher la possibilité d'une revanche qui est aujourd'hui l'espérance du patriotisme français.

REVUE SCIENTIFIQUE.

Aurore polaire, lumière polaire, torche ardente, aurore boréale ; sa formation et son développement, ses causes.—Direction des aérostats ; magnifique progrès.

Un météore splendide et rare dans nos climats est venu s'épanouir et briller d'un vif éclat sur notre horizon, dans la soirée du 4 février. On sait que l'*aurore polaire* paraît la nuit principalement et vers les pôles, ce qui a fait donner à ce phénomène le nom de *lumière polaire* ; les anciens le connaissaient sous le nom de *torche ardente*. On l'a appelé *aurore boréale* en premier lieu, parce qu'on l'a d'abord observé du côté du nord ou de la partie boréale du ciel, et que sa lumière, lorsqu'elle est près de l'horizon, ressemble à celle du point du jour ou de l'aurore. On peut dire avec raison que ce vaste et resplendissant météore est le soleil des régions polaires où j'ai pu l'admirer plusieurs fois, et je dirai presque dans son lieu natal ; il commence à se montrer vers le 45^e degré de latitude environ ; à partir de là ses apparitions sont plus fréquentes à mesure que l'on avance vers les climats glacés. Il apparaît dans toutes les saisons et sous toutes les formes : souvent bas et tranquille, étendu sur l'horizon comme un nuage ou comme une fumée légère, ayant la forme d'un arceau plein qui comprend plusieurs arcs, alternativement obscur et lumineux, de différentes teintes de lumière et de couleurs. Quand ce phénomène doit déployer toute sa richesse, toute sa splendeur, on commence après la chute du jour à distinguer une lueur confuse vers le nord, bientôt des jets de lumière s'élèvent au-dessus de l'horizon ; ils sont larges, diffus, irréguliers. Après ces apparences qui en sont comme le prélude, on voit à de grandes distances deux vastes colonnes de feu, l'une à l'orient, l'autre à l'occident, s'élevant lentement. Pendant cette ascension qui s'exécute avec des vitesses inégales et variables, elles changent sans cesse de couleur et d'aspect ; des traits de feu plus vifs ou plus sombres en sillonnent la longueur ou les enveloppent tortueusement ; leur couleur passe du jaune au vert foncé ou au pourpre étincelant. Enfin, les sommets de ces deux colonnes s'inclinent, se penchant l'un vers l'autre et se réunissent pour former un arc ou plutôt une voûte de feu d'une immense étendue. Quand cette voûte est formée, elle se soutient majestueusement dans le ciel pendant des heures entières. L'espace sombre qu'elle circonscrit est traversé d'instant en instant par des lucurs diffuses et diversement colorées, et dans l'arc même on voit incessamment des traits de feu d'un vif éclat qui vont se concentrer dans un petit espace à peu près circulaire, que l'on appelle la *couronne* de l'aurore polaire.

Dans ces couronnes, les courbes se forment et se déroulent comme les

plis et les replis d'un serpent; les rayons se colorent, la base est d'un rouge de sang clair, le milieu d'un vers émeraude pâle, le reste conserve sa teinte lumineuse jaune clair. Dès que la couronne est bien formée, le phénomène est complet, on peut le contempler alors dans toute sa majesté. Après quelques heures, et d'autres fois après quelques instants, la lumière s'affaiblit peu à peu, les fusées ou les jets deviennent moins vifs et moins fréquents, la couronne s'efface, et bientôt l'on n'aperçoit plus que des lueurs incertaines qui se déplacent et disparaissent insensiblement.

Bien que ces somptueux météores n'apparaissent guère qu'à partir du 45^e degré de latitude, ils peuvent être vus à des distances immenses, car ils ne sont pas circonscrits à notre atmosphère. Un de ces phénomènes ayant été vu à St. Petersbourg, à Naples, à Rome, à Lisbonne et même à Cadix, et dans les lieux intermédiaires, M. de Mairan, dans son *Traité de l'aurore boréale*, trouva que cette aurore était éloignée de la terre en ligne verticale au moins de cinquante lieues, et probablement beaucoup plus. Il estime que ces phénomènes sont ordinairement entre cent et trois cents lieues d'élévation.

De toutes les hypothèses, pour expliquer les aurores polaires, la plus généralement admise est celle qui en attribue la cause à l'électro-magnétisme, avec les phénomènes duquel elle offre beaucoup de rapport; le sommet de l'arc de l'aurore se trouve toujours sur le méridien magnétique du lieu d'observation, ou du moins ne semble pas s'en écarter d'une manière sensible, et la couronne se trouve toujours sur le prolongement de l'aiguille d'inclinaison. Ce météore dérange de leur position ordinaire l'aiguille de déclinaison et l'aiguille d'inclinaison, il produit ces changements même dans les lieux où il ne peut être vu. En général, le matin du jour où ce phénomène doit se montrer dans quelques régions des pôles, l'aiguille de déclinaison de Paris dévie à l'occident, et le soir à l'orient.

M. Arago avait annoncé cette observation dès l'année 1825. Franklin avait déjà émis l'idée, il y a environ un siècle, que les aurores polaires étaient dues à des décharges d'électricité entre la terre et l'atmosphère. M. de la Rive, mettant à profit toutes les observations et toutes les découvertes dont la science s'est enrichie depuis Franklin, est parvenu, par une suite de recherches nombreuses, dont les premières datent de 1849, à établir sur des fondements solides la théorie électrique de ce météore, et à expliquer l'influence que le magnétisme terrestre exerce sur lui. Il a constaté, comme fait acquis, qu'il y a presque toujours production simultanée d'une aurore australe et d'une aurore boréale, et que l'apparition d'une aurore polaire est presque toujours accompagnée de perturbation dans les aiguilles des boussoles, et de la production de courants électriques dans les fils télégraphiques.

DIRECTION DES AÉROSTATS.

M. Dupuy de Lôme a lu à l'Académie des sciences, un remarquable rapport sur les études qu'il a entreprises pour la construction des aérostats. Le savant académicien avait un triple problème à résoudre qui se rapportait 1^o à la stabilité, 2^o à la vitesse, 3^o à l'obéissance de l'aérostat, soit pour maintenir le cap dans une direction voulue, soit pour changer cette direction à volonté. La direction du cap a été obtenue au moyen d'une boussole fixée dans la nacelle et ayant sa ligne de foi parallèle au grand axe du ballon. La route suivie par rapport au sol était mesurée grâce à une boussole d'embarcation de la marine. Les hauteurs d'élévation étaient données par un baromètre anéroïde gradué à cette effet, et les températures étaient observées au moyen du thermomètre ordinaire. Pendant un quart d'heure, les voyageurs firent faire à l'aérostat diverses évolutions pour s'assurer de ses qualités de stabilité, de vitesse et d'obéissance, sans suivre une route précise. La forme de ce ballon est un ellipsoïde allongé jaugeant environ 3,500 mètres cubes ; il est en taffetas blanc, revêtu intérieurement et extérieurement d'un vernis au collodion et à la glycérine qui le rend imperméable au gaz hydrogène pur. Il est enveloppé de deux filets dont les cordages sont calculés et distribués de manière à donner à la nacelle une stabilité assez grande, pour que les oscillations du ballon la laisse relativement immobile ; cette immobilité permet d'y circuler pendant l'ascension comme sur la terre ferme. Il est muni de deux hélices et d'un gouvernail destiné à lui imprimer la vitesse et la direction voulue. Les résultats paraissent avoir été des plus satisfaisants. Si le problème n'est pas complètement résolu, M. Dupuy de Lôme lui aura toujours fait faire un pas magnifique, et nous espérons qu'il achèvera son œuvre.

CRONIQUE.

PRE IX.—Le Saint-Père a reçu dernièrement en audience les curés de Rome et les prédicateurs du carême. Voici la traduction du discours qu'il leur a adressé, tel que nous le trouvons dans le résumé qu'en donne le *Stantardo cattolico* de Gênes :

“ Personne mieux que vous ne peut connaître l'état vraiment malheureux où cette ville a été réduite depuis l'invasion du 20 septembre 1870. Ce n'est pas que moi aussi je ne sache tous les maux dont elle est affligée, car si mes yeux ne voient rien, j'entends le récit de tout ce qui se fait.

“ Il n'est donc pas nécessaire de décrire ce que Rome est devenue. Et c'est assez dire qu'elle est entièrement changée et qu'elle a perdu sa physionomie naturelle. *Mutatus est color optimus*. C'est ici que vous voyez offrir à l'avarice des sacrifices de toute sorte ; des usurpations, des injustices, des oppressions, des tyrannies et profanations ; c'est ici que vous voyez offrir à la débauche des sacrifices de scandales, d'abominations, d'impuretés et de hontes. En sorte que l'on peut dire encore : *Filii Sion amplexati sunt stercorea*.

“ Et cela ne doit pas surprendre. Car Dieu, qui destinait Rome à être le centre de la religion, a permis plus d'une fois qu'elle fût envahie avec l'Italie, parce qu'elle était plus capable de résister au mal et de conserver intact le dépôt de la foi. Les Goths sont venus et les Ostrogoths et les Huns et les Lombards et d'autres barbares ; mais, au lieu de faire ici des victimes, la plupart y trouvèrent leur conversion.

“ Il me souvient d'avoir lu ce fait : l'abbé saint Colomban, apprenant que les barbares s'approchaient de son monastère, appela ses religieux, leur fit porter tout autour des murs toutes les reliques qui se trouvaient dans le monastère, puis il leur recommanda de se mettre en observation. Et ils virent que les barbares, à peine eurent-ils aperçu le saint appareil, restèrent confondus et reculèrent.

“ Je sais bien qu'aujourd'hui le temps n'est pas favorable pour exposer ainsi les reliques des saints ; cependant il faut que nous résistions aussi à l'invasion et que, ne pouvant empêcher le mal, nous cherchions du moins à le diminuer.

“ Pour cela, je m'adresserai d'abord aux curés. Vous qui approchez les jeunes gens, faites tomber goutte à goutte la vraie doctrine dans leurs jeunes âmes, confirmez-les dans la foi. Faites comme faisait le cardinal Reginald Bono. Ne pouvant autrement s'opposer au mal qui, de son temps aussi, pervertissait la ville de Rome, il réunissait dans une maison le plus de jeunes gens qu'il pouvait, et il cherchait à les éclairer en les instruisant des choses de la foi et des pratiques de la vertu.

“ En parlant au peuple, criez de toutes vos forces : *Non licet ! Non licet !* Non, il n'est pas permis d'aller à certaines représentations où sont tournés en ridicule les prêtres et les choses les plus saintes de la religion. Non, il n'est pas permis d'envoyer ses enfants à certaines écoles dont les maîtres, s'ils ne sont pas athées et matérialistes, sont quelque chose de pire. Non, il n'est pas permis de lire certaines feuilles qui sont remplies de poison et qui corrompent le cœur. Non, il n'est pas permis de s'arrêter à certaines images qui respirent la malice, etc. Non, il n'est pas permis d'aller entendre certaines leçons évangéliques qui seraient mieux appelées des leçons diaboliques *Non licet*. En un mot, retirez le peuple du mal, attirez-le au bien, surtout en lui recommandant les associations catholiques qui ont été établies en cette ville pour un si grand avantage des âmes.

“ Pour vous, ô prédicateurs, je me bornerai à vous dire : Prêchez ce que vous avez dans le cœur. Vous avez dans le cœur Jésus-Christ, qui est la voie, la vérité et la vie. Dites aux fidèles que si Jésus-Christ est la voie, c'est Lui seul qu'ils doivent suivre ; que s'il est la vérité, c'est Lui seul qu'ils doivent écouter ; que s'il est la vie, c'est de Lui seul qu'ils doivent espérer le vrai bonheur. C'est une pensée de saint Jean-Chrysostome, que quand la tribulation est plus grande, plus vif doit être le sentiment de la récompense promise. Or, voici que les tribulations et les périls nous entourent de toutes parts. Nous trouvons des périls de la part des faux frères, *in falsis fratribus*, etc. Dites donc aux fidèles qui vous écoutent et qui sont persécutés et exposés à tant de périls, dites-leur qu'ils considèrent les promesses que Jésus-Christ leur fait, et qu'ils sentiront croître avec l'espérance, le désir de le suivre dans la souffrance.

“ Pour finir, je vous montrerai à tous le Divin crucifié lui-même, et pour vous tous je ferai cette prière.”

Ici le Saint-Père s'est agenouillé devant le crucifix, et il termina en paraphasant l'oraison suivante :

“ Deus qui nos in tantis periculis constitutos pro humana scis fragilitate, non posse subsistere : da nobis salutem mentis et corporis, ut ea que pro peccatis nostris patimur, te adjuvante vincamus (1). ”

Le dimanche de Quinquagésime, le Saint-Père a daigné accorder audience aux habitants des paroisses de Saints-Celse-et-Julien et du Saint-Sauveur *in Lauro*. Avec eux se trouvaient les élèves de l'académie de musique dirigée par les Frères des écoles chrétiennes, académie fondée par Pie IX, afin de former pour les basiliques et églises des chœurs

(1) Mon Dieu qui savez que, placés au milieu de si grands périls, nous ne pouvons y résister à cause de la fragilité humaine, donnez-nous la santé de l'âme et du corps, afin que nous triomphions par votre secours des adversités que nous souffrons pour nos péchés.

“ *Benedictio, etc.* ”

habiles et dignes de continuer les traditions du chant ecclésiastique, comme aussi de fournir les voix blanches que réclament les partitions des grands maîtres du moyen âge. Avant d'entrer dans la salle ducal, Pie IX a béni les enfants des écoles nocturnes, puis les religieuses du Précieux-Sang, qui élèvent un millier de jeunes filles romaines.

Les habitants des paroisses désignées plus haut étaient au nombre d'environ 1,200, hommes, femmes, enfants, qui ont accueilli le vrai Roi de Rome par des acclamations enthousiastes.

Les élèves de musique ont d'abord salué le Pape par un hymne de circonstance admirablement chanté. Ces voix fraîches et pures ont paru émouvoir le cœur de Pie IX, qui a dit :

“ Depuis le 20 septembre, je n'avais pas entendu de musique, et je n'étais pas en disposition de ce désir. Mais ces voix délicieuses m'émouvant. Peut-être sont-elles d'un bon augure.”

Puis l'archiprêtre de Saint-Celse a lu une belle Adresse, à laquelle le Souverain Pontife a répondu, après avoir entendu une poésie ravissante et d'autres chants.

Voici le sens de sa réponse :

“ Les sentiments que votre curé m'a exprimés en votre nom, me sont très-chers parce que je les sais très sincères. Je les accepte donc avec grand plaisir, et comme une consolation au milieu des amertumes que me cause la guerre toujours plus acharnée des ennemis de Dieu. Ils m'aident à supporter plus courageusement l'horrible situation qui nous est faite.

“ Cependant nous pouvons tirer quelque espoir de l'évangile d'aujourd'hui. Jésus-Christ au moment de monter à Jérusalem exposait à ses disciples comment il y rencontrerait la trahison, les insultes, la flagellation, la condamnation et la croix. Mais il ajoutait pour les consoler : *tertia die resurgam*. Le troisième jour je ressusciterai et je vous ouvrirai les portes du ciel, à vous tous.

“ Nous aussi nous espérons dans la fin prochaine de nos douleurs. Nous avons confiance que la divine providence voudra nous délivrer.”

“ Cette musique que nous entendions tout à l'heure confirmait notre espoir, car après la catastrophe à laquelle il a plu à Dieu de nous soumettre, je m'étais dit : *suspendimus organa nostra*. Le Seigneur en a voulu autrement, et qu'il nous soit permis d'y voir un présage de l'approche de sa bonté. Le Seigneur est trop miséricordieux pour prolonger longtemps nos afflictions. N'a-t-il pas écrit ces douces paroles : *Dabo vobis lacrymas cum mensura*. Oui, le Seigneur nous donne les larmes, mais avec mesure, et, semblable à un bon père, il ne sait pas voir ses fils pleurer longtemps.”

“ Jésus-Christ nous offre un autre enseignement dans ce même évangile. Tandis qu'il était sur le chemin de Jéricho, un aveugle, entendant le bruit de la foule et sachant que le Christ se trouvait avec elle, se mit à crier : *Fili David miserere mei!* Et plus on lui disait de se taire, plus fort il criait : *Fili David miserere mei*. Il fut exaucé et recouvra la vue.”

“ Et vous aussi vous avez crié souvent : Fils de Dieu, ayez pitié de nous ! Vous l'avez dit dans vos oraisons, vous l'avez répété à haute voix dans les églises, lesquelles, hélas, n'ont pas été respectées. Vous avez invoqué, et vous invoquez l'aide de Dieu par les œuvres saintes que vous opposez aux œuvres d'iniquité de ses ennemis ; par les bonnes écoles et par l'enseignement chrétien que vous opposez à leurs écoles qu'ils disent

évangéliques ; par la piété et la ferveur que vous opposez aux tentatives de l'enfer.

“ Oui, les oraisons, les bonnes œuvres feront violence au Seigneur, et bien que l'heure de sa bonté nous soit cachée, espérons qu'elle est proche. Que la bénédiction que je vais vous donner puisse en être le gage !

“ Ah ! Seigneur, bénissez ce peuple, bénissez tous ceux que vous m'avez confiés, afin qu'aucun ne se perde. Puissé je moi-même vous répéter avec le divin maître : De tous ceux que vous m'avez confiés, Seigneur, aucun n'a péri, hors l'homme de la perdition.

“ Il n'y aura que trop d'exceptions, hélas, parce que l'on voit des hommes sourds à la voix de Dieu, sourds aux remords, sourds à la terreur des vengeances célestes, sourds à l'honnêteté vulgaire elle-même.”

(*Ici le Pape s'est arrêté un instant comme oppressé par l'émotion, puis reprenant*) :

“ Je bénis de cœur les présents et les absents et cette chère ville de Rome sur laquelle j'invoque avec ferveur la grâce du Seigneur. Qu'elle vous fasse résister aux mauvais exemples et qu'elle donne à vos actions la victoire sur l'iniquité.

“ Que la bénédiction de Dieu vous aide à combattre, à vaincre, à triompher, afin que vos vœux soient réalisés dans l'éternité. *Benedictio Dei, etc.*”

—C'est le 17 janvier 1870 qu'eut lieu l'apparition de Pontmain ; (1) elle préludait à la fin de la guerre entre la France et la Prusse. Depuis lors, les pèlerins n'ont pas cessé d'accourir en un lieu glorifié comme la Salette et Lourdes, par la présence de la Mère de Dieu. L'anniversaire de cet événement miraculeux a été célébré avec tout l'éclat qu'une humble localité a pu déployer ; mais on évalue à près de dix mille le nombre de fidèles qui ont visité Pontmain dans cette mémorable circonstance. Une colonne commémorative a été érigée au lieu de l'apparition.

—L'Episcopat français s'associe avec le plus généreux élan au mouvement politique qui a provoqué une souscription pour la libération de la France envers la Prusse, et par conséquent pour l'évacuation du territoire français.

—Neuf jeunes prêtres viennent de partir de la Maison des Missions-Etrangères, pour aller évangéliser la Cochinchine, le royaume de Siam, les Indes, le Cambodge, la Birmanie.

—Mgr. Rodgers, évêque de Chatham, a passé quelques jours à Montréal ; il était venu pour demander aux Frères des Ecoles Chrétiennes de notre ville d'envoyer au plus tôt une colonie dans son diocèse. On sait que ce zélé prélat possède déjà deux Etablissements des Religieuses de l'Hôtel-Dieu et un autre des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame.

—Le Saint-Père a agréé cinq évêques polonais qui lui ont été présentés par le Czar. Ils seront préconisés dans le prochain consistoire.

—M. de Larey, ministre des Travaux publics en France, a ordonné, conformément à la loi, l'observation du dimanche dans les chantiers de l'Etat. La France chrétienne applaudira à cet acte de foi.

—*Le mouvement catholique parmi les musulmans* : Pendant que l'Europe est enveloppée de ténèbres, l'Orient donne de jour en jour des signes plus manifestes de son réveil. Les Musulmans commencent leur mouvement vers l'Eglise. Ce n'est pas encore la conversion, mais c'est un rappro

(1) Voir l'*Echo*, page 641 ; année 1871.

chement, une période de transition qui s'inaugure et qui est accompagnée de signes rappelant les miracles des premiers temps de l'Eglise.

Parmi les Turcs de Damas il s'est formé une secte qui gagne tous les jours plus d'adhérents dans toutes les classes de la population musulmane. Elle fait des efforts pour concilier le Koran avec l'Evangile, mais déjà l'Evangile lui paraît supérieur. La secte admet tous les dogmes, toutes les vérités de l'Eglise catholique. Elle a même adopté le Catéchisme romain, et elle récite toutes nos prières. De plus, ces Turcs témoignent une grande dévotion pour la Très-Sainte Vierge ; c'est ce qui les éloigne et les distingue avantagement des protestants.

—Le grand duc Michel et les grandes duchesses Olga et Marie de Russie ont tenu à se rendre au Vatican pour présenter leurs hommages au Souverain Pontife. Ces illustres voyageurs ont été reçus avec les honneurs dûs à leur rang et conduits aux appartements de Pie IX avec lequel ils ont eu un entretien de près de trois quarts d'heure.

—Tandis que don Pedro II, empereur du Brésil, était à Bayeux, il voulut se rendre à la Cathédrale dans laquelle il croyait trouver la tapisserie de la reine Mathilde. Averti de son erreur : “ Où est, dit-il, le saint-Sacrement ? Car je n'ai qu'un moment à passer ici. Le prêtre qui servait de guide à l'illustre visiteur, le conduisit à la chapelle de la Vierge. Là, refusant le prie-Dieu qu'on voulait lui offrir, il s'agenouilla sur les dalles fit sa prière avec une édifiante piété, puis se retira. Quel bel exemple !

—*Témoignages non suspects* : On rapporte qu'un jour en 1829, M. Viennet, mort académicien il y a peu d'années, disait au sceptique Benjamin Constant : “ Je me trouve malheureux de ne rien croire. Si j'avais des enfants, je les préserverais de ce malheur en les faisant élever chrétien nement, et je les mettrais dans un collège de Jésuites, s'il y en avait encore.” — “ Je suis tout comme vous, répondit Benjamin Constant, et c'est un supplice pour moi.”

Ces aveux de l'incrédulité ne prouvent-ils pas que l'homme ne peut trouver le bonheur et la paix de son âme en dehors des croyances religieuses, et que ceux qui veulent aujourd'hui supprimer ces croyances sont les pires ennemis de l'humanité ?

—Une dame ayant connaissance d'une ouvrage impie, en parlait un jour avec Montesquieu, et, désignant l'auteur, elle dit : “ Dieu a là un bien sot ennemi.” — “ Ignorez-vous donc, madame, reprit le célèbre interlocuteur, que Dieu n'en peut avoir que de ceux-là.”

—Dans un discours prononcé à l'Académie Française le 17 janvier, 1845, Victor Hugo disait : Quoique vous fassiez, quoique vous disiez, *rapportez tout à Dieu*. Que, dans vos compositions comme dans la création, tout commence à Dieu. Croyez en lui comme les femmes et comme les enfants. Faites de cette grande foi toute simple le fond et comme le sol de toutes vos œuvres. Qu'on les sente marcher fermement sur ce terrain solide. C'est Dieu, Dieu seul, qui donne au génie ces profondes lucurs du vrai qui vous éblouissent. Sachez-le donc penseurs ! *Depuis quatre mille ans qu'elle rêve, la sagesse humaine n'a rien trouvé au dehors de lui*. Parce que, dans le sombre et inextricable réseau des philosophies inventées par l'homme, vous voyez rayonner ça et là quelques vérités éternelles, gardez-vous d'en conclure qu'elles ont même origine et que ces vérités sont nées de ces philosophies. Ce serait l'erreur des gens qui apercevraient les étoiles à travers des arbres et qui s'imagineraient que ce sont là les fleurs de ces noirs rameaux. (Vifs applaudissements.)

—Lorsqu'il fut question la première fois de M. Littré pour l'Académie française, M. Havin sollicitait la voix de Lamartine pour ce triste personnage. "Comment! s'écria Lamartine avec quelque vivacité, vous me demandez de voter contre le bon Dieu, à moi qui irai bientôt paraître devant lui! Jamais! jamais!"

—La *Revue des Deux-Mondes* ne saurait être suspectée de sévérité à l'égard de l'Académie qui lui a fourni, entre les Quarante, au moins vingt-cinq collaborateurs. Or la *Revue* regarde l'élection de M. Littré comme une grave atteinte que l'Académie a faite à sa propre dignité. La démission de Mgr. Dupanloup lui paraît être l'acte de conscience et d'honneur d'un évêque qui, n'ayant pu écarter une élection compromettante, dégage sa responsabilité en se retirant.

Le Théâtre.—Voici comment s'exprime à ce sujet M. Alexandre Dumas fils, qui sent sans doute le besoin de justifier sa dernière pièce :

" Cher public,

" Il y a vingt ans que nous avons fait connaissance, et nous n'avons pas encore eu à nous plaindre sérieusement l'un de l'autre. Ce n'est pas cependant que quelques esprits jaloux de cette bonne et longue entente n'aient essayé de semer les mauvais propos et la discorde entre nous, tout récemment encore. On t'a crié plus que jamais : *N'y va pas ; c'est immoral.* Heureusement, toi et moi sont habitués à ce mot-là depuis que nous sommes en relations, et, cette fois comme les autres, tu es venu voir de quoi il s'agissait : tu y es même retourné. Tu n'y as pas mené ta fille ; tu as eu raison. *Il ne faut jamais mener sa fille au théâtre, disons-le une fois pour toutes.* Ce n'est pas seulement l'œuvre qui est immorale, c'est le lieu. Partout où l'on constate l'homme, il y a une nudité qu'il ne faut pas mettre devant tous les regards, et le théâtre ne vit, plus il est élevé et loyal, que de cette constatation. Nous avons à nous dire là, nous avons à nous dire des choses que les vierges ne doivent pas entendre. Finissons-en donc avec l'hypocrisie de ce mot : *c'est immoral*, et sachons bien que le théâtre étant la peinture ou la satire des passions ou des mœurs, il ne peut jamais être qu'immoral, les passions et les mœurs moyennes étant toujours immorales elles-mêmes. "

Nous n'ajouterons rien à un tel jugement signé d'un tel nom ; il nous suffira de le signaler aux directeurs de conscience, aux pères et aux mères de famille, à ceux qui ont charge d'âmes.

Si, de l'aveu de M. Alexandre Dumas fils, *le théâtre ne peut être qu'immoral* ;

Si l'on voit et si l'on dit, en ce mauvais lieu, des choses que les vierges ne doivent pas regarder ni entendre ;

Si enfin il ne faut jamais y mener sa fille ;

N'est-il pas évident que ce plaisir suspect est incompatible avec une vie pieuse et avec l'austérité de la morale chrétienne ? . . .

La démonstration est péremptoire, et M. Alexandre Dumas fils, nous la donne avec une compétence qu'il serait difficile de nier.

Nos remerciements bien sincères pour l'envoi des Statuts de 1871, Province de Québec, dans les deux langues.—Mêmes remerciements pour l'exemplaire en français et en anglais des *Remarques* de l'Honorable J. C. Taché sur le *Recensement du Canada*, 1871.

Nous avons aussi reçu de MM. Rolland et Fils, un exemplaire du Mois de St. Joseph, contenant diverses prières et méditations sur ce glorieux patron universel de l'Eglise, avec une notice sur le Cordon de St. Joseph. C'est un excellent petit ouvrage.

POÉSIES.

Le bon Hôtelier.

Dans mes voyages d'Ecolier,
Un soir, j'ai fait un heureux somme,
Sous le toit d'un brave hôtelier.
Son enseigne était une pomme.
Ce bon Hôte était un pommier.

Au bord du sentier solitaire,
Loin de la ville et du hameau,
Il courbe vers moi jusqu'à terre,
Pour me l'offrir, un vert rameau,
Avec le fruit qui désaltère.

Sous d'autres rameaux généreux,
Ses autres convives fidèles,
Vils insectes, oiseaux joyeux,
Reposent mollement leurs ailes,
Chantant leurs chants religieux.

Un peu lassé de mon voyage,
Ayant fait un bien long chemin,
Je m'endors sous un doux herbage,
Sous la voûte d'un ciel serien,
Sous un beau dôme de feuillage.

" Le matin, que dois-je payer
" Pour mon lit et ma nourriture ?"
A ma demande, le pommier
Répond par un tendre murmure.
Oh ! béni soit cet Hôtelier !

UNLAND.

Reve d'une Mère

Après la mort de son enfant.

Voici la nuit, la nuit si sombre.
Près de la lampe qui dans l'ombre
Projette son tremblant reflet,
Nous t'attendons, enfant. Ton petit lit est fait.

L'œil inquiet, l'oreille attentive,
Nous écoutons la voix plaintive
Du vent qui siffle et du balfoi.
Il nous semble qu'on frappe à la porte. Est-ce
toi ?

Où, tu vas rentrer, et sans doute
Pâle, fatigué de la route,
Souffrant du froid et de la faim,
Doux enfant égaré, seul en un long chemin.

Hélas ! non, c'est la pauvre mère,
C'est moi, dont la douleur amère
Saisit et trouble la raison.
Et toi, Dieu t'a conduit dans sa claire maison.

EICHENDORF.

Légende Allemande du brave Crillon.

A Bordeaux, près de la Gironde,
Le seigneur Balbe de Crillon
Ayant le soir fini sa ronde,
S'endort sur un vieux bastion.

Ce soir, sa tâche est terminée,
Il dort dans son lit de soldat.
Demain, autre grave journée,
Nouveau péril, nouveau combat.

Et, tout à coup, Guise s'avance ;
" Debout, dit-il, debout, Crillon !
" Nous avons fait une imprudence,
" Trop faible est notre garnison.

" Dans nos murs la brèche est ouverte,
" Les ennemis sont près de nous."
" Alerte ! mon épée, alerte !"
Dit Crillon en un fier courroux.

Le jeune Duc, baissant la tête,
S'écrie alors : " Brave Crillon,
" Nul assaut et nulle défaite.
" Pardon, au nom du ciel, pardon !

" A Paris, et dans chaque enceinte,
" On a répété tant de fois
" Que vous étiez partout sans crainte.
" Je doutais. A présent je crois."

Crillon, avec un froid sourire,
Répond : " C'est bien. Réjouis-toi
De ne pouvoir à jamais dire
Que tu me vis en quelque effroi."

LE CTE. DE STRAOWITZ.